

CAHIERS JUIFS



ALEXANDRIE - PARIS

N° 8

CAHIERS JUIFS

REVUE PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

DIRIGÉE PAR UNE ÉQUIPE DE VOLONTAIRES

Fondateur : DAVID PRATO

Secrétaire Général pour l'Europe : MAXIME PIHA,

9-11, rue Le Sueur, Paris (16^e)

Tél. : Passy 83-03

FÉVRIER-MARS 1934. — N^o 8

SOMMAIRE

Positions : Union ou dispersion, D^r N. GOLDMANN.

Le pays : Le Problème de l'immigration (*à suivre*), J. S.

Bilan : Notre responsabilité, ARNOLD ZWEIG.

Eux et Nous : Nationalisme contre Patriotisme, N. GURFINKEL.

Histoire : Juifs dans la Renaissance italienne (*à suivre*), E. AGNANINE.

Judaïsme Sepharadi : Georges Borrow et les Juifs d'Espagne, ARMAND LUNEL.

Poèmes : Dans l'He..., ANDRÉ SPIRE.

Lettres Palestiniennes : D'une Génération à l'autre (*à suivre*), H. GAMZOU.

Contes du Galouth : Le fils du Rabbin. *Légende hassidique*, d'après R. NACHMAN.

Arts et Artistes :

Naoum Aronsohn et la Haskalah, A. GOTTLIEB.

Max Liebermann écrivain, D^r ARMAND WEYL.

Médailles :

Jakob Wassermann et le Judaïsme, M. MURET, de l'Institut.

Émile Meyerson, MICHEL SCHWARZ.

Documents : Une lettre de Romain Rolland, Pétitions juives, etc.,

Chœur des Voix.

Les Livres et les Idées : L. Pinsker ; C. Mauclair ; M. Hirschkopf, etc.,

Memento bibliographique.

Illustrations de NAOUM ARONSOHN.

JUIFS!

Amis de la Palestine Renaissante !

en vous **Assurant sur la vie** au

PHÉNIX de VIENNE

(Siège Central : VIENNE, RIEMERGASSE 2)

*vous participerez EFFICACEMENT à la
reconstruction d'Eretz - Israël*

en vertu de l'accord spécial intervenu en 1925 entre le

Kéren Kayémeth Leisraël

et le

Phénix de Vienne

Profitez des avantages réservés à ses assurés par le

PHÉNIX DE VIENNE

(Fonds de garantie Frs. 1.750.000.000)

dont l'activité s'étend sur les Pays suivants :

Belgique, Bulgarie, Espagne, Égypte, France, Grèce,
Hollande, Hongrie, Italie, Yougoslavie, Pologne,
Palestine, Roumanie, Syrie, Tunisie, Turquie,
Tchécoslovaquie.

Direction p. la **France** : { **PARIS** : { 81, rue Tai'bout
 } 30, rue Saint-Lazare
 } **STRASBOURG** : 9, Av. des Vosges.
» » **l'Égypte** : { **ALEXANDRIE** : 12, Rue Sésostris.
 } **LE CAIRE** : 22, Kasr-el-Nil

ASSUREZ - VOUS AUJOURD'HUI

TALMUD DE BABYLONE

avec introductions, commentaires, notes, glossaire, index

La première TRADUCTION INTÉGRALE en anglais sous la direction du Gr. Rab. d'Angleterre Dr J.-H. HERTZ et du Rab. Dr. I. EPSTEIN B. A. Ph. D. Litt.

Ce monument de la littérature et de la science juive, indispensable à tous ceux qui s'intéressent au judaïsme, sera édité en vingt-cinq volumes. Les six premiers volumes *Seder Nezikim* paraîtront au printemps de 1934, sur papier spécialement fabriqué pour cette édition. Chaque volume sera d'environ 350 pages in-8°.



DETAIL DU TIRAGE

1.000 ex. Reliure spéciale, toile, fers dorés (*Prix de souscription jusqu'au 31 déc. 1934*), les 6 vol.Fr. **480.** »

40 ex. (dont 35 dans le commerce) sur papier à la forme, J. Bar-cham Green, reliés plein maroquin, numérotés et signés (*prix de souscription*), les 6 volumesFr. **2.000.** »

SOUSCRIVEZ DE SUITE. (Feuille spécimen sur demande)

VENTE EXCLUSIVE pour la France, l'Égypte, l'Italie, les Colonies Françaises, aux **CAHIERS JUIFS** :

9, rue Le Sueur, Paris-16°
B. O. P. 240, Alexandrie (Égypte).

Vous trouverez à la

LIBRAIRIE LIPSCHUTZ

4, Place de l'Odéon, à PARIS

Tél. Danton 73-57



tous les ouvrages nouvellement parus sur le judaïsme

Ses catalogues, envoyés gracieusement vous renseigneront
sur tous les aspects de la question juive

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS ET OUVRAGES D'ACTUALITÉ :

COHN (H.). Mœurs des Juifs et des Arabes de Tétuan.	6 fr.
FICHELEFF. Le statut international de la Palestine Orientale (La Transjordanie)	20 fr.
GINSBURGER (GRAND-RABBIN). Divorce civil. Répudiation judaïque. (Intéressante contribution à l'étude du divorce juif)	5 fr.
HERZL (THÉODORE). L'Etat Juif. Avec préface de <i>Baruch HAGANI.</i>	12 fr.
LICHTENSTEIN (J.). Racine, poète biblique.	25 fr.
MOSSE (ARMAND). Un juif comtadin : Abraham Naquet.	5 fr.
MOSSE (ARMAND). Histoire des Juifs d'Avignon et du Comtat-Venaissin.	25 fr.
SIMON (Dr.). Asaph ha-Iehudi, médecin et exégète juif du Moyen Age. Avec une étude sur la médecine dans la Bible et le Talmud.	25 fr.
LE TALMUD DE JERUSALEM. Traduction française. Complet en 11 volumes. La collection.	1.300 fr.
VENTURA. Le Judaïsme par l'Image. Traditions, mœurs, coutumes. Orné de nombreuses illustrations.	10 fr.
VENTURA. L'Hébreu par la Joie. Nouvelle méthode autodidactique illustrée.	10 fr.

PRÉFÉREZ
Les produits garantis
pour leur pureté


STOCK
COGNAC MEDICINAL

FERNET — SIROPS
VERMOUTH
ZIBIB — RHUM

GOLDENBERG TYPEWRITER C°

V. GOLDENBERG

ACHATS — VENTES
ÉCHANGES — RÉPARATIONS



MACHINES A ÉCRIRE, A CALCULER,
A COPIER -- DUPLICATIONS

Union ou Dispersion

Convoquer un congrès juif mondial dans le but d'unir et d'organiser le judaïsme du monde entier pour la défense de ses droits, au-dessus de tous les partis et de toutes les organisations, cette idée n'est pas neuve. Au XIX^e siècle, déjà, de grands leaders juifs ont tenté cette entreprise. L'exemple le plus connu en est l'*Alliance Israélite Universelle*, dont le nom est un programme. Mais ces tentatives ont toutes échoué, car il s'avérait impossible de créer un front uni en négligeant la différenciation et la désorganisation intérieures inévitables du peuple juif. Peut-être la raison profonde résidait-elle dans la situation de la juiverie au XIX^e siècle, qui morcelait les divers groupements, de sorte que tout Juif croyait pouvoir mieux réussir par ses efforts et ses réalisations individuels. Si le mouvement en faveur du Congrès Mondial Juif a acquis au cours de ces dernières années une importance réelle, c'est précisément parce que la situation de la collectivité juive s'est, au point de vue historique, radicalement transformée. Nous essayerons ici, d'analyser cette situation, afin d'éclairer les raisons fortes et profondes qui militent en faveur d'un Congrès Mondial Juif.

Le bouleversement le plus formidable qui ait ébranlé des millions de Juifs après la guerre, est peut-être la conscience que le XIX^e siècle a réellement pris fin depuis 1914. De vastes groupements juifs vivent aujourd'hui encore, inconsciemment, dans l'atmosphère spirituelle de ce XIX^e siècle, dont les principes sont actuellement tournés en dérision, ce qu'il est indispensable de leur montrer pour les mettre en face des réalités.

Psychologiquement, on comprend fort bien que des millions de Juifs ne veuillent pas se séparer du siècle passé et se cramponnent à l'illusion que l'époque nouvelle n'est que la suite chronologique de l'ancienne. Car ce XIX^e siècle fut un des plus heureux dans l'histoire de la Diaspora. D'essence démocratique,

libérale, individualiste, il prêchait la liberté et la tolérance envers les minorités et il était prêt à offrir aux individus le plus vaste champ d'activité et les possibilités les plus larges pour la réalisation de leurs aptitudes et de leurs énergies. Ce siècle-là apporta l'Émancipation aux Juifs de l'Europe occidentale et centrale, et procura à des millions de Juifs de l'Europe orientale la possibilité de fuir les pays d'oppression pour se réfugier aux États-Unis. Sans aucun doute les Juifs, tenaces et bien doués, ont-ils fait l'usage le plus étendu des possibilités que leur offrait le XIX^e siècle; un orgueil et une affirmation du Moi intenses, refoulés pendant des siècles dans le ghetto, se sont développés et épanouis après l'Émancipation. Si l'on compare la situation du peuple juif dans le monde et en particulier des individus juifs au début du XIX^e siècle, à celle qu'ils occupaient à la fin de cette période, on se rend compte de l'ascension extraordinaire de millions de Juifs. Dans presque tous les domaines dont on leur a permis l'accès, les Juifs de l'Europe occidentale et centrale ont réalisé de grandes entreprises et atteint des résultats exceptionnels.

Depuis la guerre mondiale, le Juif commence à sentir qu'une époque nouvelle a commencé, et qu'elle leur est aussi défavorable et hostile que le XIX^e siècle, dans son ensemble, leur fut clément. Il constate partout le réveil d'un mouvement antisémite qui prend des proportions menaçantes, et se sert de moyens jadis inconnus. Il assiste à l'anéantissement du jour au lendemain de l'Émancipation, dans un pays européen — l'Allemagne nationale-socialiste. Il sent croître dans presque tous les autres pays la haine du Juif. Sa réaction, tout d'abord, est de lamentation, de stupéfaction et d'honnête indignation. Il ne conçoit pas ce subit changement d'atmosphère; pourquoi ce nouveau siècle l'attaque-t-il aussi brutalement, quand le dernier lui ouvrait des bras accueillants? Cette transformation, il croit pouvoir l'expliquer par le vieux mot d'ordre « antisémitisme ». Expliquer ces méthodes et ces tendances dangereuses, ces situations tragiques, ces attaques brutales contre notre existence par les concepts antisémites de tel ou tel parti, de tel ou tel souverain ou leader, est aussi vieux que l'histoire du Galouth; mais en fin de compte, cette explication n'est que superficielle. L'antisémitisme en tant que tendance historique active n'est toujours qu'un phénomène de surface. Les facteurs historiques fondamentaux qui déterminent l'histoire du peuple juif dans la

Diaspora ne s'expliquent jamais uniquement par l'attitude anti-sémite du monde environnant; au contraire, les tendances philo ou antisémites du monde non-juif ne sont elles-mêmes que les conséquences de raisons historiques beaucoup plus profondes.

Le XIX^e siècle, comparé au XX^e, fut favorable au Juif, étant orienté comme nous l'avons dit, dans le sens de la démocratie, du libéralisme, de l'individualisme. Cette orientation lui était possible grâce à sa civilisation stabilisée. Le monde du XIX^e siècle était statique. La propriété était plus ou moins fixée. Quelques grands peuples de l'Europe occidentale avaient conquis et s'étaient réparti le monde. L'Angleterre, la France, et pour finir aussi l'Allemagne, furent les véritables souverains du XIX^e siècle. L'Amérique, l'Asie, l'Afrique, la Russie même, représentaient plus ou moins les sphères d'influence, les terrains d'expansion et les objets de colonisation de ces peuples régnants; à l'intérieur même de ces nations souveraines, il n'y avait, en somme, qu'une seule classe — la bourgeoisie européenne occidentale — qui possédait le pouvoir véritable et qui imprimait son sceau à l'univers. Or, les époques stabilisées, les périodes statiques et les groupes rassasiés sont toujours enclins au libéralisme, à l'individualisme, à la tolérance. Les classes régnautes ne sont pas inquiètes; leurs possessions sont assurées, et elles peuvent se permettre la tolérance vis-à-vis des minorités et la largesse envers les individus.

Ce n'est qu'en évoquant constamment le caractère du XIX^e siècle, que l'on saisit les transformations bouleversantes du XX^e. L'histoire n'offre guère de changement social analogue, qui se soit déroulé avec la force et la rapidité, et dans les proportions colossales de celui commencé en 1914. Depuis, ce ne sont point des millions, mais des centaines de millions d'hommes qui ont fait irruption, acteurs nouveaux sur la scène historique. Les 140 millions d'habitants de l'Amérique du Nord ne sont plus aujourd'hui les objets de la colonisation européenne, mais des sujets fort importants du drame historique mondial. L'Asie entière se réveille; hier le Japon, aujourd'hui la Chine, demain les Indes. Le monde mahométan commence à se redresser. A cette entrée de nouveaux peuples, de nouvelles races, de continents neufs dans l'histoire, se joint le développement social : le prolétariat tout entier, en tant que classe, a pris conscience de

sa position et exige sa part des richesses du monde. Nous vivons la plus grande époque de transition de l'histoire universelle. Une nouvelle répartition du monde s'opère : des races et des classes qui dormaient hier encore, font valoir leur droit et réclament leur part des valeurs politiques, matérielles et spirituelles de l'époque.

Voilà ce qui imprime à notre siècle son caractère de brutalité. Ces transitions et ces re-distributions mondiales n'ont point coutume de se dérouler idylliquement. L'histoire n'est régie ni par les sentiments, ni exclusivement par les principes de justice. Aucun peuple et aucune classe ne renonce volontairement à ses privilèges. Quand de nouveaux venus se présentent avec leurs exigences, une lutte à mort commence. Elle dure jusqu'à ce que le monde se répartisse à nouveau et entre dans une nouvelle époque statique, de stabilité, de repos relatif.

Là est peut-être la racine la plus profonde de toutes les nouvelles formes sociales et politiques de notre temps. Elles ont toutes un caractère commun : elles sont collectivistes, elles se basent sur les principes de la discipline, de l'autorité, de l'uniformité. Bolchevisme ou fascisme, national-socialisme ou État intégral, toutes ces théories, quelles qu'elles soient, possèdent, du point de vue spirituel, un caractère militariste commun. Elles engendrent des modes d'existence qui sont ceux d'armées en bataille, et non point de citoyens ou d'individus qui créent et qui jouissent. L'un après l'autre, les peuples se soumettent à cette idéologie, car tous sentent qu'ils sont en guerre. Peu importent les formes que prend cette lutte historique mondiale. Tout ce que nous vivons depuis 1914, grande guerre, révolution, crise économique, représente toujours la même lutte entre ceux qui élèvent de nouvelles exigences et ceux qui défendent leurs anciennes positions. Le monde ne s'apaisera pas avant que ne s'opère et ne se stabilise une re-distribution des biens.

C'est pourquoi les idées du XIX^e sont tombées en disgrâce, particulièrement chez les peuples et les classes dynamiques — c'est-à-dire ceux qui ne sont point rassasiés, mais qui ont encore leurs exigences à satisfaire. Ceci n'a rien à voir avec l'essence éternelle des idées du XIX^e siècle. Certes, la démocratie, la liberté, la tolérance, la justice sont des idées éternelles, et les idéologues des nouvelles tendances se montrent absurde-ment myopes en les croyant dépassées pour toujours. Pour le moment, elles sont devenues impopulaires, parce que des mil-

lions et des millions d'hommes sentent inconsciemment que dans leur état de lutte ils ne peuvent se les permettre. Les armées ne sont jamais démocratiques; en temps de guerre, les peuples les plus libéraux renoncent à leurs droits constitutionnels en faveur de la discipline, de l'uniformité, de l'obéissance. Les idéologies nouvelles sont des idéologies de lutte très typiques, nées des exigences particulières de l'instant historique que nous vivons, condamnées à mourir avec cet instant. Mais étant donné les dimensions du processus transitoire, étant donné que le monde entier, littéralement, exige un ordre nouveau, le passage historique en question dure depuis quelque temps déjà, et tant qu'il durera, notre époque restera brutale, agressive, violente.

Là gît le danger essentiel pour la situation des Juifs au xx^e siècle. En un temps comme le nôtre, seuls s'affirment les groupes qui manifestent des énergies collectives. Le xix^e siècle donnait libre cours aux efforts de l'individu, le xx^e ne respecte que la force des collectivités. Lorsque les Juifs, actuellement, pour se défendre contre le monde antisémite, en appellent aux performances de leurs individus les plus brillants, cette évocation est tragi-comique... Au xix^e siècle, un Heine, un Mendelssohn, un Mahler en imposaient au monde et augmentaient le prestige de la communauté juive. Par contre, vingt Einstein ne changent en rien la situation du Judaïsme à notre époque qui ne reconnaît et ne ménage que la force et l'énergie concentrée d'un bloc.

L'antisémitisme est seulement une conséquence de ces tendances profondes. Notre temps est brutal envers tous les faibles. Il est tout naturel que cette brutalité s'attaque avant tout aux Juifs comme à la communauté la plus faible, la plus disséminée, la plus désorganisée. Ni les lamentations, ni l'indignation pathétique, ni les apologies larmoyantes n'y changeront rien. Une communauté juive puissante sera reconnue et respectée par le monde. Si la communauté juive reste faible et divisée en atomes, le xx^e siècle lui passera sur le corps. A aucun peuple il n'est plus difficile qu'au nôtre de faire preuve des facultés exigées par notre temps. Dans le processus historique, les vices et les vertus sont des notions relatives. Peut-être existe-t-il, comme le croient les fondateurs de religions et les philosophes, des valeurs universelles absolues. Mais si elles se

manifestent et se réalisent dans l'histoire, ce n'est que par une évolution infiniment lente. Les vertus et les vices décisifs d'une communauté, au sens historique du mot, varient avec les temps. Ce qui au 19^e siècle fut le privilège de notre race, — l'individualisme suprême, l'ultime raffinement intellectuel, la différenciation extrême de l'esprit, est aujourd'hui nuisible, ou tout au moins vain. L'époque exige des qualités plus primitives, car il s'agit d'agir résolument et de décider des droits les plus élémentaires des divers groupements. Ces qualités : discipline, solidarité active, volonté et action commune, -- nous manquent plus qu'à tout autre peuple. Notre dispersion dans l'espace en est la première raison. L'atomisation du peuple juif, qui contenait déjà au XIX^e siècle, dans son hypertrophie, le germe de notre décadence intérieure, devient au XX^e siècle une malédiction et nous menace d'un sort tragique. Si nous voulons tenir tête à l'époque, nous devons concentrer le peuple juif du monde. Nous devons faire de la communauté juive un facteur de puissance. Le sionisme tente cet effort de façon radicale et décisive, au moyen de la construction d'un centre politique en Palestine. Pour les millions de Juifs qui sont et qui restent dans la Diaspora, cette tâche centrale ne pourra être que partiellement accomplie : par leur concentration et leur union en une communauté capable d'agir. Tel est le sens historique profond de l'idée d'un Congrès Juif Mondial. Il veut *créer* ce que le monde non-juif nous attribue déjà comme existant : l'organisation de la communauté juive pour la défense de ses droits. Dans la Diaspora, il ne s'agit pour nous que de défense. Nous ne pouvons, dans les pays de la Diaspora, attendre ni exiger autre chose que notre égalité en tant qu'individus et que communauté, et le droit de nous développer et de nous maintenir librement. Même le maximaliste juif, dans la Diaspora, ne peut dépasser ce minimum. Tout le reste serait absurde, car il contredit la forme de vie de la Diaspora. (Le manque de compréhension de cette situation que nous occupons dans le Galouth engendre, soit dit en passant, des légendes d'une aussi extraordinaire absurdité que « Les Sages de Sion ».) Mais ce minimum d'exigences, nous ne l'atteindrons au cours du XX^e siècle qu'avec l'appui d'une communauté juive unie, forte, organisée et prête à la lutte.

Les époques historiques transitoires comme la nôtre sont tou-

jours des époques de sélection. Peuples et groupements sont forcés, qu'ils le veuillent ou non, de subir l'épreuve. S'ils s'avèrent faibles, ils sont impitoyablement écrasés sous les roues. S'ils se maintiennent, ils en sortent avec une force et une puissance créatrice renouvelées. Dans ce sens, le peuple juif doit maintenant subir victorieusement l'épreuve. Nous avons souvent dû le faire et nous l'avons toujours fait sous la même forme : renouvellement de notre sens de la solidarité, concentration et orientation commune. Depuis que nous avons perdu le mode de vie du ghetto, il nous est beaucoup plus difficile de posséder ces qualités. Mais elles sont une condition *sine qua non* pour la durée de notre communauté. Si nous sommes faibles, nous réagirons à la brutalité et à la haine du Juif que nous manifeste le xx^e siècle par des gémissements et des lamentations. Les braves gens auront pitié de nous, mais l'époque nous broiera impitoyablement. Si nous sommes forts, nous abandonnerons les plaintes aux moralistes. Mais le peuple s'organisera, il créera les organes de sa lutte et de sa défense, il éveillera toutes ses énergies latentes, et donnera aux attaques qui menacent notre droit à l'existence, la seule réponse digne d'un peuple vivant : l'union, l'organisation, l'accomplissement victorieux de sa volonté de vivre.

D^r Nahum GOLDMANN.



Le problème de l'immigration

SENS DU MANDAT : CRÉATION DE L'ÉTAT JUIF.

En 1922, la Société des Nations a définitivement ratifié l'attribution à la Grande-Bretagne du Mandat pour l'administration de la Palestine; l'introduction du Mandat reconnaît « les liens historiques entre le peuple juif et la Palestine »; elle reconnaît comme désirable, en conséquence, le « rétablissement » dans ce pays du Foyer National du peuple juif; le paragraphe 2 du Mandat contient des instructions détaillées enjoignant à la Puissance Mandataire de « mettre le pays dans des conditions politiques, administratives et économiques de nature à assurer la création du Foyer National Juif ».

Tout le monde sait quels furent les mobiles qui ont amené la Société des Nations à ratifier le Mandat. Le texte même en avait été élaboré et proposé par le Gouvernement britannique qui, cinq ans avant cette date, dans la déclaration Balfour du 2 novembre 1917, avait exprimé sa sympathie pour les « aspirations sionistes du Judaïsme » et promis de « favoriser de son mieux » la création en Palestine d'un « Foyer National pour le Peuple Juif ». Les documents anglais officiels de l'époque reconnaissent ouvertement que la déclaration Balfour avait pour but d'assurer à l'Angleterre et à ses Alliés dans la Grande Guerre l'aide active du Judaïsme mondial. En effet, cette aide se manifesta sous des formes nombreuses et efficaces, dont la plus concrète fut la participation d'une légion spéciale de volontaires juifs dans les combats qui amenèrent la conquête aussi bien de la Palestine, à l'ouest du Jourdain, que de la Transjordanie. Mais nous sommes loin de penser que la conduite de l'Angleterre dans cette question ait été dictée exclusivement par des considérations d'égoïsme national; nous avons, au contraire, la ferme conviction que ses mobiles suprêmes ont été, d'une part, un sincère respect pour l'idéal sioniste, la plus ancienne des aspirations à la renaissance d'un peuple sans patrie, et d'autre part, le désir humanitaire non moins sincère de mettre fin au martyrologe inouï du Peuple Juif qui, pendant de nombreux siècles, a été un reproche vivant à la conscience universelle. Un grand nombre de déclarations et documents officiels anglais attestent que le Gouvernement britannique, en formulant la déclaration Balfour, avait en vue précisément cette conception du « Foyer National »: d'abord la création d'une majorité juive au moyen d'une immigration suffisante, ensuite « le transfert entre les mains des Juifs du gouvernement intérieur du pays ». (Dépêche adressée par Sir Edward Grey, ministre des Affaires étrangères de Grande-Bretagne, à l'ambassadeur anglais à Petrograd, Sir George Buchanan, le 13 mars 1916.)

LES RESTRICTIONS A L'IMMIGRATION SONT EN CONTRADICTION AVEC LE SENS DU MANDAT.

Le système administratif introduit en Palestine par la Puissance mandataire est en contradiction flagrante non seulement avec le sens explicite du Mandat, mais aussi avec les nobles idéaux dont ce Mandat a été l'expression; ce système se réduit actuellement à une humiliation constante de l'idéal national juif et, d'autre part, à une froide indifférence pour la détresse de notre peuple, précisément au moment où cette détresse a pris le caractère d'une catastrophe terrible et sans issue.

L'Administration mandataire empêche systématiquement l'immigration juive d'atteindre une ampleur qui permettrait de prévoir, fût-ce dans un avenir éloigné, la formation d'une majorité juive. Au contraire : il suffit d'indiquer que la proportion de la population juive par rapport à la population totale du pays, qui en 1926 avait déjà atteint 19,4 % est tombée jusqu'à 17,1 % en 1930, et la baisse continue. Les raisons en sont d'une part les entraves systématiques imposées à l'immigration juive, de l'autre l'immigration entièrement libre et sans contrôle des Arabes de Transjordanie, attirés en Palestine occidentale par la prospérité qui y a été réalisée grâce aux sacrifices juifs.

LA DÉTRESSE DU JUDAÏSME CONTEMPORAIN.

La crise économique mondiale, dont les Juifs ont souffert beaucoup plus que les autres éléments de la population, a de nouveau démontré combien précaire est l'existence d'un peuple sans territoire, à lui propre; la concurrence dans toutes les professions et branches de l'activité, qui ne cesse de croître par suite de la crise, a pour résultat l'éviction rapide des Juifs de tous les domaines de la vie économique; parallèlement au développement de ce phénomène, l'antisémitisme populaire gagne du terrain, sous les formes les plus violentes et les plus dangereuses, en transformant notre vie et, en particulier, celle de notre jeunesse estudiantine, en une torture morale, et souvent non seulement morale; dans un grand nombre de pays cet antisémitisme populaire se transforme graduellement en antisémitisme d'Etat; enfin la terrible catastrophe du Judaïsme allemand, qui a par elle-même profondément ébranlé l'âme du Judaïsme mondial, a en même temps contribué à aggraver encore davantage la situation civile et matérielle des Juifs bien au delà des frontières du Troisième Reich. Dans ces conditions, les masses de notre peuple aspirent d'un élan véritablement messianique à cette Palestine que tous les peuples du monde ont récemment et si solennellement reconnue comme le Foyer National du Peuple Juif. Des jeunes, par dizaines de milliers, l'élite de notre peuple, renoncent à gravir les échelons de la hiérarchie sociale et se préparent avec zèle et persévérance au dur labeur de pionniers en Palestine : c'est ce moment précis que l'administration de la Puissance mandataire a choisi pour nous interdire l'accès de la Palestine.

LES RESTRICTIONS A L'IMMIGRATION NE SONT PAS JUSTIFIÉES.

Tout le monde s'accorde à reconnaître que le pionnier juif en Palestine a démontré ses capacités de colonisateur, pour le plus grand bien du pays

tout entier. Au début de la guerre, les Juifs possédaient en Palestine 450.000 dounams, en 1930 plus de 1.200.000 dounams, sur lesquels a été créé tout un réseau de colonies florissantes, là où s'étendait auparavant une steppe désertique. En même temps, les Juifs ont édifié Tel-Aviv, dont le nombre d'habitants dépasse actuellement 83.000; Jérusalem, Caïffa, Tibériade, ont été entourées, grâce aux Juifs, de toute une ceinture de nouveaux quartiers. L'exportation des oranges, qui avant la guerre atteignait 1.605.570 caisses d'une valeur de 297.900 livres sterling, a atteint 4 millions et demi de caisses en 1932-1933, d'une valeur de 2.000.000 de livres. Les plantations juives qui n'occupaient en 1925 que 7.000 dounams, en comprenaient 95.000 en 1932 sur une superficie totale de plantations de 150.000 dounams (soit plus de 60 %); en 1933 on eut à enregistrer un nouvel accroissement de près de 40.000 dounams de plantations.

Dans ce pays qui n'avait jamais connu d'industrie dans le sens moderne, les Juifs ont créé depuis la guerre jusqu'en 1933, 3.281 entreprises industrielles, où il a été investi un capital de 4.598.083 de livres; leur production annuelle a été estimée à 3.825.520 de livres, le nombre d'ouvriers employés en 1933 a été de 16.492, la somme totale des salaires s'élevant à 950.000 livres. Les Juifs ont édifié sur le Jourdain une station électrique qui, en 1932, a fourni à 15.113 consommateurs 11.590.000 kilowatt-heures d'énergie électrique. L'exportation qui en 1921-1922 atteignait à peine 935.490 livres, a atteint 2.381.481 de livres en 1932; l'importation est passée de 5.645.343 livres en 1921-1922, à 7.763.920 livres en 1932. A l'heure actuelle, près de 6 millions de livres d'épargne (dont cinq millions appartiennent aux Juifs) sont déposées dans les banques palestiniennes; le montant total des capitaux investis par les Juifs en Palestine, depuis le début de l'occupation britannique, est évalué à 50 millions de livres. Les recettes du fisc ont augmenté parallèlement: en 1932-1933 elle accusaient un excédent de 1.230.296 livres sur les dépenses. Il faut signaler à ce propos que les recettes du fisc proviennent dans une proportion extrêmement élevée des contribuables juifs; il ressort des données officielles mêmes du gouvernement que les Juifs, qui ne forment que 17 % de la population, n'acquittent pas moins de 32 % de la somme totale des impôts et autres contributions fiscales; en réalité, cette proportion a déjà dépassé 50 %.

L'IMPORTANCE PARTICULIÈRE DE L'IMMIGRATION MASSIVE DES TRAVAILLEURS.

Le trait caractéristique de toute cette prospérité, qui n'a guère d'équivalent à l'heure actuelle, réside dans le fait qu'on trouve à sa base non point l'immigration de capitalistes individuels aisés, mais précisément l'afflux en masse de travailleurs. C'est cela qui a si puissamment concentré l'attention de la Diaspora juive sur ce qui se passe en Palestine, qui a insufflé au peuple la foi dans les grandes possibilités inhérentes à la Palestine, qui a donné à nos fonds nationaux 7.500.000 livres en treize ans, et qui a de cette façon ouvert la voie au capital et à l'initiative privée; sans parler du fait que c'est lui, le pionnier collectif, qui de ses mains a édifié villes et colonies, défriché les steppes et drainé les marécages. Tout le secret de la réussite de notre activité colonisatrice réside précisément en

ce que l'immigration massive de travailleurs a toujours été la condition préalable ainsi que le facteur déterminant de l'immigration des capitaux; ces deux immigrations sont inséparables : l'arrêt de l'une d'elles entraînera inévitablement la faillite de l'autre. C'est pour cela que la population juive toute entière de la Palestine, du fabricant et du planteur au travailleur journalier, exige avec unanimité l'immigration libre de toute entrave de masses de travailleurs juifs.

CAPACITÉ ÉCONOMIQUE DE LA PALESTINE.

La situation géographique de la Palestine est des plus importantes, au croisement des principales voies commerciales du monde entier, et qui ne feront que gagner en importance dans le proche avenir. Tout le trafic maritime entre l'Europe et l'Amérique d'une part, l'Inde, l'Australie, la Chine et le Japon de l'autre, passe par le Canal de Suez, où il viendra bientôt rejoindre les lignes terrestres qui relieront le Cap à Vladivostock, Pékin, Angora et aux capitales européennes. Le coin de la Méditerranée où se trouve la Palestine, est appelé à un avenir commercial et industriel d'une extrême importance; il est certainement destiné à devenir l'un des pays à population la plus dense du monde, peut-être autant que l'Angleterre et la Belgique, en tout cas non moins que l'Allemagne et l'Italie. En se basant sur la densité de la population en Angleterre (270 par km. carré), le territoire de la Palestine et de la Transjordanie peut contenir une population de 18.600.000 habitants; sur la densité de la population en Belgique (252 par km. carré), 17.350.000; sur la densité de la population en Italie (190 par km. carré), 13.100.000; sur la densité de la population en Allemagne (126 par km. carré), 8.570.000 âmes. Sans aucunement prétendre à la similitude entière de ces cas, on doit cependant les reconnaître comme éloquents.

LE COUP DE GRACE DONNÉ A L'IMMIGRATION JUIVE.

Voici un tableau significatif du nombre de « certificats » (autorisations pour l'accès du pays, délivrées aux immigrants appartenant à la classe des travailleurs), sollicités au début de chaque semestre au gouvernement mandataire :

Période	Nombre de certificats sollicités par l'Agence Juive	Nombre de certificats délivrés	%	Nombre mis à la disposition de l'Agence Juive	Nombre retenu par le Gouvernement à sa discrétion
Avr.-Sept. 1932 . . .	3.720	2.000	53,8 %	1.700	300
Oct. 1932-Mars 1933	6.700	4.500	66,6 %	4.215	285
Avr.-Sept. 1933 . . .	12.750	5.500	43,2 %	4.650	850
Oct. 1933-Mars 1934	24.700	5.500	22,3 %	3.300	2.500
TOTAL.	47.870	17.500		13.565	3.935

Il faut ajouter à cela que les demandes de l'Agence Juive sont extrêmement modérées et sont toujours accompagnées de données exactes et détaillées, concernant la quantité de main-d'œuvre requise par les employeurs dans les villes et dans les colonies.

Du point de vue des possibilités d'immigration, la Transjordanie est

la partie la plus favorisée de la Palestine ; sa superficie (43.000 km. carrés) est deux fois plus grande que celle de la Palestine occidentale, elle est plus riche en terres fertiles et particulièrement en eau, alors que sa population forme moins d'un tiers (300.000 âmes) de la population de la Palestine, à l'ouest du Jourdain.

La fermeture de la Transjordanie à l'immigration a été le coup le plus terrible porté jusqu'à présent à la colonisation juive. En même temps, comme nous avons déjà eu l'occasion de le mentionner, les Arabes de la Transjordanie transmigrent en masse, pendant ces dernières années, en Palestine occidentale, poussés par l'extrême pauvreté qui règne en Transjordanie. Le gouvernement non seulement ne leur demande aucune pièce d'identité ni de séjour, mais encore refuse d'appliquer à leur égard sa fameuse théorie de la « capacité économique ». Lors de la dernière session de la Commission des Mandats, en juin 1933, le représentant de la Puissance mandataire, M. Young, a reconnu qu'on n'exige des Arabes de Transjordanie ni passe-ports, ni pièce d'identité à l'entrée de la Palestine occidentale. De 1921 jusqu'en 1931 non moins de 110.000 Arabes venus de Transjordanie ont passé en Palestine occidentale, sans aucun contrôle ; alors que le nombre total des immigrants juifs, de 1920 à 1931, a atteint en tout 132.930 personnes ; pendant les deux dernières années, cet afflux des Arabes a augmenté encore beaucoup plus. Il faut ajouter à cela que des sources officielles prouvent que cette immigration venue de la Transjordanie comprend un grand nombre d'Arabes provenant de Syrie, d'Irak, d'Égypte, etc.

PERSÉCUTIONS DES « TOURISTES ».

En même temps, le gouvernement s'est mis à faire suivre, arrêter et déporter les immigrants juifs dits « illégaux », en particulier les touristes restés dans le pays : il s'agit de Juifs arrivés en Palestine avec un visa de touriste, lequel ne permet qu'un séjour d'une durée très limitée, mais qui ont réussi à trouver du travail ou un placement approprié, pour leurs économies, et qui, pour cette raison, sont restés pour s'y établir définitivement.

Ce phénomène acquiert une importance particulièrement considérable du fait que l'Administration mandataire, cherchant à justifier sa politique de restrictions envers l'immigration juive, ne manque jamais d'invoquer, d'une part « la faculté limitée d'absorption économique » du pays, de l'autre, la nécessité d'une sélection sévère des immigrants du point de vue de leur adaptabilité économique. Il est cependant évident que précisément cette catégorie de touristes répond le plus entièrement à ces deux exigences : le fait même qu'ils s'établissent définitivement prouve qu'il y a pour eux place dans les « limites de l'absorption économique » du pays et leur succès constitue une manifestation éclatante de l'excellence du plus rationnel des systèmes de sélection, celui de la sélection *naturelle*. Aussi la persécution des touristes établis dans le pays prouve d'une façon particulièrement frappante que le système appliqué par le gouvernement est loin d'être dicté par des considérations purement objectives et que ses mobiles réels doivent être recherchés, parmi des considérations d'ordre politique qui sont en même temps, incompatibles avec le sens du Mandat.

(A suivre.)

J. S.

Notre responsabilité

Sans doute la destruction du Judaïsme allemand dont nous faisons, nous autres contemporains du printemps 1933, la stupéfiante expérience — sans doute l'oppression, l'humiliation, l'extermination économique de toute une partie productive de la population allemande constituent-elles un événement méritant l'attention du monde. Mais c'est avant tout notre propre conscience critique qui exige une question et une réponse. Pourquoi l'auteur de ce livre met-il de côté des travaux de longue date, auxquels il s'est voué passionnément, afin d'examiner en tout premier lieu cet événement mondial? Comprend-on pourquoi l'écrivain, de nos jours, n'a plus le droit de se retirer dans la tour d'ivoire de son œuvre? Cette œuvre même de l'écrivain moderne est-elle encore une tour d'ivoire? N'est-elle pas plutôt un vivant service rendu à ses contemporains? Ne doit-elle point découvrir les racines qui déterminèrent les jours de notre vie et ceux de nos successeurs? Ne doit-elle point démontrer, à travers de translucides figures, comment nous avons erré et ce que nous avons souffert? En cet instant, rien ne saurait justifier le silence. Nous sommes, nous, l'organe de la collectivité dont elle se sert pour comprendre ce qui lui arrive, par l'esprit et par le sentiment, pour intégrer cette compréhension à son image du monde, du passé et de l'avenir, pour y puiser courage afin de surmonter son destin. Car un phénomène englobé dans le déroulement des causes et des effets devient compréhensible, et seul ce qui est compréhensible devient supportable. Du moment que l'homme a gagné un centre d'où les événements ne lui apparaissent plus comme une suite incohérente de séismes féroces, du moment qu'il perd cette sensation de catastrophe et de tremblement de terre et qu'il s'exclame : « En voilà donc la cause! Je comprends! » — il reconquiert sa supériorité humaine, il devient maître des événements. Souffrant encore de leurs conséquences, comptant les pertes qu'il a subies, il est déjà en état de regarder autour de lui et de prendre des mesures pour redresser son existence. Car la vie continue, l'homme est un animal

courageux, le travail veut être poursuivi, et la conscience d'avoir le pire derrière soi ennoblit la volonté de durer. En dépit de tout, se réveille la joie qu'il y a à surmonter l'inimitié par la force active.

En travaillant dans ce sens, nous reconnaissons avant tout que l'origine des bouleversements actuels remonte à *l'instant où l'on réintégra dans la vie européenne le principe de la force brutale*. Il se dressa comme un principe légitime, prétendant être le seul moyen capable de résoudre les conflits difficiles de la vie des peuples : et ce fut l'éclatement de la guerre dans le monde de 1914.

En lisant attentivement l'histoire des derniers siècles, on voit deux courants se disputer alternativement la victoire. Depuis la paix de Westphalie de 1648, les États européens tentent de remplacer ou du moins d'endiguer le principe de la force qu'incarne la guerre, par le principe des conventions juridiques, c'est-à-dire du droit. Toute notre évolution nous pousse à remplacer l'homme à la matraque par le Code législatif. Les intrigues égoïstes des puissants empêchent encore et toujours de réaliser, dans la vie des communautés les plus petites comme les plus grandes, les principes que l'humanité tout entière considère depuis quelques millénaires comme ceux du droit. Après toutes les grandes guerres l'humanité exige à cor et à cri de n'être plus gouvernée que par le droit; et pendant ce temps, le principe de la force brutale, personnifié par une puissance armée au service d'un petit groupe isolé, influence ou obstrue toutes les décisions. Si une puissance armée, en 1933, a pu se saisir de l'État allemand et de toute la vie populaire allemande, c'est uniquement parce qu'en 1914 les monarchies des Hohenzollern, des Habsbourg et des Romanoff, pour des raisons dynastiques et pour dénouer d'anciens conflits, ont pu prendre l'Europe au piège de la guerre. Cela s'est produit avec l'approbation de toutes les classes bourgeoises de ces trois grands pays; pendant neuf ans environ on a combattu ouvertement ou secrètement dans ces trois pays l'idée de l'arbitrage, et les masses bourgeoises n'ont pas prêté à cette idée toute leur force de volonté, n'ont pas soutenu les ouvriers dans leur lutte pour un accord pacifique. Nous connaissons les directives données au délégué du Kaiser à La Haye, un certain professeur Zorn : celui-ci était chargé d'empêcher la réalisation pratique et véritable d'un tribunal d'arbitrage à La Haye. On sait qu'il se trouve toujours des

professeurs et des écrivains bourgeois pour consolider la domination des vieilles puissances, pour les justifier par de faux arguments et leur prêter une auréole factice. En Allemagne comme en Autriche, la masse des Juifs bourgeois était du côté de ces forces régnautes; ses journaux refusaient d'admettre l'idée nouvelle qu'elles considéraient comme une utopie, sinon pire. Lorsque maintenant, dans un développement logique, le principe de la force armée intervient dans toutes les décisions vitales des peuples et des États, lorsqu'il finit par écraser les Juifs eux-mêmes, ces derniers sont forcés de le reconnaître : ils sont assommés par les forces qu'eux-mêmes ont déchaînées; ils n'ont pas admis l'effet destructif de la violence quand l'heure historique a sonné. Pendant cinquante ans, depuis 1871, le droit progressait en Europe. Des sphères toujours plus vastes, des groupements toujours plus nombreux devaient se soumettre au principe du droit; il n'eût fallu peut-être qu'un petit effort pour résoudre pacifiquement les conflits entre États, tel que celui du 29 juin 1914 à Serajevo. Si cet effort relativement minime n'a pu aboutir, si le délire dynastique de deux ou trois douzaines de cerveaux a pu bouleverser l'Europe, les Juifs allemands, eux aussi, ont leur part de responsabilité dans ce désastre. Ils ont eux-mêmes préparé leur catastrophe. Tous, nous devons commencer par le reconnaître. Rien n'est aussi stérile — même si cela nous apporte un soulagement — que d'accuser aveuglément les forces extérieures à nous-mêmes. Rien n'est aussi fécond, aussi libérateur, aussi conforme à notre profonde expérience juive et humaine, que de scruter notre propre conscience et de reconnaître notre part de responsabilité dans le développement des choses. Quels qu'aient été les événements depuis, quels qu'ils soient aujourd'hui et demain : il y eut un instant où nous les avons aidés à prendre racine.

Ces racines, nous devons tenter de les découvrir, et de servir la cause elle-même en examinant les événements de 1933 sans nous laisser aveugler par la passion et sans ménager les susceptibilités. La tâche de tous les adultes est de découvrir les vérités. Être adulte signifie, entre autre, être capable de reconnaître le vrai. Les collectivités humaines, il est vrai, sont plus proches, intellectuellement, des enfants que des individus mûris sachant maîtriser leurs passions et exiger d'elles une justification. Mais pourquoi souffrons-nous, sinon pour mieux connaître? Et de quoi seraient faites nos âmes si le souffle du destin ne suffisait

pas à brûler en elles ce qui y restait de puéril, et à en mûrir, à en développer la virilité? Nous sommes témoins d'un tournant extraordinaire dans la vie d'un grand peuple, d'une communauté puissante, riche, débordante de forces intellectuelles. Les témoins ont le devoir de parler. La vérité dans la bouche d'un seul homme vaut plus et dure plus longtemps que le pouvoir entre les mains de centaines de milliers d'êtres. Il faut remettre en lumière la lutte antique entre les forces morales incarnées dans l'âme humaine mûrie et la matière régissant les masses déchaînées, mues par l'instinct. A première vue, la solution de cette lutte semble toujours appartenir au pouvoir : à longue échéance, elle appartient depuis des millénaires à la vérité.

ARNOLD ZWEIG

(Extrait du livre à paraître aux Ed. Querido, Amsterdam : « Bilan du Judaïsme allemand 1933 ».)



Nationalisme contre Patriotisme

Théodore Herzl, premier homme d'État juif, écrivait en 1896 ceci :

« Je ne considère le problème juif ni comme social ni comme religieux, bien qu'il prenne ces nuances. C'est un problème national, et pour le trancher, nous devons commencer par en faire un problème de politique mondiale susceptible d'être réglé par un accord de peuples civilisés.

« Nous sommes une nation, *une nation* »...

Mais qu'est-ce qu'une nation ?

L'usage courant entend par là une réunion d'hommes liés par une communauté d'origine et d'histoire, de territoire, de mœurs et de langue, communauté où le facteur peuple trouve une expression politique adéquate (État), soutenu par l'attachement au sol (patrie). Tels sont, réduits à leur plus simple expression, les éléments qui, indéfiniment, se combinent, s'enchevêtrent, se complètent, et, *last not least*, entrent en contradiction. La prise de conscience de ces contradictions est toujours tragique, bien que parfois elle puisse revêtir des apparences comiques. Telles, par exemple, les prétentions à l'autonomie bretonnes, voire andorranes... vues de Paris.

Pourtant il y a une différence non de fond, mais de quantité seulement entre cette « outrecuidance » d'États présomptueux et les revendications de minorités nationales ou même d'unités englobées de force dans des organismes composites, telles une Pologne ou une Hongrie. Dans tous ces cas, cependant, il s'agit de peuples réunissant en totalité ou du moins en partie les conditions plus haut énumérées, qui en font des « nations ». Le cas Israël est plus complexe. Aucune des conditions fondamentales d'unité n'est remplie par lui. Dans un brillant essai d'analyse historique, Lion Feuchtwanger (1) démontre une à une leur inexistance pour les Juifs : en fait de territoire, ils ont, depuis plus de deux mille ans, la dispersion ; historique-

(1) Lion Feuchtwanger, Arnold Zweig : *Die Aufgabe des Judentums* (Verlag des Europäischen Merkurs, Paris 1933).

ment et même anthropologiquement, ils partagent les destinées des peuples avec lesquels ils cohabitent et dont ils ont assimilé le mode de vie et les langues. N'empêche que *l'unité d'Israël* est un fait, un des faits les moins discutables de l'histoire mondiale. N'empêche qu'après s'être laissé satisfaire, des millénaires durant, d'un « royaume du ciel » moral et religieux, Israël en revendique aujourd'hui la réalisation sous des espèces terrestres.

« Je ne considère le problème juif ni comme social ni comme religieux », proclamait Herzl. La théocratie judaïque ne tient plus. Là où elle existe encore, sous forme d'institutions consistoriales, elle s'est convertie, non sans ostentation, aux patriotismes locaux : Français, Anglais, Polonais, *d'abord!* Ou encore : « Juif? Non. Israélite. »

Quant à considérer le problème juif exclusivement comme un problème social, et la juiverie non comme un peuple mais comme une condition, celle de « hors la loi » par excellence, condition pour laquelle il n'y a de solution possible que dans une reconstruction socialiste complète de la société, ce point de vue défendu par le marxisme en la personne de M. Heller (2), est contredit par les faits. Une forte tendance d'une partie du judaïsme contemporain de s'affirmer nationalement, tendance qui va toujours croissant, ne peut être démentie. Et de même, ne peuvent être niés l'existence et l'accroissement vertigineux d'un nouveau (hé oui, nouveau!) centre national juif, aussi déraisonnable que cela puisse paraître à M. Heller et aux orthodoxes (3).

Les faits sont là, une réalité qui s'impose et qui nous oblige de prendre à son égard une attitude nette.

Aussi, laissant de côté les solutions métaphysique et socialiste, cette dernière sinon improbable du moins bien lointaine, arrêtons-nous sur un des aspects de cette nouvelle mentalité nationale juive en voie de formation. Car il faut bien se le dire : quel que soit le sentiment des Juifs du monde entier vis-à-vis de la Palestine, ce qui se fait là-bas, les concerne tous. Sur le plan matériel, les récents événements d'Allemagne l'ont assez démontré. Et sur le plan moral, en raison justement de

(2) Otto Heller : *La fin du judaïsme*. Traduit de l'allemand par Marcel Ollivier (Ed. Rieder Paris 1933).

(3) Cependant l'Agoudath Israël de Pologne vient de reconnaître que : « La Palestine est le seul espoir de salut pour Israël ».

cette unité d'Israël dont chacun de nous, fût-ce à son insu, fût-ce malgré lui, est tributaire.

La question n'est pas de savoir, *combien* de Juifs, sur le nombre total de quinze millions, deviendront Palestiniens, c'est-à-dire s'uniront de fait en une communauté juive de sol, de langue et d'histoire. Ici, la réalisation nationale partielle est valable à titre de *pars pro toto*. Mais d'autant plus impérieusement, dans cette formation nationale *consciente*, se pose la question de son idéologie, tant par rapport à ceux qui restent dans la diaspora que par rapport à ceux que les Juifs ont trouvés en Palestine, établis avant eux.

Mais qu'est-ce que le sentiment national?

Nicolas Chauvin fut un brave soldat de la République et de l'Empire. Il reçut dix-sept blessures, ce qui lui valut un sabre d'honneur, un ruban rouge et 200 francs de pension. Mais, militaire, et d'une candeur toute militaire, il exagéra dans la bravoure au point de braver le ridicule. Raillé par ses contemporains comme un *miles gloriosus*, caricaturé par Charlet, mis en scène par Scribe, Nicolas Chauvin, bon patriote, devint chauvin tout court, avec une minuscule, symbole d'exagération patriotarde.

Si fragile est la limite entre le patriotisme et la patrioterie... Entre le patriotisme et le nationalisme.

Ici, ouvrons une parenthèse. L'emploi de termes aussi conditionnés par le temps et l'espace que le sont « patriotisme » et « nationalisme », comporte forcément bien des nuances. Aux fins de clarté et de simplification, convenons de leur donner ici un sens précis, le patriotisme étant compris comme amour de la patrie (pays natal) à l'état pour ainsi dire pur, hors toutes considérations politiques, et le nationalisme, comme sa déformation hypertrophiée, alourdie par des tendances annexionnistes, impérialistes, chauvines. Si le patriotisme n'est qu'amour, le nationalisme, lui, comporte la haine pour l'étranger.

L'étymologie historique autorise cet emploi, malgré ce qu'il a de légèrement forcé. Le patriotisme, sous sa forme moderne, n'est-il pas né sur les barricades de la Révolution? Il est resté à jamais comme purifié d'avoir été mêlé à la cause de la justice, de la liberté, du peuple. Patriote et combattant pour les Droits de l'Homme ont été un jour synonymes.

Par contre, le nationalisme moderne est une des plus malen-

contreuses excroissances du « stupide XIX^e siècle ». Il porte la griffe de Bismarck et il atteint son apogée sous Hitler. Du reste, le point ne saurait être fait en dehors de cette antinomie franco-allemande qui forme le fond même de l'histoire européenne moderne et dont l'État juif naissant tirera de fructueux enseignements. Car il est temps, une fois pour toutes, de sortir de l'antique exclusivisme qui ne fait que prolonger le ghetto, et de résoudre franchement les problèmes de la reconstruction palestinienne sur un plan international.

Dans un petit livre paru il y a trois ans, et qui, malgré les événements, restera parmi les plus profondément pensés au sujet de l'Allemagne, M. Pierre Viénot (4) dénonçait l'extrême confusion des esprits outre-Rhin, favorable au renouveau des idéals féodaux et militaire d'avant-guerre. La faillite des valeurs morales, libérales et démocratiques, du parlementarisme, des normes convenues en matière religieuse et sexuelle, l'abolition de la notion du péché, la déconsidération de l'argent, des carrières, de la stabilité normale, l'inflation, le chômage, l'orgueil blessé par la défaite, enfin, le travail souterrain ininterrompu de la propagande marxiste, tout cela avait créé en Allemagne une atmosphère faisant pressentir « le début d'une violence tragique ».

« Aveuglée par l'inquiétude et la misère, l'Allemagne peut s'égarer à la poursuite de l'avenir sur des voies qui la ramèneraient vers le plus redoutable passé », avertissait M. Viénot.

Dans ce chaos fluctuant, constatons le raffermissement d'au moins un sentiment net : la révolte contre l'historisme, instrument d'interprétation individualiste, servant la mentalité de l'isolement, et croissance, par contraste, du penchant au collectivisme.

Aujourd'hui, ces « incertitudes allemandes » sont des faits précis, *et le collectivisme est devenu grégarisme*. La polarité franco-allemande a pris forme. Ne la cherchons, d'ailleurs, pas dans des ouvrages tonitruants de xénophobes exaspérés. Au contraire, les amis compréhensifs nous serviront bien mieux.

Parmi ces amis, la place d'honneur appartient à M. Ernst-Robert Curtius, l'éminent philologue romanisant. Son admira-

(4) Pierre Viénot : *Incertitudes allemandes. La crise de la civilisation bourgeoise en Allemagne*. (Librairie Valois, Paris 1931).

ble *Essai sur la France* (5) se présente comme un commentaire du mot de Michelet : « L'Angleterre est un empire; l'Allemagne un pays, une race; la France est une personne », une personne consciente, ramenant les notions à des catégories précises, explorables par l'esprit et pouvant être analysées jusqu'à ce que clarté s'ensuive. Son expression complète, la personnalité de la France la trouve dans un patriotisme transformé en valeur universelle. Or, le plus grand bien commun à tous les hommes est la civilisation. Il s'ensuit un enchevêtrement intime, une transsubstantiation de l'idée nationale et religieuse française en idée universelle de civilisation, union symbolisée par la figure de Jeanne d'Arc. C'est là une tendance caractéristique à *élever* la forme nationale. En Allemagne, par contre, « le national » et « l'universel » s'opposent; « allemand » et « civilisé » ne se couvrent pas. Aussi dit-on en allemand : « civilisation allemande », mais jamais on ne dit en français : « civilisation française », la civilisation étant un concept supranational, contenant implicitement le français.

Il en résulte une conception du monde supérieurement humaniste et humanitaire. « L'unité du peuple français, dit M. Curtius, ne réside pas dans la race, mais dans la nation. On sait combien la science ethnique est encore incertaine et discutée. Mais même si elle devait un jour parvenir à une conception stable et à des résultats durables, même si elle réussissait à surmonter tous les préjugés politiques et ethniques, elle ne troublerait jamais les esprits en France comme elle le fait chez nous. »

Cette absence d'instinct racial, de réaction envers les races étrangères et de couleur, qui caractérise même la droite politique française, est à la base du pouvoir assimilateur de ce pays qui tous les ans s'exerce sur des dizaines de milliers d'immigrés.

Cependant, aussi sympathisant qu'il soit, E. R. Curtius se heurte à la loi liminaire de la France, selon laquelle (il cite M. Gabriel Hanotaux) « la véritable culture est celle qui s'abreuve aux pures sources de la raison », loi d'après M. Curtius « singulièrement étrangère à la nature germanique ». Cela le gêne « d'être seulement raisonnable ». Il rappelle que : « ce que la France demande au Parthénon, c'est la symétrie; à

(5) Ernst-Robert Curtius : *Essai sur la France*. Traduit de l'allemand par Jacques-Benoist Méchin (Ed. Grasset, Paris 1932).

la Grèce, la mesure; à Athènes, la sagesse. Tandis que nous y cherchons avant tout le frisson orphique ».

Du frisson orphique au mythe germanique, de Wotan à Wagner, soit. Mais quand c'est de Wotan à Hitler...

Le grand tort de l'*Essai sur la France* de M. Curtius, c'est d'être paru en traduction française deux ans après *Dieu est-il français?* de M. F. Sieburg (6), quand les vives discussions élevées par ce dernier livre s'étaient apaisées et que personne ne s'inquiétait plus de savoir le degré de son originalité. Cependant, des lecteurs moins pressés que les critiques des périodiques, ne tardaient pas à s'apercevoir que la découverte de la France par M. Sieburg avait été faite auparavant par M. Curtius. C'est le sort des explorateurs. Le nouveau continent n'est-il pas nommé non d'après le grand Colomb, mais d'après cet Améric Vespuce dont on va jusqu'à contester les voyages?

Empressons-nous de dire cependant que M. Sieburg, — en prévision de cette constatation, sans doute, — n'a pas omis de noter (à la page 197, exactement), que « la brillante activité scientifique d'Ernst-Robert Curtius corroborait ce qu'il avançait... »

Bref, le patriotisme, l'universalisme, Jeanne d'Arc, l'idée de la civilisation, le pouvoir d'assimilation et autres caractéristiques de la France, réapparaissent chez M. Sieburg, sans l'argumentation historique de son prédécesseur, il est vrai, mais dans un brillant travesti journalistique, enrichi d'ironie, de paradoxes, « d'instantanés ». Pour les besoins du journalisme, ces idées sont poussées à l'extrême. Ainsi, le patriotisme civilisateur français devient une tendance annexionniste, une sorte d'impérialisme rétrograde; et la tradition, un poids lourd. En résumé, après toutes les flatteries, souvent délicates et non dénuées de grâce, que M. Sieburg lui prodigue, la France apparaît comme foncièrement arriérée, « symbole éclatant et respectable d'un monde qui disparaît », opposant son *être* statique au *devenir* de l'Europe moderne.

Or, cette Europe exige du dynamisme, et c'est, bien entendu, l'Allemagne qui en a le plus. Car elle est abondamment pourvue de cette « force souterraine » qui seule, selon M. Sieburg, possède le pouvoir créateur. Une fois de plus, il reprend l'ar-

(6) F. Sieburg : *Dieu est-il Français?* Traduit de l'allemand. (Editions Grasset, Paris 1930).

gumentation de M. Curtius et fait sien son reproche à propos des « limites de la raison » : « Le Français, dit-il, a toujours redouté un glissement vers la matière brute, là où s'ouvre l'infini. Devant l'infini, Voltaire lui-même devient bête. »

C'est là la porte dérobée, philosophique et convenable, par laquelle M. Sieburg, l'Européen, abordera discrètement le national-socialisme (7). Sa conversion s'intitulera aussi philosophiquement et convenablement : « L'adhésion de l'Allemagne à l'infini » ou « la victoire des forces élémentaires de l'âme allemande ». Et voici l'article de foi fondamental : « Étroitement lié aux puissances obscures de l'empire incommensurable qui s'étend au delà de la Raison, l'Allemagne apparaîtra aux autres peuples, partisans de l'optimisme social, comme un élément aussi insaisissable, aussi menaçant, aussi irrationnel que la Nature elle-même ».

Et ainsi de suite, déduisant de ce « chaos sacré » toutes les vertus et toutes les illuminations. On comprend quelle peut être dès lors l'attitude de l'auteur vis-à-vis de la France, cette pauvre petite France raisonnable qui méconnaît « l'attraction de la barbarie » (Dans *Dieu est-il Français?* M. Sieburg lui reprochait justement de ne pas être moderne et lui faisait espérer qu'elle serait « européanisée » par l'Allemagne).

« L'attraction de la barbarie » — voilà pour le *national*.

Et voici pour le *socialiste* : « L'Allemagne devient ainsi d'une manière mystérieuse et à peine consciente, l'ennemie véritable de la société des nations bourgeoises ».

Car, bien que parue avant la victoire finale d'Hitler, la *Défense du nationalisme allemand*, défend moins le nationalisme que le national-socialisme. Il est vrai que M. Sieburg (est-ce aussi parce que c'est avant la victoire finale?) se réserve quelques échappatoires, et notamment il consacre *plus d'une demi page* (sur 282) à une sévère critique de la théorie raciste et, par la même occasion, de l'antisémitisme. Il condamne « certains auteurs d'actes de violence » (qui? l'auteur préfère ne point préciser) qui créent « une confusion commode, pour eux, des concepts de nation et de race, et comptent dans leurs rangs tous ceux qui désirent le retour au règne des liens raciaux, qui détestent la réflexion et qui adhèrent à l'antisémitisme, cette excroissance misérable du libéralisme décadent ».

(7) F. Sieburg : *Défense du nationalisme allemand*. Traduit de l'allemand par P. Klossowsky (Ed. Grasset, Paris 1933).

Quel courage! Quel coup direct! Et cela p. 236, s'il vous plaît, comme une référence à Curtius... Pas de doute que le 1^{er} Avril 1933, M. Sieburg n'ait flétri le nouveau gouvernement pour son « libéralisme décadent ». Si pourtant il ne l'a pas fait, ce doit être pour des raisons purement littéraires et notamment pour ne point perdre la vedette dans les journaux hitlériens où il continue le même petit jeu. Dernièrement encore, il étalait dans la *Frankfurter Zeitung*, avec subtilité et force politesses, la misère de la pauvre, superficielle et confortable âme française, qui « n'entend plus le murmure des ombres et à qui la consolation est refusée de s'assoupir de temps à autre au sein du royaume ténébreux (8).

Mais c'est sur les pages du grand prophète du Pangermanisme, Oswald Spengler (9), que s'épanouit la nouvelle philosophie. Le monde, selon lui, est menacé par deux révolutions (*Klassenkampf* et *Rassenkampf*), l'une *blanche*, la révolution socialiste « d'en bas », que nous vivons actuellement, l'autre *de couleur*, du dehors et aussi du dedans, certains européens s'étant intimement mêlés aux jaunes et aux noirs. La révolution blanche est une conséquence du romantisme social égalitaire auquel M. Spengler oppose « le pessimisme de la force ». « L'homme est une bête de proie »; « On naît pour servir ou pour commander »; « L'aristocratie de l'élite »; « l'*Imperium mundi* prussien »; « Une classe ayant le besoin inné du luxe »; « A bas les salaires ouvriers de luxe! » — telles sont les formules qu'on retrouve à chaque page. Ce n'est peut-être pas *socialiste*, mais certainement *national*...

Cependant, ici encore nous trouvons une condamnation de l'antisémitisme.

« Ce n'est pas dans le même sens comme il est de mode aujourd'hui d'en parler entre antisémites de l'Europe et de l'Amérique : dans le sens darwiniste, c'est-à-dire matérialiste, que j'entends le mot « race ». La pureté de la race est un mot grotesque, étant donné que depuis des milliers d'ans tous les peuples et toutes les espèces se sont mélangés, et que justement les générations militaires, donc saines et riches d'avenir, se sont toujours volontiers incorporés les étrangers, pourvu qu'ils fussent *racés*, sans se soucier de la race à laquelle ils pouvaient

(8) F. Sieburg : *Die französische Seele* (*Frankfurter Zeitung*, 24 décembre 1933).

(9) Oswald Spengler : *Jahre der Entscheidung* I, Munich 1933.

appartenir. Qui parle trop de race, n'en a plus. Ce n'est pas de race pure, mais de race *forte* qu'il s'agit ».

Ainsi, Spengler accepte implicitement les Juifs, eux qui possèdent tous les indices biologiques qu'il exige d'une « race forte » : vitalité, prolifération, endurance, sens de la propriété, attachement à la base familiale. Ce n'est que la haine de la « boue pacifiste » qui leur fait défaut, mais là, par hasard, les Juifs se rencontrent avec M. Hitler... L'auteur du *Déclin de l'Occident*, qui annonçait la fin des valeurs libérales et bourgeoises et qui, maintenant, salue dans le Troisième Reich une renaissance du prussianisme, vient d'être désavoué par l'organe gouvernemental (le *Völkischer Beobachter*), son « pessimisme de la force » allant à l'encontre des principes pacifistes et optimistes du nouveau régime...

C'est ainsi que M. E. Günther-Gründel (10) se trouve être plus orthodoxe qu'Oswald Spengler lui-même. Supérieurement systématique, cet auteur (probablement un « moins de trente ans » professionnel) traite les facteurs de l'histoire comme les éléments d'une équation algébrique, ce qui ne parvient qu'à rendre touffu et confus son volumineux essai sur la jeunesse allemande. Mais du moins, en invoquant un surhomme, un chef, une dictature (il prépare l'avènement d'Hitler), il reste confiant en la poigne allemande qui indiscutablement, croit-il, prendra l'Europe en tutelle. Et si, en passant, il attaque le racisme pur et l'antisémitisme, il n'en aspire pas moins à « la sélection », à « l'amélioration de la race », etc. Dès lors, il y a moyen de s'entendre...

En résumé, l'antinomie franco-allemande considérée au point de vue de l'expression du sentiment national de ces deux peuples, se laisse ramener à la réplique brutale mais nette du drame national-socialiste *Schlagetter*, de Hans Johst : « Lorsque j'entends le mot : civilisation, je lève le cran d'arrêt de mon revolver ».

Et maintenant, proposons à la méditation du jeune sentiment national palestinien, l'antithèse du patriotisme français et du nationalisme allemand, telle qu'elle se dégage des quelques ouvrages que nous venons de présenter.

Dans un livre clair et utile, M. Fortunat Strowski (11) ana-

(10) E. Günther-Gründel : *La mission de la jeune génération*. Traduit de l'allemand, préface de Daniel Halévy (Libr. Plon, Paris 1933).

(11) Fortunat Strowski : *Nationalisme ou patriotisme* (Ed. Grasset, Paris 1933).

lyse diverses formes « du principe moderne de trouble parmi les peuples », qui est « *le nationalisme substitué presque partout au patriotisme naturel* ». Passant en revue les nationalismes de divers pays, l'auteur leur rend justice comme à un nouveau ciment destiné à arrêter « la dislocation de l'unité nationale », fruit de la chute de l'ancien régime; mais il en signale aussi les dangers. Dans cette lutte de principes qui s'affrontent, il s'arrête avec sympathie sur le sentiment national juif : « Le nationalisme de la nation juive a pour but de maintenir l'unité, la vitalité et la dignité d'un peuple dispersé ». Il le croit noble, parce que né de la souffrance et du sacrifice et animé par le messianisme.

« Si les israélites ont le sentiment de l'injustice, ils ne peuvent demander leur revanche qu'à la justice ». Cette phrase de M. Strowski s'impose quand on pense aux débordements de certains Palestiniens extrémistes et à la politique des *guerillas* qu'ils préconisent. Né sur un sol qui a le triste privilège d'être sacré pour trois religions, ce qui lui vaut d'être imbibé de sang plus que tout autre endroit de la terre, le sentiment national juif se heurte, dès sa naissance, à la cupidité impérialiste de la puissance mandataire et de ses successeurs éventuels, et au fanatisme romantique des Arabes. Que choisira-t-il pour lui-même? Penchera-t-il vers le nationalisme intégral, mythique et mystique, dont l'Allemagne a mis à jour les funestes conséquences, avec son « glissement vers la matière brute »? Ou bien trouvera-t-il dans son antique tradition morale la force de se hausser à un patriotisme humain et civilisateur, du modèle français? Son centre sera-t-il, comme le dit si bien Lion Feuchtwanger, un bâtiment gouvernemental quelconque ou l'Université de Jérusalem?

NINA GOURFINKEL

Les Juifs et la Renaissance italienne

Cette étude ne se propose aucun but apologétique. C'est un fidèle exposé des faits et des événements. Le rôle qu'ont joué les Juifs en Allemagne est trop connu pour devoir y insister. L'apport des Juifs d'Italie à la civilisation italienne est moins connu, cependant les Juifs étaient mêlés à toutes les branches de la connaissance et ont joué un rôle non négligeable dans l'essor magnifique de la philosophie et de la civilisation de la Renaissance italienne.

L'Italie est un pays où, même au Moyen-Age, ils avaient trouvé plus de liberté, plus de sympathie, plus de compréhension que partout ailleurs.

Le rapprochement entre Juifs et Chrétiens sur tous les terrains y trouva de tout temps, comme on le verra en parcourant cette étude, moins d'obstacles et de barrières. Il y eut toujours entre les deux races et les deux religions plus de contacts directs, plus de compréhension mutuelle.

L'humanité tout entière s'est favorablement ressentie de cette conciliation des Juifs et des Chrétiens sur le terrain des idées.

L'idée de tolérance et de liberté spirituelle a fait son chemin en Italie depuis la Renaissance. Et les Juifs peuvent être fiers de l'avoir servie d'une façon efficace, d'y avoir contribué pour leur part.

Et devant ces faits indéniables et ces témoignages certains, doit tomber tout préjugé antisémite, toute tentative de nier la part importante des Juifs dans la civilisation européenne ou d'envisager leur œuvre comme malfaisante, délétère et nuisible au progrès spirituel de l'humanité tout entière.

I

Savants, naturalistes et médecins juifs en Italie

L'activité littéraire et scientifique des Juifs s'était manifestée d'abord dans le midi de l'Italie, soumis à la domination des Musulmans. On sait que les premières traces de la culture intellectuelle chez les Arabes remontent à la fin du IX^e s. C'est sous la dynastie des Abassides que les lettres et les sciences avaient pris leur essor dans les pays de l'Islam et que les premières écoles philosophiques arabes étaient apparues.

Dans l'Espagne conquise par les Musulmans, la situation matérielle et spirituelle des Israélites était des meilleures. Avec une admirable souplesse, les Juifs avaient adopté la langue, les coutumes, les mœurs arabes. Le monothéisme d'Israël était regardé par les Arabes comme la religion-mère de leurs propres croyances.

Bien souvent, les Juifs étaient employés par les Khalifes comme intermédiaires entre l'Islam et les pays chrétiens. On leur confiait d'importants

tantes charges et missions diplomatiques et politiques dont ils s'acquittaient à merveille. Le génie cosmopolite de la race, ses aptitudes linguistiques, l'habileté que les Juifs montraient dans toutes sortes de négociations, servaient admirablement les desseins de leurs maîtres.

A partir de la fin du x^e siècle, les Juifs espagnols commencent à se mêler au mouvement intellectuel qui avait fait, cependant, de rapides progrès sous la domination de l'Islam.

Cette situation brillante ne devait pas durer longtemps. Depuis le milieu du XII^e s., une violente persécution déchainée en Espagne arabisée sous les Almoravides, contre les Infidèles, oblige les Juifs de quitter l'Andalousie et de refluer en masse vers l'Espagne chrétienne, la France et l'Italie.

En Espagne arabe de même que dans leurs nouveaux pays d'exil et d'adoption, les Juifs se distinguent dans plusieurs branches du savoir, mais principalement en théologie, en philosophie, en médecine, en astronomie.

Un des premiers savants Juifs que nous rencontrons en Italie est un certain *Shabbetai Ben Abraam Ben Joël*, surnommé *Donnolo*, qui a vécu entre 913 et 982.

Ce presque contemporain du grand philosophe arabe Ibn-Sina (Avicenne) était physicien, médecin, astrologue.

Son histoire ne manque pas de traits fort romanesques. Il vécut en Sicile, jusqu'à l'âge de douze ans, et, pendant une incursion des pirates Sarrasins sur les côtes d'Italie, il fut fait prisonnier et emmené en Syrie. Racheté ensuite par ses parents, il s'installa à Palerme, d'où il fit quelques voyages dans l'Afrique du Nord, et mourut assez vieux pour voir la conquête de la Sicile par les Normands.

Pendant sa captivité en Syrie, Donnolo apprit la médecine et la philosophie d'un Arabe de Bagdad. Les connaissances scientifiques de ce Juif sicilien étaient fort étendues pour son époque. Il avait étudié les philosophes grecs, arabes et babyloniens, peut-être avait-il été aussi initié quelque peu aux doctrines des Brahmanes. Toutes ces disciplines, il les enseignait aux chrétiens.

Shabbetai-Donnolo est un des premiers Juifs italiens qui ait laissé un traité théorique de médecine intitulé *Sefer Ha Yakar* (Livre Précieux), sorte de manuel fort employé à l'époque. A la fin de son existence, il s'occupa de rédiger un Commentaire sur la Genèse, où il s'évertue à présenter la nature humaine comme une espèce de *microcosme vivant*, à la façon des philosophes arabes (1). Cette image, on le sait, sera reprise et illustrée plus tard par maint scolastique chrétien, comme saint Bonaventure, saint Thomas, R. Lull, etc.

Donnolo a laissé de même une série d'ouvrages de contenu religieux, philosophique et astrologique.

Par son activité de médecin, il a fondé en Italie, parmi ses coreligionnaires la science médicale qui comptera désormais d'illustres représentants. La science et l'habileté des médecins juifs étaient hautement ap-

(1) Ce traité fut plus tard presque littéralement copié par Elie Cohen et publié par Jellinek (1845) sous le titre : « Der Mensch als Ebenbild Gottes ».

précieées par bien des Papes, des Princes et de hauts prélats. Au XIII^e s. on trouve plusieurs médecins juifs de grand renom au service des Papes Nicolas IV (1288-92) et Boniface VIII († 1304).

Un médecin juif *Isaac Ben Mordehai* fut surnommé « Maëstro Gaio » (Maître Joyeux), on ne sait trop si c'est à cause de sa bonne humeur ou bien parce qu'il savait soulager les infirmités de ses illustres patients en leur administrant une méthode thérapeutique fort « réjouissante ».

Un autre Juif, *Hillel Ben Samuel Ben Eleazar*, de Vérone (né en 1220, mort à Forlì en 1297), ayant fait ses études de médecine à Montpellier, exerça ensuite sa profession durant de nombreuses années à Rome et à Capoue.

Un autre encore, *Moïse de Palerme* (2^e moitié du XIII^e s.), a laissé après sa mort d'importants ouvrages de médecine conservés en manuscrits au Château Neuf de Naples.

Un Juif d'extraction provençale, *Kalonymos Ben Kalonymus Ben Meir*, né à Arles (1286-1328) et surnommé Maëstro Calo, exerçait la profession de médecin à Naples, où il devint un des familiers du roi Robert d'Anjou, et à Rome, où il se rendit chargé d'une mission scientifique, par ce roi.

Au XIV^e s., nous trouvons un autre *Maëstro Gaio*, médecin comme le premier répondant au nom de *Moïse Ben Isaac de Rieti* (1388-1460), qui exerça sa profession, non seulement dans sa ville natale, mais à Pérouse, à Narni et à Rome, où il devint le médecin personnel du Pape Pie II Piccolomini. On trouve nombre de médecins juifs au service de divers rois et princes d'Italie. C'est ainsi que le duc de Ferrare *Hercule I d'Este* avait pour médecin un Israélite nommé *Jacob*, tandis que le roi *Ferdinand de Naples*, recourait aux soins du célèbre *Guillaume de Portaléone*, qui exerçait les mêmes fonctions auprès des maisons princières Sforza à Milan et Gonzaga, à Mantoue.

Au début du XVI^e s. un certain *Samuel Zarfatti* († 1519), exerça successivement la fonction de médecin auprès de deux Papes célèbres de la Renaissance, Alexandre VI Borgia et Jules II della Rovere (1).

Comblé de faveurs et d'honneurs par ses augustes protecteurs, il n'oubliait pas ses coreligionnaires malheureux, et il profita de la cérémonie du couronnement de Jules II pour lui présenter une supplique « très humble », au sujet du maintien des privilèges et des droits de la communauté israélite de Rome.

Les nouvelles rigueurs dirigées contre les Juifs au commencement du XVI^e s., la défense formelle aux Juifs de se livrer à la profession de médecin auprès des Chrétiens (décrétée par le Concile de Bâle et appliquée en diverses villes et républiques italiennes), n'empêchèrent point diverses notabilités italiennes d'appeler à leur service des médecins juifs.

(1) Le pape Innocent VIII accorde la subvention à « Mastro Salomone, medico judio », comme on lit dans « *Registro del Camerlengo della Camera 1482-3* » et ordonne de faire admettre aux examens de l'Université de Naples un certain *Mayr (Meyr), de Balmos*, pour qu'il puisse exercer sa profession de médecin « cum omnibus iuribus et privilegiis ».

A Venise, le savant Cardinal *Dominique Grimani*, protecteur éclairé des Juifs, et qui s'intéressait grandement à la science juive (et en particulier à la doctrine cabalistique) emploie à son service *Abraham de Balmes*, né en Apulie à Lecce, lequel après avoir professé à la faculté de médecine de l'Université de Padoue, meurt à Venise en 1523. *Obadiah Sforzo*, médecin aussi bien que philosophe et exégète biblique (1), jouissait d'un grand crédit auprès de diverses familles patriciennes de Bologne.

Nous savons enfin, qu'en 1553, le Sénat de Venise accorda une bourse d'études au fils d'un médecin juif vénitien, *Kalonymos*, motivant ce don par le désir d'avoir à son service un homme expert comme son père, dans la science médicale (2).

II

Les premières études de poésie et les premiers essais poétiques des Juifs en Italie

La médecine n'était pas la seule branche que les Israélites cultivaient en Italie.

Presque en même temps qu'à l'essor des sciences naturelles, on assiste aux premières manifestations de leur génie poétique. Il s'agit, bien entendu, en premier lieu de la poésie *liturgique et sacrée*.

Le premier auteur des hymnes liturgiques qu'on mentionne en Italie au moyen âge, est un certain *Shabetaï ben Moïse*, de Rome, qui vécut vers 1050. Il y en a sans doute d'autres à côté et immédiatement après lui, dont les noms nous échappent. Mais dans la première moitié du XIV^e s., un Juif sicilien du nom de Judah (Al-Sch-aari) parvint à sauver son nom de l'oubli, grâce à la composition d'un dictionnaire hébreu en rimes, et, peut-être, plus encore à cause de ses relations avec un autre poète, son coreligionnaire, celui-ci vraiment célèbre, *Immanuel Ben Salomon Ben Jekutiël*, né à Rome en 1270, mort à Fermo (Marches), en 1330 (3).

Si la plupart des poètes juifs ont sombré dans l'oubli, et les Italiens ignorent tout d'eux, jusqu'à leurs noms et leurs œuvres composées en hébreu (4), il n'en est pas de même pour Immanuel, dont les ouvrages jouissent d'une certaine renommée dans l'histoire des lettres italiennes.

Le Romain doit cette célébrité, d'abord au fait d'avoir composé — à côté de poésies en hébreu — plus d'un poème en italien : il appartient donc à ce titre — de même que deux siècles plus tard le fameux *Léon l'Hébreu* — à l'histoire de la littérature *italienne*. Ensuite parce qu'il était lié d'étroite et cordiale amitié avec le plus grand poète d'Italie de tous les siècles, Dante Alighieri, dont il avait subi l'influence dans ses ouvrages de poésie.

Immanuel est un lettré distingué, un voyageur inlassable. Pendant bien des années, il avait occupé la fonction de secrétaire de la commu-

(1) Son œuvre est dédiée au roi de France Henri III.

(2) *Romanin*, Storia documentata di Venezia.

(3) V. sur lui *L. Modona, Vita e opere di Immanuele Romano, Firenze, 1904.*

(4) Certaines poésies liturgiques juives ont été influencées par les « laude » chrétiennes répandues en Italie depuis le XIII^e siècle.

nauté israélite de Rome et joui d'un ascendant considérable sur ses coreligionnaires.

Il donna sa jeunesse à la poésie, et ce n'est que sur le tard, cinq ans à peu près avant sa mort, qu'il se tourna vers les études philosophiques et religieuses dont nous aurons encore l'occasion de parler. La versatilité de son esprit rappelle celle de son grand ami florentin : on sait qu'en vieillissant, Dante a passé de la poésie à la théologie, couronnant son œuvre multiple par le traité scientifique et philosophique : « *De Convivio* », qui est un assez obscur essai d'exégèse de la philosophie aristotélicienne.

Immanuel a introduit dans la poésie hébraïque une nouvelle métrique du vers en donnant lui-même l'exemple de la composition de sonnets à rimes alternées, innovation qui date en Italie des poètes du « *dolce stil nuovo* », et qu'il emprunta particulièrement à Dante.

Dans son poème d'inspiration orientale « *le Divan* » (*Ha Jofet weha Eden*), il met en scène la légende du Paradis terrestre avec ses tableaux merveilleux, et voici encore un point de ressemblance avec l'auteur de la « *Divine Comédie* » (1). Ressemblance qui est poussée jusqu'aux détails mêmes, car tout comme Dante, qui fait coudoyer dans ses scènes de terreur et de béatitude des personnages mêlés à l'histoire de Florence et d'Italie et à sa propre vie, Immanuel introduit dans son cadre légendaire des événements réels qui avaient un retentissement dans l'histoire des Juifs contemporains, des personnages qui y avaient joué un rôle.

On ne peut établir d'une façon certaine où Immanuel avait rencontré le grand poète italien; ce fut peut-être à Vérone, où le grand exilé habitait la cour du Maître de cette ville *Can Grande della Scala*, peut-être leur rencontre eut-elle lieu plutôt à Gubbio (Ombrie) dans la maison de leur commun ami *Bosone*.

Douloureusement frappé de la nouvelle de la mort de l'Alighieri, le poète juif exhala sa tristesse dans un sonnet intitulé « *In morte di Dante* » qu'il envoya en hommage au poète *Cino Da Pistoia*, qui le paya de retour d'une sienne poésie écrite sur ce même sujet (2).

Les dernières années de cet éminent représentant de la poésie juive sont remplies de tristesse : pauvre, infirme, accablé par l'âge et par les malheurs, il mène une vie retirée et studieuse, toute à l'étude de la Bible et du Talmud, à laquelle il entremêle celle des mathématiques, de l'astronomie, de la médecine, des philosophes chrétiens et arabes, où son esprit ardent puise un aliment inépuisable et un sujet de fécondes méditations.

Un siècle plus tard, un autre poète juif que nous avons déjà mentionné parmi les médecins célèbres, *Moïse Ben Isaac de Rieti* (1388-1460), renouvelle les procédés de la « *Divine Comédie* », dans son ouvrage : « *Mikdash Me-Hat* » écrit en « tierce rime » (*terza rima*); la première partie de cet ouvrage est dédiée à l'illustration de la sagesse des philo-

(1) On sait, depuis le savant ouvrage de *Miguel Asin Palacios* (*Eschatologie musulmane dans la Divine Comédie*), ce que Dante lui-même doit dans sa vision, aux sources orientales, notamment aux divers poèmes et légendes qui avaient fleuri depuis le IX^e siècle dans le monde musulman.

(2) *Vogelstein-Rieger*, *Geschichte der Juden in Rom*, Berlin, 1826, p. 730. *Revue des Etudes juives*, XXXVII, p. 252.

sophes grecs, juifs et arabes, Maimonide, Al-Gazel, tandis que dans la seconde il représente l'apothéose de la foi judaïque, soutenue par les Prophètes, Patriarches, Docteurs et Martyrs de la Loi, et où apparaît dans une vision surhumaine le haut enseignement du Talmud. Comme chez Dante, d'étape en étape, le croyant s'élève, avec l'appui des philosophes, des réalités terrestres au Sanctuaire (Hekal), à la « Cité de Dieu » où l'attend la révélation divine dans toute sa lumineuse plénitude.

Ce poème de Moïse de Rieti avait joui d'une immense popularité parmi les Juifs d'Italie et fut plus d'une fois traduit en italien.

De même qu'Immanuel, Moïse de Rieti délaissa vers son vieil âge la poésie, pour s'occuper des études plus graves de philosophie et de théologie.

Enfin, en pleine Renaissance, un poète philosophe fort remarquable captive notre attention et nous impose une sympathie toute particulière. Je parle du fils d'Isaac *Abravanel*, nommé *Jehudah*, qui acquit une grande notoriété dans les lettres italiennes, sous le nom de *Léon l'Hébreu*.

Son père, un Juif portugais, fut un personnage de marque.

Le roi de Portugal, Alphonse V lui confia l'intendance des finances royales, charge dont il s'acquittait avec beaucoup d'habileté. Mais il eut le malheur d'être mêlé à une conspiration du Duc Fernand de Bragance, fut accusé de trahison, et après l'avènement du roi Jean II (1481), n'échappa à la mort qu'en se sauvant en Espagne (1483). Là, il occupa la charge d'administrateur des finances du royaume, ayant pour maître Ferdinand le Catholique en personne. Lorsqu'enfin, ce prince ombrageux décida l'expulsion des Juifs et des Morisques, Isaac passa en Italie, où sa compétence en matière financière lui valut encore la place de trésorier du roi de Naples, Ferdinand I^{er} d'Aragon. Après la conquête de Naples par Charles VIII (1495), il suivit son souverain en exil en Sicile et lui resta dévoué jusqu'à la fin de ses jours. La mort le surprit à Venise, où il se rendit en 1504 (après un bref séjour en Apulie), pour régler un différend qui s'était élevé entre le gouvernement de cette république et le roi de Portugal au sujet du commerce des épices. La réussite de cette mission délicate qui se termina à la grande satisfaction des deux parties, de même que ses grands talents politiques, lui gagnèrent l'estime du Sénat Vénitien. Il vit ses derniers jours entourés de grande considération et fut enterré à Padoue avec force pompes et cérémonies.

La fiévreuse activité politique et administrative n'empêcha pas cet homme probe et loyal de s'occuper des études religieuses et philosophiques. La plupart des ouvrages qu'il a laissés et dont nombre furent traduits en latin portent sur des sujets sacrés; il a composé des commentaires sur presque tous les livres de la Bible, un ouvrage sur la Création du Monde, un autre sur le Messie, un commentaire sur la philosophie de Maïmonide. Son ouvrage le plus connu porte le titre, attestant sa pieuse orthodoxie : « *Les principes de la Foi ou la discussion des croyances fondamentales du Judaïsme* ».

Son fils *Jehudah*, né à Lisbonne entre 1460-70, hérita les talents et partagea le sort de son père. S'étant installé avec lui en 1492, dans le royaume de Naples, il y occupa vers la fin du siècle la place fort hono-

nable de médecin particulier du roi Ferdinand I^{er} d'Aragon. En 1507, il conserve toujours la même fonction, auprès du Gouverneur de Naples, Gonzalve de Cordoue, et ce n'est qu'après la prise de la ville par les Français, qu'il quitte Naples pour toujours.

Jehudah Abravanel séjourna aussi successivement dans plusieurs villes d'Italie : Florence, qu'il a visité probablement avant de s'établir à Naples, Venise, où il a été en 1504 et en 1507, et Gênes, où nous le trouvons en 1507.

Médecin de profession il fut porté dès sa jeunesse vers la poésie et la philosophie. Dans une pièce de vers écrite en 1503, il raconte en gémissant, la douloureuse et touchante aventure de son fils baptisé de force à Lisbonne, sur l'ordre du roi de Portugal, Emmanuel (1).

Lui-même, malgré ses nombreuses relations d'amitié avec les Italiens cultivés et illustres n'a jamais voulu renier la foi de ses pères, contrairement à ce qu'affirme le sous-titre imprimé sur le frontispice d'un de ses principaux ouvrages : « *Dialoghi d'Amore di Leone Ebreo medico di poi fatto christiano* ».

Cet ouvrage fut composé en 1502, après le séjour que Jehudah fit, comme on le suppose, dans la ville de Florence où il s'initia — comme certains le croient — à la nouvelle philosophie platonicienne répandue dans le cercle des amis de Laurent le Magnifique. Par leur contenu mi-littéraire, mi-philosophique, par leur allure mystique, les « Dialogues d'Amour » relèvent entièrement du néo-platonisme, mis en vogue par les deux éminents penseurs de la Renaissance, Marsile Ficin et Jean Pic de la Mirandole. Il est probable que Jehudah se soit abouché avec eux à Florence et ait reçu d'eux des conseils et des suggestions personnelles. Dans son ouvrage, il expose d'une façon brillante la théorie platonicienne sur l'amour qu'un des personnages du dialogue *Sophie* (Sagesse) révèle avec beaucoup de grâce à un initié du nom de *Philon*, qui doit probablement être identifié avec l'auteur lui-même.

(A suivre.)

E. AGNANINE.

(1) Nous avons publié cette élégie dans *l'Illustration Juive*. (N.D.L.R.)

Georges Borrow et les Juifs d'Espagne

Le 12 novembre 1835, un Anglais, au premier abord pareil à beaucoup d'autres, débarque à Lisbonne. Mais il n'est venu ni pour vendre du textile ou de la quincaillerie ni pour acheter des oranges ou du vin de Porto : ce n'est pas un marchand ; il flâne, visite la ville, circule dans la campagne, cause volontiers avec les indigènes ; mais il s'intéresse surtout à leur situation matérielle, qui est loin d'être brillante, et à leur degré d'instruction, à leurs ressources morales, qui ne valent guère mieux : au fond ce n'est pas un simple touriste et pas davantage un agent politique ; car il a toujours quelque invocation à la sainte Providence sur les lèvres et de petites Bibles plein les poches ; mais on le verra vite se complaire avec la pire canaille, trouver ses meilleurs amis chez les gitanes et faire fi en toute occasion de la fameuse *respectabilité* britannique : décemment ce ne peut pas être non plus un pasteur...

Georges Borrow est tout simplement un missionnaire libre au service de l'Église anglicane. Sachant que, depuis la Révolution, les Écritures peuvent circuler au Portugal, il se hâte de gagner l'Espagne pour y combattre le papisme qu'il considère, sans le moindre doute, comme responsable de toutes les calamités de ce pauvre royaume. Comme il ne craint guère plus les voleurs dont le pays est alors infesté, que la fatigue ou le mauvais gîte, il voyage par tous les temps, à dos de vieille mule ou d'âne sauvage et couche, au hasard de l'étape, avec les rouliers. Et partout où il passe, avec une naïveté délicieuse, il sème le bon grain de ses petites Bibles dans les écoles, les auberges, les écuries, les chaumières ; faute de mieux, il en laisse tomber derrière lui, le long des routes, et il avoue en avoir déposé, un soir, dans un repaire de brigands. Il est vrai que, ce soir-là, les brigands étaient partis ! Mais au bout de quelques jours de ces exploits, avec son sombrero râpé, sa cape

boueuse, sa barbe en broussaille et son teint hâlé par le soleil de l'Éstramadure, Georges Borrow fait à son tour si bien figure de bandit authentique qu'il est arrêté par un garde national et ne se tire d'affaire qu'en exhibant un magnifique passeport signé du *Caballero* Lord Palmerston en personne.

Ainsi sur les voies capricieuses de l'apostolat évangélique, s'est-il jamais rencontré bonhomme plus savoureux? L'infatigable colporteur de Bibles est en même temps un amateur de races, un passionné de l'ethnographie. Et voilà pourquoi l'horreur des moines et le zèle anglican font si bon ménage chez lui avec l'amour du vagabondage; voilà comment sa piété s'accommode si bien des plus téméraires curiosités. Il y a chez Borrow un Gobineau picaresque. Les populations l'intéressent en raison directe de leur excentricité. Qu'au hasard de ses pérégrinations, il tombe sur un échantillon humain qui lui paraisse sortir de la moyenne, qui lui offre surtout un mystère à éclaircir, une bizarrerie à expliquer, et pour mieux le comprendre, il s'attache à lui, il s'insinue dans sa familiarité, il adopte au besoin, sa langue, son vêtement et ses mœurs, il pousse cette espèce d'inquisition sympathique jusqu'au mimétisme, et s'engage du même coup, avec une inaltérable candeur, dans les aventures les plus risquées. C'est ainsi qu'attiré très tôt par les secrets de leur vie et l'obscurité de leur origine, il a réussi à capter la confiance des Bohémiens auxquels il devra d'ailleurs la meilleure part de sa gloire littéraire. Gypsies ou gitanes, lui rendant bien son amour, l'ont initié de bon cœur à toutes les *affaires d'Égypte*, au maquignonnage, à la contrebande, à l'art d'empoisonner les cochons et de biseauter les cartes, à la grande sorcellerie (*hokkano baro*). En Espagne il a tout de suite été adopté par un des leurs et il a reçu le titre, combien flatteur! de *caloro* (bohémien) de Londres.

Mais il arrive, qu'eux aussi errants, mystérieux, réfractaires, pourchassés, les Juifs fassent songer aux Bohémiens par un certain accent commun de misère et d'étrangeté. Autant donc de raisons également pour séduire Borrow et, toutes les fois qu'il l'a pu, sans jamais manquer la moindre occasion, avec la même sympathie, le même flair, sur les Juifs et leurs mystères, Borrow s'est penché.

Pour obtenir la permission de faire imprimer à Madrid les Évangiles en castillan, il demande une audience à Mendizabal; il est introduit dans son bureau; Mendizabal achève son cour-

rier ; et, quand au bout d'un quart d'heure d'attente, le Premier Ministre de Sa Majesté Catholique lève enfin son regard scrutateur, Borrow reconnaît à l'instant un *Ben-Israël*. Or, rien de plus exact ; et on le sait, Mendizabal lui-même était loin de renier ses origines, puisque, quand il était ambassadeur à Saint-Pétersbourg, au cours d'un repas où les convives étalaient à qui mieux mieux quartiers de noblesse et prouesses d'ancêtres, il déclara à son tour : « Eh bien ! Messieurs, il n'est pas, je crois, parmi vous de noblesse qui puisse égaler la mienne par son ancienneté, car elle date d'aussi loin qu'il soit possible d'aller dans l'histoire. Quoique Espagnol, je suis fils de Juif et, vous le savez, les Juifs descendent des patriarches. Je revendique donc comme ancêtres Abraham, Isaac et Jacob ; et je défie personne ici d'affirmer qu'il puisse remonter aussi loin que moi. »

Mais est-ce bien possible alors ? Des Espagnols et quelquefois parmi les plus grands, pourraient-ils encore confesser une ascendance hébraïque. Malgré le terrible édit de 1492 et la dispersion de 300.000 Séphardim à travers l'Europe, malgré l'acharnement du Saint-Office à poursuivre, à anéantir deux siècles durant, les derniers Marranes, Israël n'aurait-il pu être extirpé complètement de la terre d'Espagne et le courant juif aurait-il été refoulé, mais non interrompu ? Borrow en est absolument certain. Tel que nous le connaissons maintenant, quel camouflage a d'ailleurs pu lui résister ? Sur tout ce qui concerne les vestiges ou la permanence du Judaïsme dans la péninsule ibérique en plein XIX^e siècle, si l'on ne trouve que de rares témoignages, il n'en est pas finalement de plus précieux que le sien.

Dans ses quatre ans de pérégrination ethnographique et biblique, Borrow, s'étant trouvé tour à tour en contact avec des Juifs et avec des Marranes, il les a les uns et les autres dépistés, relevés, distingués, dénombrés.

Laissons-lui la parole ici, d'après l'étonnant journal de missionnaire qu'il publia par la suite sous le titre de *La Bible en Espagne* :

« A Lisbonne, sur le midi, on voit tous les jours de petits rassemblements d'hommes qui se groupent autour des colonnes des rues d'Or et d'Argent, et attirent les regards par leur étrange tournure. Ces hommes n'ont point l'air portugais, ni même européen. Ils portent de larges pantalons de toile, une tunique bleue, retenue à la taille par une ceinture rouge et un

petit bonnet rouge au sommet duquel pend un gros mouchet de soie bleue. Leur conversation se fait en mauvais espagnol, ou bien en portugais, et le plus souvent dans un méchant langage dur et guttural, qui ressemble à la langue arabe. Ces hommes sont les Juifs de Lisbonne. » Il s'agit pour la plupart d'*escapados* (réfugiés) barbaresques, que Borrow ne semble pas devoir tenir en bien grande estime. Mais tous les Juifs barbaresques ne sont heureusement pas des *escapados*, et il en trouvera plus tard de parfaitement honorables.

Jusque-là les Juifs qu'il rencontre sont tous des Juifs francs, les plus aisément reconnaissables. Mais si le Portugal, depuis 1821, leur est rouvert, en Espagne ils tombent toujours sous le coup de l'édit de 1492; c'est donc à peine s'ils y sont tolérés et ils souffrent du mépris public.

Quant aux Marranes ou Juifs clandestins, leur présence est connue ou tout au moins soupçonnée. D'après un vieil inquisiteur avec lequel Borrow, à Cordoue, se lie d'amitié, il y a lieu de faire la différence entre deux espèces de Judaïsme, l'espèce *noire* qui est l'attachement aux observances mosaïques et l'espèce *blanche* qui comprend toutes les hérésies, telles qu'entre autres la franc-maçonnerie et le luthérianisme : « Je puis vous assurer, don Jorge, ajoute le vieillard, que le Judaïsme, sous les deux espèces, est en grande faveur auprès des prêtres. Je me souviens encore, qu'étant allé faire des perquisitions chez un ecclésiastique accusé de Judaïsme noir, nous trouvâmes, dans une petite cachette sous le plancher, trois livres écrits en hébreu et reliés en peau de porc. Ils étaient fort anciens et appartenaient évidemment à la religion juive. Le coupable ne chercha point à nier son crime; au contraire, il s'en glorifia en disant qu'il ne reconnaissait qu'un seul Dieu, et que le culte rendu à Maria Santissima était une atroce idolâtrie. »

Les souvenirs du retraits de l'Inquisition remontent au XVIII^e siècle. Borrow en sait déjà plus long que lui. Il est persuadé qu'en 1835 il existe encore une vingtaine de familles marranes par province, généralement dispersées dans les villages et presque toutes assez fortunées. Mais comment l'a-t-il appris? Écoutons-le, toujours d'après la *Bible en Espagne* :

« J'étais encore à deux lieues de Talavera quand la nuit me surprit... Enfin la lune parut, et, à la lueur de ses faibles rayons, j'aperçus une figure étrange qui marchait devant moi. Pressant le pas je l'atteignis bientôt; mais elle ne fit pas semblant de

m'entendre et continua sa route sans se détourner. C'était un homme dont la haute stature et l'accoutrement bizarre me frappèrent tout de suite. Son chapeau à larges bords cachait avec peine une profusion de cheveux bouclés et noirs comme le jais, et sous une ample et longue tunique de coutil, il portait une veste et des pantalons de futaine. Une gibecière pendait à son côté gauche et il tenait un long bâton à la main.

« Cette figure extraordinaire marchait toujours sans faire attention à moi : « Voilà une froide soirée, lui dis-je enfin, suis-je bien sur la route de Talavera? — C'est la route de Talavera. La soirée est froide », répondit l'inconnu après une pause...

« ... Cependant l'inconnu marchait toujours avec fierté, comme s'il eût été seul, et sans paraître désirer que la conversation se renouât.

« — N'avez-vous pas peur de voyager ainsi de nuit? repris-je après un long silence, on dit qu'il y a beaucoup de voleurs par ici.

« — N'avez-vous pas peur de voyager ainsi de nuit? répondit l'homme, vous qui ne connaissez pas le pays, qui êtes un Anglais!

« — Comment pouvez-vous savoir que je suis Anglais? demandai-je avec étonnement.

« — Ce n'est pas difficile, répondit l'inconnu, le son de votre voix me l'a appris.

« — Eh bien, supposons que le son de votre voix m'ait aussi appris qui vous êtes, dis-je.

« — C'est impossible, repartit mon compagnon; vous ne pouvez rien savoir sur moi, vous n'en savez rien.

« — N'en soyez pas trop sûr, mon ami, je connais plus de choses que vous ne pensez.

« — *Por exemplo!* dit l'inconnu.

« — Par exemple, vous parlez deux langues! répondis-je.

« L'homme parut réfléchir un instant, et dit à voix basse :

« — *Bueno.*

« — Vous avez deux noms, continuai-je, l'un pour la grande route, et l'autre pour votre domicile. Le nom que vous portez chez vous, vous est bien plus cher que l'autre; et vous aimez beaucoup mieux la langue que vous parlez dans votre intérieur que celle dont vous vous servez dans vos voyages... N'est-ce pas?

« Cette question *ad hominem* eut tout l'effet que j'en attendais. L'étranger, qui avait évité jusque-là de me regarder en face, tourna vivement son visage de mon côté; la lune l'éclairait en plein; c'était une belle figure, mâle et pleine d'expression. Puis il s'arrêta, et jetant sur moi un regard scrutateur, mais calme et doux : « Êtes-vous donc aussi un des nôtres?... » me dit-il. »

Maintenant Borrow et Abarbanel (c'est le nom de son étrange compagnon) sont arrivés à l'auberge et causent en pleine confiance autour du brasero :

Borrow. — En quoi vos richesses consistent-elles?

Abarbanel. — En or, en argent et en pierres précieuses, car j'ai hérité tout ce que mes pères avaient amassé. La plus grande partie de ces richesses est enfouie sous terre. Je possède des monnaies d'une époque plus reculée que Ferdinand le Maudit... A l'ordinaire nous vivons comme si nous étions pauvres et misérables, mais dans de certains jours nous barricadons nos portes, nous lâchons des chiens sauvages autour de la maison, et alors nous mangeons avec des services comme la reine d'Espagne n'en possède point, et nous lavons nos pieds dans des aiguères d'argent, qui ont été fondues et sculptées longtemps avant la découverte de l'Amérique...

Borrow. — Sait-on qui vous êtes? Les autorités ne vous molestent-elles jamais?

Abarbanel. — On soupçonne bien qui je suis. Quelquefois quand je vais à la messe, on me regarde en haussant les épaules comme pour me dire : « Que fais-tu ici? » et bien des personnes font le signe de croix lorsque je passe auprès d'elles; mais on se borne à cela. Quant aux autorités, je vis en très bonne intelligence avec elles...

Borrow. — Avez-vous un chef en Espagne?

Abarbanel. — Non; mais seulement quelques saintes familles jouissent d'une plus grande considération que les autres. La mienne est une des plus respectées. Mon aïeul était un si saint homme, que rien que pour le baiser au front, un archevêque est venu exprès chez nous une nuit d'hiver. On me l'a souvent raconté.

Borrow. — Comment cela se peut-il? Quel respect un archevêque pouvait-il avoir pour votre aïeul?

Abarbanel. — Il était un des nôtres, ou tout au moins son père l'avait été. Il faisait de vains efforts pour oublier les choses

qu'il avait apprises dans son enfance, mais le *Rouach Alohia* (l'Esprit de Dieu) le travailla et même le tourmenta, jusqu'à ce qu'il se fût rendu auprès de mon aïeul pour obtenir de lui un baiser de paix. Il quitta notre maison avant le retour du jour, et mourut bientôt après dans sa demeure épiscopale, en grande odeur de sainteté.

Borrow. — Vous me surprenez beaucoup. Croyez-vous que quelques-uns de vos frères aient des places dans le clergé d'Espagne?

Abarbanel. — Non seulement je le crois, mais je le sais. Grand nombre d'hommes, qui descendent de notre race et ont les mêmes opinions et les mêmes vues que moi, sont prêtres en ce pays, et ce ne sont pas seulement de simples curés, mais des doyens, des grands vicaires, des évêques. Depuis longtemps, chaque année, à l'une de nos fêtes solennelles, quatre prélats viennent me voir; nous nous réunissons dans une chambre. Nous prenons ensemble un repas, et au dessert, quand les serviteurs se sont éloignés et qu'on a fermé les portes de manière à ce que personne ne puisse rien entendre, ces prêtres se mettent à maudire leur religion... »

... Évidemment, ces confidences d'Abarbanel se font, pour finir, bien surprenantes. L'esprit critique réagit et se demande si Borrow n'a point forgé de toutes pièces l'extraordinaire épilogue de son extraordinaire interview. Un aussi troublant témoignage que ce retour de la flamme juive dans l'âme de certains prélats espagnols serait-il donc sujet à caution? Qu'y aurait-il là tout au moins d'absolument authentique? Quelle serait la part du vrai et du faux? Qu'est-ce que le narrateur aurait transcrit fidèlement et qu'est-ce qu'il aurait, peut-être plus ou moins inconsciemment, transformé?

Ce qui vient ici confirmer le doute, c'est tout ce qu'on sait déjà des convictions intimes de Borrow. On voit très bien alors les ténébreux mobiles auxquels il aurait cédé; et son anglicanisme fanatique, ses sentiments trop connus d'aversion envers l'Église romaine, nous empêcheraient de le prendre au sérieux. Le morceau en question n'aurait même pas d'autre valeur que celle d'un pamphlet anticatholique.

Mais d'un autre côté, l'existence de Marranes, comme ceux que Borrow dit avoir rencontrés et confessés, est d'autant moins improbable à son époque qu'il semble qu'aujourd'hui encore quelques mystérieux foyers juifs couvent dans ces pays. Ibâ-

ñez ne nous a-t-il pas révélé les *chuletas* de Majorque et Roth n'a-t-il point repris contact récemment avec des Marranes portugais? Du même coup les sentiments particuliers de Borrow, loin d'altérer son témoignage, lui auraient permis, au contraire, de l'obtenir et de le transmettre dans toute sa scabreuse pureté. De la part du marrane Abarbanel, des aveux susceptibles de produire un tel scandale ne pouvaient être faits qu'à l'anglican Borrow.

Sur le plan historique, on peut hésiter longuement entre les deux hypothèses et la question reste bien difficile à résoudre. Sur le plan poétique, toutes les libertés d'interprétation sont possibles; chacun rêve comme il lui plaît; on peut même aller jusqu'à imaginer que l'énigmatique voyageur rencontré un soir par Borrow, en 1835, sur la route de Talavera, est, sinon la réincarnation, du moins le descendant de l'illustre docteur Don Isaac Abarbanel, exégète fameux, ministre des Finances de Ferdinand et d'Isabelle, victime lui aussi de l'édit d'expulsion de 1492, et le dernier en date des hommes d'État juifs espagnols.

ARMAND LUNEL



Dans l'Île...

A ÉLIE FAURE

*M'accuserez-vous d'arrogance et d'orgueil parce
que j'use de la Raison et me repose sur ce véritable
Verbe de Dieu qui est dans l'âme et ne peut jamais
être altéré ni corrompu?*

SPINOZA,

*Du sable, des galets, des racines à nu,
Un bras de fleuve à sec
Ravagé d'entonnoirs, sillonné de rigoles,
Et, çà et là,
Des plaques de limon vert pâle qui s'écaille.
Le jour finit, mariant les rayons du soleil incliné
Aux facettes de l'eau où trempent les mains des saules.
Les vanneaux me devineront-ils?
Ne viendront-ils pas bientôt, au bout de ma jumelle,
Replier leurs immenses ailes sombres
Sur leurs frêles corps blancs,
Et poser leurs échasses
Sur un banc de sable mouillé
Près de la rive?
Ce serait drôle de voir la brise tiède
Ébouriffer leur huppe
Sur leur tête un peu sottée,
Sur leur collier foncé
Et leur bec fin.*

*Mais c'est les rames cendrées des hérons
Qui descendent en vrille,
Un triangle de canards qui passe, ailes claquantes,
Le cou, le bec tendu,
Et les culs-blancs, entre terre et eau, qui vermillent.*

*Le chevesne saute.
 Devant la gueule du brochet
 S'envolent les flèches d'argent des ablettes affolées.
 Les files de fourmis escaladent mes jambes.
 La libellule bleu paon se pose au bord de mon chapeau,
 Et, sous le bec féroce des mésanges,
 Grouillent les molles chenilles
 Dans leur berceau de soie crevé.
 Tout va, tout vole,
 Saute, se baigne...
 Se poursuit ou se baise :
 Coucous, cricris, fauvettes, loriots, lavandières,
 Coccinelles, papillons, sauterelles, éphémères,
 Et, dans l'air surchauffé d'odeurs, qui se ride,
 Mille cabrioles,
 Mille rondes visibles,
 Invisibles
 Me parlent.*

*Ah! parlez-moi!
 Qu'êtes-vous donc?
 D'où venez-vous?
 Et quel est-il votre message?
 Qui vous envoie vers moi
 Dans cette solitude vivante?
 Est-ce vraiment de la part d'un autre que vous venez?
 N'êtes-vous pas simplement l'écho de la rumeur
 Blottie, nichée dans tous les interstices de moi-même,
 Dont souvent je suis las
 Parce qu'elle n'est pas autre chose,
 Quelque chose de plus que ma voix.
 Que pouvez-vous pour moi?
 M'aimez-vous?
 M'aidez-vous?
 Serez-vous là encore,
 Me veillant tout à l'heure,
 Lorsqu'enivré de toute cette lumière,
 Je vais m'assoupir, m'endormir?
 Lorsque, demain, de tant de bonheur écrasé,
 Ma bouche sera de cendre?*

*Seras-tu là encore,
 Te sentirai-je encore,
 Quand le vent s'élèvera en tourbillons,
 Que, sur la pluie de sable,
 Le ciel déversera ses avalanches,
 Que, tremblant, sous le nuage d'encre et les éclairs,
 Je me recroquevillerai entre les racines d'un saule
 Pour offrir moins de places de mon corps à tes coups?
 Seras-tu là?
 Seras-tu bien celui que je désire quand je suis lâche?
 Celui, lorsque j'ai peur,
 Dont moi aussi, comme les autres, j'ai besoin?
 Celui qu'autrefois nous appelions à coups de flèches,
 De tams-tams, de cymbales et de danses criardes,
 De viandes, de fumées,
 De mots ou d'encensoirs,
 Celui que nous entendions dans le tic-tac de nos horloges,
 Dans le sillon de nos étraves, ou le frémissement de nos voiles,
 Celui, vers qui, maintenant, nous nous lançons dans nos voitures
 Sur la fuite des routes,
 Sur qui nous cinglons, nous fonçons en avion;
 Qui, lui aussi, se liquéfie quand on l'approche,
 Et devant le sifflement de nos pneus-ballons,
 Se vaporise, s'évanouit.
 Celui qui Est (qu'on dit),
 Un (qu'on raconte),
 Le sourd,
 L'aveugle,
 Celui qui n'a ni doigts, ni bouche, ni visage,
 Et ne peut même pas rire
 du Nom que je lui donne,
 Des mains que je lui tends
 Comme s'il était le seul,
 Comme si, là-bas,
 Il n'était qu'en face de ma face,
 Comme s'il n'était qu'au-dessus de ma tête,
 Là-haut!*

ANDRÉ SPIRE

D'une génération à l'autre (*)

VI. AVIGDOR HAMEÏRI

Les guides sont parfois capricieux, mais pour ceux d'entre eux qui aiment leur métier, chaque excursion est un pèlerinage, chaque déviation au trajet habituel, un sacrilège. J'aime mon métier. J'en suis fanatique. Mais, pourtant, nous ferons un détour : nous irons à Jérusalem via Budapest.

Voici mille ans, un peuple jeune et fort s'installa dans la Vallée, entre le Danube et la Tisza, aux pieds des Karpathes. Les Magyars, se détachant du tronc finnois, quittèrent les Monts Ourals et vinrent chercher en Europe une destinée nouvelle. Ils y trouvèrent un pays riche, des voisins ennemis, un grand isolement. Des siècles d'esclavage succèdent aux années de grandeur. A la fin du XIX^e siècle, la Hongrie devient un grand État; Budapest une des plus belles capitales du monde. Mais, entraînée dans la guerre, par la myopie diplomatique des Habsbourg, elle en sort amputée de ses provinces, frustrée de ses droits, déçue dans ses illusions.

Les nobles cherchent maintenant une tête digne de porter la couronne de saint Étienne. Les Tziganes chantent toujours des airs nostalgiques dans les coins perdus de la Pusta; les paysans endimanchés dansent des czardas langoureuses et les Hongrois de Transylvanie attendent patiemment leur libérateur...

L'Europe connaît les rapsodies de Liszt, les excès antisémites à l'Université de Budapest, la paprika et le goulasch. L'Europe ne connaît pas le grand poète hongrois *André Ady*.

Je sais, plusieurs Hongrois vont dire : « Nous ne vivons pas pour l'Europe, nous vivons pour nous-mêmes ! » Soit, mais alors, le peuple qui suivra ces « maîtres » devra se replier sur lui-même, vivre en Robinson. Ni démarches diplomatiques, ni pactes commerciaux, ni emprunts. Un bon diplomate français

(*) V. *Cahiers* 2, 3 et 7.

ne dira pas avec dédain : « C'est de la littérature. » Sans doute, pour discuter le tonnage d'un torpilleur à la Commission du Désarmement, il n'est pas indispensable de réciter le *Bateau Ivre*, ni de donner lecture de *La Bataille*, mais tous les présents à Genève connaissent Rimbaud et Farrère. Combien d'entre eux connaissent un vers de Petöfi, de Vajda, d'Ady ?

Je paie notre dette aux Hongrois qui ont réservé parmi leurs haines nombreuses, une place honorable à la haine inutile d'Israël. On nous dit avarés, avides, dominateurs, etc..., qu'on ne nous dise pas ingrats. Nous avons en Palestine un écrivain de grand talent, un poète qui doit sa formation poétique à Ady. Nous ne le cachons point, au contraire : « Cela me fera plaisir, m'a dit Avigdor Hameïri, « si en parlant de moi vous prononcez aussi le nom d'André Ady ». Avouons qu'il y a fort peu d'écrivains, même parmi les Européens, qui aiment voir leur nom suivi de celui de leur maître. Hameïri n'est pas Européen, en cela, mais il l'est dans son œuvre...

Avigdor Hameïri, ou, de son vrai nom, Avigdor Feuerstein, est né en 1890, en Hongrie. Il n'est pas un produit du Ghetto. Comme Tchernikowsky, c'est un enfant de la campagne. Dès son bas âge, il vit auprès de son grand-père, qui lui prodigue tous les soins dont le priva la mort prématurée de sa mère. Avigdor grandit dans une ferme, au milieu des bois, des champs, « petit paysan, en même temps poulain et arbre ». Il n'est pas mélancolique, quoique extrêmement sensible. Il est sain, fort, habile, monte bien à cheval, lit sans fin et récite les versets de la Bible. Il a deux professeurs, un Hongrois et un Juif, l'un pour le préparer au lycée, l'autre à la Yeschiva. A dix-sept ans, il fait ses débuts dans le journalisme, auprès des grands journaux de Budapest. En 1912, il publie son premier recueil de vers hébraïques, « aux dépens d'un Juif riche qui n'en comprenait pas un mot ». Avec ce recueil commence la carrière littéraire de Hameïri; on y voit déjà les germes d'un talent puissant, de qui Bialik pourra dire plusieurs années plus tard : « Avec lui commence le poésie hébraïque moderne; il a abandonné les sentiers frayés et s'est dirigé vers des chemins nouveaux. » Vint la guerre. Les tranchées. Hameïri promu officier approche l'aristocratie militaire, étudie ses mœurs en bon psychologue, suit avec curiosité celles de la plèbe soldatesque, à la fois héroïque, lâche et hébétée. Puis la captivité. Les

camps de concentration. Il tient minutieusement son carnet de notes, soulignant toujours les grandeurs des vaincus et les misères des conquérants, tâchant de retrouver dans ces bêtes féroces à masque d'homme, un reflet humain. Plus tard, ces notes lui seront un matériel pour les romans et les nombreuses nouvelles qui le conduiront au Parnasse de la littérature palestinienne.

Après les cascades musicales de Schlonsky, après les rythmes virils et lourds d'Uri-Zwi-Grinberg, nous voici devant l'œuvre d'Avigdor Hameïri. Je dis l'œuvre. Car, parler de Hameïri, c'est parler du poète, du prosateur, du journaliste, du directeur de théâtre.

LE POÈTE. — Un des premiers lecteurs et admirateurs d'André Ady, Hameïri était aussi son disciple en matière poétique. La Hongrie, dans la majesté de sa décadence, était considérée par Ady comme une martyre; enchaînée par des cultures étrangères, elle ne savait découvrir son génie national. Ady l'avait recherché dans le lointain des âges archaïques; il adapta des mélodies anciennes au rythme de la poésie moderne.

La langue hongroise fit de ce peuple un îlot ethnique ignoré par la littérature universelle. La pensée moderne n'y pénétrait que fort difficilement. N'y a-t-il pas une ressemblance frappante entre sa destinée et celle du peuple juif? Quoique le peuple juif soit dispersé, il ne forme, dans la plupart de ses résidences, qu'un îlot inassimilable. Sa langue, ou plutôt ses langues, l'yddish et le ladino, langues de la plèbe, l'hébreu, langage des dieux, sont aussi étrangères au monde civilisé que le hongrois.

Ady chante en des vers fougeux l'appel de l'Asie; Hameïri celui du désert :

*Errer dans le désert,
et croire
et croire
sans fin.....*

Ady apporte aux lettres hongroises la vision occidentale de la femme, de l'amour, les perspectives de la recherche des vérités intégrales, du souffle divin, de l'approche de la mort. « Ady est le chantre de l'importance de la vie », dit M. Antoine Szerb, « c'est pourquoi son sujet principal est la mort, le maï suprême

qui devient quelquefois le bien suprême, lorsque la vie nous a répudiés ». Mais une fois délivré de la hantise de la mort, Ady se retourne vers la vie, vers les paysages ensoleillés, vers les femmes touchées par la grâce du Printemps et d'Eros :

*Ici et là, une troupe de femmes — pioche pour faire surgir la vie. —
— (Oh! qu'il est tout de même bon de vivre!) — Elles sont jeunes et fortes, — et leurs jambes sont nues jusqu'aux genoux... — et leurs jambes sont nues jusqu'aux genoux... (1)*

Hameïri, comme son maître, croit à la vie, malgré tous ses « enfers », en dépit de la grande boucherie qui hante de ses cauchemars l'âme dédoublée du poète, ses *Deux Ames* :

*L'une demeure sur les fleuves d'Orient;
Le dieu innocent de la paix se reflète dans son œil;
L'autre sur les rives d'Occident,
rêve un songe rouge.*

Et ce n'était point une hallucination, c'était une réalité sanglante, ce ciel empourpré par les flammes des incendies, ces champs de blé qui, chargés du lourd fardeau de l'abondance, dissimulaient la mort et les cadavres décomposés. Ce n'est plus un champ de bataille. C'est un cimetière, le silence mortel est seul maître de la tranchée, le ciel est souriant, il a rougi un peu, il a peut-être honte. Une alouette grisolle dans les airs. A-t-elle rempli son ventre de chair humaine? Mais non, c'est du délire. Et de la réalité. Une réalité estivale, pittoresque...

*Et sur une fleur tachée de sang,
une abeille se pose — et suce
un caillot de sang...*

On a envie de crier, de bouleverser terre et ciel pour venger ce crime de lèse-majesté envers la sérénité... Cherchons le coupable... En vain. Et si c'était moi l'assassin involontaire, le meurtrier forcé? Non! mille fois non! l'Être se révolte, l'effroi côtoie la folie et l'on pleure tel un enfant malheureux :

*Moi —
qui étais un enfant sensible — —
qui ouvrerais la fenêtre devant une mouche transie de froid,
qui aidais la fourmi dans son labeur —*

*Moi —
Supprimer une Vie?
Lever un sabre.*

(1) Traduction de M. Z. Barangai, *Revue de Genève*, 1922.

*Mon Dieu, Mon Dieu!
Et que ferai-je du Juif en moi?*

*Mon Dieu, Mon Dieu!
Tu t'es peut-être trompé?
Tu t'es trompé peut-être?*

Non, le Dieu des Armées ne s'est pas trompé. Seulement, il ricane là-haut en contemplant la bêtise humaine, la bassesse des marchands de mort. Il rit... Il ne se trompe jamais, il a son idée à lui sur cette saignée inutile et impardonnable. La vie humaine? Mais si l'homme ne l'estime pas à sa juste valeur, le Souverain Suprême n'y est pour rien.

Pas de plaintes, ni de pensées : « Mon cher Avigdor, disait le vieux Colonel, méfie-toi des idées! Un soldat n'est qu'un jouet en plomb. Pas plus! T'as compris? »

Il a compris. Et une fois arrivé au point d'intersection de la réalité infernale avec l'hébétude des tranchées et la rage bestiale des attaques, tout lui est égal. *La Vie?* C'est un mot proscrit du champ de bataille. Celui qui le prononce est frappé d'un sévère ostracisme.

*Et si je tombe dans les steppes russes,
cela ne fera qu'une tache de sang de plus.*

Mais il gît encore en nous une force cachée, mystérieuse, qui nous inspire cette héroïque obstination de vivre, de surmonter l'épidémie, la captivité, les poux, la faim et le désespoir. On oublie les bons conseils du vieux colonel, et on recommence à *penser*. Les idées s'associent, révélant des souvenirs, ceux-ci dépouillent le cerveau fatigué de la charge lourde des visions fréquentes de la mort. On commence à respirer. Enfance, Dieu, Femme, Nation, viennent et crient leur rédemption en syllabes déchiquetées. La fantaisie remet à neuf le passé rouillé, le couvre d'une armature inoxydable de vraie poésie.

Le carnage terminé, on reprend la petite comédie de la vie, on y joue son rôle à merveille. Au point d'oublier que ce n'est qu'une pièce de théâtre. On s'y applique si bien qu'on regagne la foi dans la réalité, dans l'énergie, on retrouve la vigueur du verbe, on discute avec soi-même, avec autrui, avec Dieu :

*Je ne supplierai point,
je ne me justifierai pas,
je ne me prosternerai plus,
car ainsi m'a créé ADONAI.*

Voici la réhabilitation de la dignité humaine, notion ridicule dans la boue des tranchées. Une fois revenu à la vie, on hait la mort, même celle qui amènerait à la Sanctification du Nom. Point de soumission. La RÉVOLTE est la seule réponse aux ennemis de l'individu ou du peuple, qui tendent à le réduire en esclavage :

Et au lieu de briser en mille pièces, — chaînes, menottes, étaux, — nous avons tout sanctifié et béni —

C'était au temps des Dupes. Maintenant on est audacieux et éloquent. On sait parler aux hommes et évoquer l'injustice devant Dieu. Fini le temps des martyrs taciturnes et des mélancoliques désespérés :

*J'exterminerai à jamais
les prières de désespoir,
je tuerai les prophètes de la Mort —
Et par ma vie je sanctifierai
le Nom de notre Seigneur;
non par ma mort.*

Avigdor Hameïri, cet observateur fidèle du quotidien tourne son regard vers cet extrait du peuple juif, sis au pays des rêves saints et mystiques, profané par les muscles... Il ne nie pas la sainteté de l'ambiance palestinienne :

*Et voici la terre, — ta terre, Juif
chaque motte ici — sur les monts, — dans les vallées,
est un autel.*

Mais la Palestine, malgré toute sa sainteté est un pays ici-bas, sur terre. Les songes sont absurdes à la Bourse de Commerce, la féerie pour un marchand de bottines est chose inconcevable. Les petites gens ont de grands estomacs. Et les femmes. Et les enfants. Et les... poètes. Ces derniers l'oublient souvent. C'est fort regrettable. Mais il est toujours temps de se repentir. Un peu à la façon de U.-Z. Grinberg, Hameïri crie :

*Quelqu'un a trahi ici.
Quelqu'un est étranger ici.
Quelqu'un est ennemi ici
dans les citadelles de Juda.
Quelqu'un a leurré ici,
quelqu'un a vendu ici
pour une paire de souliers,
la Tour de David.*

On s'imagine facilement qui est ce *quelqu'un*. Il ne faut tout de même pas confondre l'émissaire indirect de Sa Majesté britannique avec le cordonnier de Nalevki... D'ailleurs, Hameïri lui-même connaît parfaitement la vie militaire et sait que les soldats mal chaussés sont de mauvais défenseurs de forteresses et qu'une seule paire de souliers vaut parfois des dizaines de châteaux en Espagne. Il prie donc les « trop pressés » de patienter un peu, de ne point exiger la maison avant les fondations :

*Qu'y a-t-il?
N'êtes-vous pas restés
vingt siècles
sans sentir la plaie?*

*Et maintenant :
patientez
un instant!*

Un instant. Les instants dans la vie des peuples se mesurent par siècles, mais l'homme n'est pas un Phénix. Il veut voir le produit de son labeur, de ses sacrifices, de ses privations. L'homme se retourne et jette un coup d'œil sur l'espace parcouru. Avant d'être homme, on est enfant. Le poète Hameïri était jadis le petit Avigdor. A l'aube de sa vie il côtoyait une vie sur le déclin : le grand-père, le trésorier de ses souvenirs, le « Il y avait une fois » de ce conte de fée interminable qu'est l'enfance :

*Mon grand-père est le prince de la terre.
Il ordonne la fertilité aux champs,
et lorsqu'il va se promener
il me tient par la main...*

*Il me tient par la main et rôde
parmi les fleurs, parmi les moissons sur pied.
Et ses sourcils puissants
lancent des prophéties...*

*Son visage : un oracle.
Son regard : un soleil ardent.
Grand-père est roi de la vie
et souverain de la mort.*

Ainsi pensait le petit Avigdor. Le poète Hameïri découvrit cet itinéraire passionnant de l'enfance à la maturité et de là, à la création artistique ininterrompue. Mais la maturité est semée de pièges parmi lesquels un des plus redoutables est la

femme. Il faut remarquer que les poèmes d'amour d'Avigdor Hameïri, avec leur ton de sincérité virile, avec leur dynamisme un peu animal mais profondément vrai, sont une grande innovation dans la littérature hébraïque. Là, il est le disciple incontestable d'André Ady.

L'homme tend vers l'action et aspire à l'immortalité.

*... Mais au milieu du chemin
un obstacle s'élève :
la Femme — —
Jambes écartées,
bras ouverts,
elle barre la route et crie :
quand même tu l'élèverais au ciel
ou tu descendrais dans l'abîme,
je suis le BUT.*

André Ady n'a-t-il pas exprimé la même idée dans des vers différents ?

*De porte en porte tu te traînes,
et partout lit et femme couchée,
parfums et femme en feu, couchée,
dédale de baisers et mille seins,
et mille jamais... (1)*

LE PROSATEUR. — Il est des cas où l'on ne peut vraiment pas définir exactement la prose. Des romans volumineux ayant leur rythme propre, nous donnent l'impression de symphonies parfaites. Et puis il y a des mots, de simples mots, qui subitement acquièrent une signification spécifique de grandeur. Symbole. Chez Proust la phrase sinueuse était un piège excellent pour le Temps. L'a-t-il retrouvé ? Certainement. Mais transformé, purifié par ce filtre merveilleux qu'est la mémoire. La mémoire n'est pas un enregistreur automatique. Elle choisit, elle exagère, elle embellit ou enlaidit, elle ment, tout en se présentant sous les apparences les plus véridiques. Celle de Hameïri a pris bonne note de la souffrance. Elle lui sert de clerc fidèle, ponctuel et sans soucis esthétiques. Ouvrez ses livres, prenez *La Grande Folie*, ou *Dans l'Enfer d'Ici-bas*, et vous serez stupéfaits, vous ne comprendrez pas comment l'Europe a pu dévorer le roman de Remarque par millions d'exemplaires et ne point s'apercevoir de l'œuvre à la fois simple et grande d'Avigdor Hameïri ! L'Europe est déjà très américanisée. Elle aime l'éclat des récla-

(1) André Ady, traduit par L.-J. Föti.

mes et le bruit de la publicité. Elle connaît la langue allemande. Du moins les Allemands eux-mêmes la connaissent... Combien de Juifs connaissent l'hébreu?

Le livre d'Avigdor Hameïri sur les horreurs de la guerre n'est pas inférieur à *A l'Ouest rien de nouveau*. De plus, Hameïri a donné un vrai tableau de *l'Enfer d'Ici-bas* : la Captivité. Juif hongrois, officier de l'armée autrichienne, il ne se préoccupe ni de la question des races ni des *ennemis*. Il voit partout l'homme, soit sous ses apparences les plus pures, soit en proie à ses instincts les plus bas, ses tares les plus honteuses, ses déviations les plus ignobles. Il analyse avec une objectivité extrême le changement qui se produit dans le « pékin », dès qu'il embrasse cette religion des baïonnettes, dès qu'il entre dans la confrérie de l'uniforme.

La *Grande Folie*, c'est 1914. En 1916 il est fait prisonnier par les Russes au cours de la grande offensive des Karpathes. Cette « Grande Folie » ne finit donc pas pour lui avec l'Armistice; elle dure sept ans, psychose de meurtre, de haine, de vengeance.

Dans *l'Enfer d'Ici-bas* sont contées les souffrances inimaginables qui sont attachées au sort du prisonnier, l'accompagnant à travers les steppes de l'Ukraine et les forêts de Sibérie. La chute du Czar entraîne toute une foule d'épaves. Les deux révolutions sont gravées en rides profondes sur le visage du chroniqueur. La Russie elle-même inscrivait leurs dates en caractères de sang et de feu. L'Homme apparaît de temps en temps comme un paysage nocturne révélé par l'éclair. Hongrois, Tchèques, Tziganes, Juifs, sont mêlés dans ce royaume de la mort, de la déchéance humaine, tous étant la proie des poux, porteurs du typhus et des rats, précurseurs de la peste. Les vivants ne sont que des ombres sans âme, sans patrie, sans désirs. Tout s'émousse, même la peur de la mort. Les morts? des déchets inutiles, encombrants, des charognes qui ne méritent plus le moindre respect. Le bonheur? On ne sait plus ce que c'est. « Voici le bonheur, le seul au monde : rester étendu sous un bleu firmament et savoir que les balles ne cinglent plus l'air » (1).

On se demande : le Juif joue-t-il un rôle principal dans ces livres? Non. Hameïri vit la guerre et la raconte : « Je n'avais

(1) Dans *l'Enfer d'ici-bas*, p. 59.

pas l'intention de voir le Juif en moi et en mes compagnons de mort, mais je l'ai vu sans le chercher, et il vaut peut-être mieux que je l'aie vu ainsi » (1).

J'ajoute que cette mise en relief involontaire du Juif est nécessaire. Il faut que les Juifs se voient une fois de plus déchirés par les querelles sanglantes des autres. Il y apprendront peut-être quelque chose. Il faut aussi que le monde non-juif saisisse tout le tragique de notre vie, de notre destinée ambulante et de notre double Via Dolorosa...

LE JOURNALISTE. — Sans justifier toutes les idées d'Avigdor Hameïri, il faut apprécier son grand effort pour éveiller le Parnasse somnolent de Palestine; là un écrivain est un être neutre, un androgyne. Il ne doit ni avoir opinion politique, ni s'immiscer dans les affaires publiques. Le gouvernement peut condamner les innocents, expulser les touristes juifs qui s'installent à Tel-Aviv ou à Hédéra, l'écrivain, lui, doit s'enfermer dans la tour d'ivoire de la béatitude contemplative! L'écrivain en Palestine, était, jusqu'à ces derniers temps, en marge des vivants, hors du quotidien. Un écrivain protestant contre l'arrestation des grévistes? Un écrivain étalant sur les colonnes d'un quotidien la négligence de la direction municipale, c'est une infamie! Un écrivain doit aller le samedi matin sinon à la Synagogue, du moins à la plage de Tel-Aviv, l'après-midi écouter une causerie de Bialik à Ohel Shem, le soir voir Habima; le lendemain il parlera dans l'un des trois grands quotidiens de la belle voix du hazan, ou de la beauté du visage (et pas plus que du visage) d'une baigneuse; il approuvera quelques opinions du grand Bialik sur le très grand (et très ennuyeux) Peretz Smolenski; il se permettra de condamner le nouvel effort de Habima, lui refusera toute atténuante... Tel doit être le programme de l'écrivain. Mais un clerc qui dénonce les abus dans le domaine public?...

Hameïri fut ce « clerc qui trahit » sa caste, ce scribe qui dans les marges d'un poème note un accident de la circulation ou une infraction du Gouvernement Mandataire à ses engagements. On ne lui donnait pas tort, non! « Mais est-ce l'affaire d'un poète de parler d'un égout malfaisant ou d'une poubelle? »

Pourtant, il a rempli ses devoirs d'homme et d'écrivain en

(1) Dans *l'Enfer d'ici-bas* (préface).

voulant combler les lacunes, réparer les brèches de la bâtisse palestinienne imparfaite.

Tout notre respect est dû à celui qui fit un effort pour dégager la notion « écrivain » de la moisissure séculaire du ghetto. Partout, dans les neuf numéros du *Nouveau Cœur*, saisis par le gouvernement, de même que dans *Lendemain*, Hameïri l'écrivain suivait Hameïri l'homme. La valeur du premier est indiscutable; les erreurs, surtout politiques, du second, sont nombreuses, mais commises de bonne foi. Ce qui nous importe c'est la fusion parfaite des deux dans son œuvre.

LE DIRECTEUR DE THÉÂTRE. — Au théâtre satirique « Hakoumkoum » (La Théière), Hameïri a innové un genre. « Deux éléments principaux sont à la base de mes revues humoristiques », m'a dit Hameïri, « l'un satirique, l'autre sentimental, romanesque; j'ai mis les hommes du jour à la scène. C'était une vraie révolution scénique pour le public palestinien, que de voir défiler sur l'estrade, Dizengoff, maire de Tel-Aviv, ou Ben Gourion, chef du parti socialiste palestinien, au lieu des traditionnels Saül et David, Amnon et Tamar ou le brave et stupide Assuérus ». Hakoumkoum c'était la première « boîte de chansonniers » palestinienne.

L'apport de Hameïri à la littérature hébraïque est considérable. Injustement attaqué par les uns, négligé par les critiques, blâmé — souvent avec raison — par plusieurs de ses lecteurs, Avigdor Hameïri n'a pas reculé devant les difficultés, continuant à faire son propre chemin dans les lettres. Un de ses plus grands mérites est d'avoir ôté à la muse son inaccessibilité olympienne et de l'avoir mêlée aux filles d'Eve, imparfaites et mortelles, mais humaines.

(*A suivre.*)

H. GAMZOU.

Le fils du Rabbin

Légende hassidique

Ceci est l'histoire d'un rabbin qui n'avait pas de fils. Enfin, il eut un fils, il l'éleva, il lui donna femme. Ce fils vivait dans une mansarde tout au haut de la maison, passant ses journées à étudier, comme c'est la coutume chez les riches. Il étudiait et priait sans cesse, mais sentait que quelque chose lui faisait défaut, il ne savait quoi. Il ne pouvait goûter ni ses études, ni ses prières, et un jour il le raconta à des camarades de sa jeunesse. Ceux-ci lui conseillèrent de se rendre chez le Zaddik.

Et le fils du Rabbin alla chez son père et lui raconta qu'il ne pouvait goûter son travail et ses prières et que, sentant quelque chose lui manquer, il partirait consulter le Zaddik. Le Rabbin dit à son fils : « Comment l'idée d'aller voir le Zaddik t'est-elle venue ? Pourtant, tu es plus savant que lui et de meilleure souche. Il ne te convient pas d'y aller, renonce à ce voyage. » Et il fit tant qu'il l'en détourna.

Le fils alors reprit ses études. Mais, à nouveau, il sentit un vide. Et à nouveau il demanda conseil aux mêmes gens qui, à nouveau, l'engagèrent à aller voir le Zaddik. Et il retourna chez son père, qui le détourna encore de son projet. Et ceci se répéta maintes fois. Mais le fils sentait que quelque chose lui manquait. Il languissait, mais ne savait que faire. Il revint encore une fois chez son père et insista tant que le Rabbin se décida à partir avec lui, car il ne voulait le laisser voyager seul : c'était son fils unique. Mais il lui dit : « Tu vois, je partirai avec toi et je te montrerai que ce voyage n'a aucun sens ! ». Ils firent atteler la voiture et ils partirent.

Le Rabbin, son père, lui dit : « Je veux éprouver le sort. Si tout se passe bien, cela signifiera que le voyage est agréable au Ciel. Sinon, il n'est pas selon le Ciel, et nous rebrousserons chemin. » Ils arrivèrent à un petit pont. Un des chevaux

tomba et la voiture s'écroula : il s'en fallut de peu qu'ils ne fussent noyés. Le père dit : « Tu vois, le sort est contraire et le voyage n'est pas selon les volontés du Saint, Béni soit-Il. » Ils rentrèrent et le fils se remit à étudier. Mais il sentait que quelque chose lui manquait. Il insista à nouveau auprès de son père, qui, une seconde fois, se trouva obligé de partir avec lui. Il arriva qu'en route, les deux essieux cassèrent. Le père lui dit : « Tu vois, le voyage ne s'arrange pas. Car, est-ce naturel que les deux essieux cassent? Combien de fois est-on parti avec cette voiture et jamais rien de pareil n'est arrivé. » Ils rentrèrent. Le fils se remit à sa façon de vivre, à ses études, et, à nouveau, il sentait un vide. Ses amis lui conseillèrent de partir. Il alla chez son père et insista tant qu'il le décida à partir avec lui encore une fois. Le fils dit : « Nous n'allons pas nous fier à de telles épreuves, car ce n'est que naturel qu'un cheval tombe parfois ou que les essieux se brisent! »

Ils partirent et arrivèrent dans une auberge pour y passer la nuit. Ils y trouvèrent un marchand et ils commencèrent à causer avec lui. Ils ne lui avouèrent pas qu'ils partaient chez le Zaddik, car le Rabbin avait honte de le dire. Ils causèrent des affaires et événements du monde, selon l'habitude des marchands. A la fin, de fil en aiguille, ils en arrivèrent à parler des Zaddikim. Le marchand leur raconta que dans tel lieu il y avait un Zaddik et encore dans tel autre. Et le Rabbin et son fils se mirent à parler du Zaddik chez qui ils allaient. Le marchand leur répondit d'une façon candide : « Mais c'est très facile d'y aller. Je viens justement de chez lui, et en ma présence il commit un péché! » Le père dit à son fils : « Tu as entendu, mon fils, ce que ce marchand nous raconte en toute candeur? Et pourtant il en revient! » Ils rentrèrent à la maison.

Le fils mourut. Il apparut en rêve à son père. Celui-ci voyant qu'il était en grande colère, lui demanda : « Pourquoi es-tu tellement en colère? » Et le fils lui répondit : « Va chez ce Zaddik, chez lequel nous allions tous les deux, et il te dira pourquoi je suis en colère. » Le Rabbin s'éveilla et se dit que ce rêve ne devait être qu'un hasard. Mais le rêve se répéta, il n'y prit pas garde. Après la troisième fois, cependant, il comprit que c'était un avertissement. Il se décida à se rendre chez le Zaddik. En route il rencontra le marchand qu'il avait vu lors de son voyage avec son fils. Le Rabbin le reconnut et lui dit : « C'est toi que j'ai vu dans cette auberge? » Et l'autre lui

répondit : « Certes, c'est moi ! », puis il continua : « Souviens-toi : quand tu étais en route avec ton fils, d'abord, un cheval est tombé sur le pont, puis les deux essieux se sont brisés, enfin, tu m'as rencontré et je t'ai dit que le Zaddik était un pécheur. Et maintenant, je suis débarrassé de ton fils. Car ton fils avait atteint la Petite Lumière et le Zaddik a atteint la Grande Lumière, et si ces deux hommes s'étaient réunis, le Messie serait venu. Mais puisque je m'en suis débarrassé, toi, tu peux partir. » Là-dessus, il disparut brusquement, et il n'y avait plus personne avec qui continuer à causer.

Malheur, malheur sur ceux qui n'entendent pas la Voix ! Que Dieu, Béni soit Son Nom, supprime bientôt notre misère. Amen ! Ce marchand, c'était Satan en personne. Il apparut au Rabbin et l'induisit en erreur, et puis il s'en prit à lui pour lui avoir obéi. Telles sont leurs manières. Que Dieu, Béni soit Son Nom, nous sauve !

D'après Rabbi NACHMAN,
Adaptation de A. Gottlieb et M. Piha.

Nous avons respecté à dessein le style naïf et populaire de cette légende hassidique. Il se dégage de ce conte le sentiment qui est à la base du mouvement hassidique, que la science ne suffit pas, au contraire, elle induit souvent en erreur, tandis que l'intuition guidée par l'ahavath Elohim est un guide plus sûr pour atteindre Dieu.



Naoum Aronsohn et la Haskalah

On écoute Naoum Aronsohn raconter sa vie comme on écouterait un conte de fées.

Il est né dans un petit bourg du sud-ouest de la Russie, un de ces bourgs où la population se compose presque uniquement de Juifs, pauvres diables qui gagnent leur misérable croûte sur le mode le plus bizarre, avec les métiers les plus fantastiques. L'artiste qui semble aujourd'hui encore, plus de quarante ans après les avoir quittés, touché de la bonté, de la piété et de la candeur de ses anciens concitoyens, les appelle « 3000 Jésus »...

Le père d'Aronsohn, le « Rothschild » du patelin, car le plus miséreux des villages possédait son Rothschild, dont le capital atteignait parfois 100.000 roubles, — ce père riche achetait à l'occasion des antiquités. D'autre part, le premier professeur qui lui enseigna à lire et à écrire, avait pour second sinon pour principal métier, celui de tailleur de pierres et s'occupait de monuments funéraires. C'est ainsi que, dès son plus jeune âge, Aronsohn prit contact avec « l'art ». Il tailladait et barbotillait dans la maison tant qu'il pouvait, et comme le village n'avait guère d'école, le gamin disposait de loisirs du matin jusqu'au soir. A treize ans, il vint à Wilna où il entra dans une école d'arts appliqués. Ici, il apprit quelque chose de son métier, mais surtout il apprit à connaître l'antisémitisme de l'ancienne Russie. Il n'y tint pas longtemps et retourna dans le ghetto qui, tout étroit qu'il était, le protégeait des offenses. Il travaillait dans la solitude, lisait beaucoup, et toujours plus s'emparaît de lui la nostalgie de Paris, ville légendaire où il était permis aux hommes de vivre en toute dignité humaine.

Aronsohn ne put réaliser ce rêve qu'au prix d'une brouille avec sa famille. Aussi, ce fils à papa arriva-t-il à Paris les poches vides. Depuis des années, il rêvait de l'École des Beaux-Arts, mais ne pouvant faire face au prix élevé de l'immatriculation, il dut se contenter d'une petite académie d'art décoratif. Souvent il lui fallait se serrer la ceinture. Qu'importe ! son bonheur était

immense. Et comment en aurait-il été autrement ? N'était-il pas à Paris, après le tréfonds de la province russe, ne jouissait-il pas, après avoir été humilié en paria, d'une liberté complète, n'était-il pas sorti de l'obscurité de son ancien milieu, à la lumière de la culture française ? Son idéal, maintenant, était de s'assimiler les richesses spirituelles qu'il découvrait, de se confondre avec l'humanité. En même temps, son cœur s'éveillait à la pitié pour ceux qui étaient restés derrière lui, et un besoin généreux le possédait de faire participer au bonheur qu'il avait trouvé dans un pays libre, les opprimés de l'obscur ghetto.

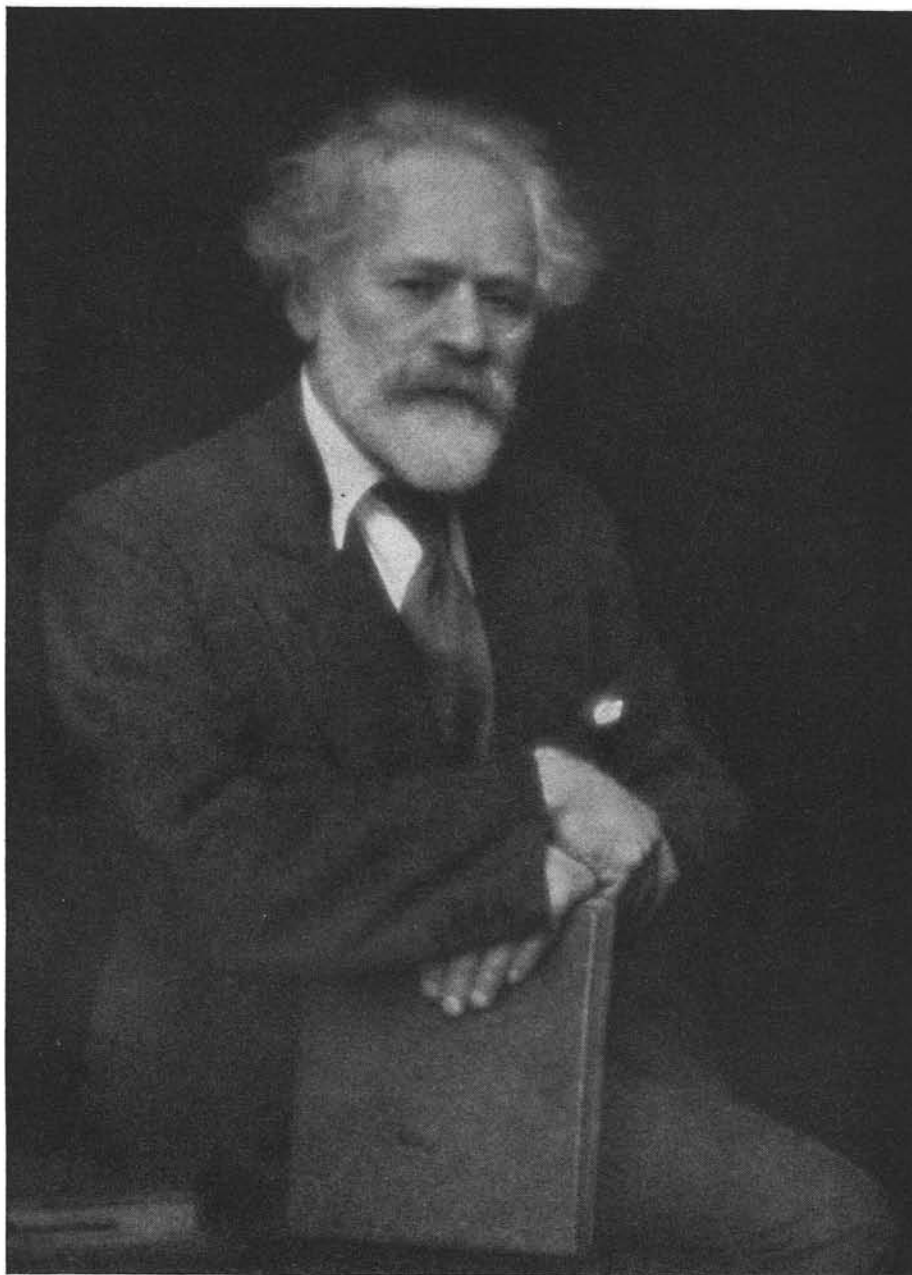
Désormais, toute sa vie s'écoulera entre ces deux buts. Et si, sans répit, il ne cessera de poursuivre le premier, jamais il ne sera infidèle au second.

Aspirant à pénétrer intimement la pensée de ceux qui créèrent les plus précieuses valeurs humaines, Naoum Aronsohn mit des années à réfléchir sur leurs œuvres. Quand, enfin, il croyait avoir saisi leur pensée, il les sculptait. C'est ainsi qu'avec le temps il se crée une sorte de Panthéon familial, meublé de Tolstoï, de Beethoven, de Pasteur, Chopin, Lénine et d'un Spartacus mythique. Comme ces bustes correspondaient entièrement aux conceptions d'un public cultivé, l'artiste eut le bonheur de voir ses œuvres érigées en monuments sur les places publiques. Son Pasteur par exemple se trouve à l'entrée de l'Institut Pasteur à Paris, et son Beethoven se repose à Bonn, au bord du Rhin, à l'ombre de l'arbre où le maître venait composer et rêver. Le succès d'Aronsohn allait toujours croissant. C'est lui, le Juif, qui n'avait même pas le droit de résider à Pétersbourg, qui, au début de la guerre, reçut de la tsarine la commande de peindre Raspoutine, le souverain de la souveraine et de sa cour.

Bien souvent Aronsohn mit l'influence et les moyens toujours plus importants que lui assuraient ses succès, au service du fervent amour qu'il a voué au peuple juif. Jamais il ne perdit le contact avec les pauvres masses de l'Europe orientale. Membre actif de nombreuses organisations, il ne cesse de veiller à l'œuvre d'amélioration et d'assainissement de leurs conditions d'existence.

La brillante carrière de Naoum Aronsohn n'est qu'une des multiples versions du récit de l'esclave qui, en terre étrangère, monte, par son propre effort, jusqu'aux marches du trône, récit typiquement juif qui, depuis Joseph, fils de Jacob, revient tant de fois dans notre histoire.

Cependant, cette vie légendaire nous frappe moins que la



NAOUM ARONSOHN (*communiqué par Ben Zeev*)

physionomie spirituelle de l'artiste. C'est là une figure typique de la Haskalah, comme en compte beaucoup la première génération des artistes juifs de l'Est européen, mais plus marquée encore, plus fortement exprimée.

Affranchis du ghetto, enivrés de la lumière de la culture européenne, les contemporains d'Aronsohn s'étaient rués vers tout ce que pouvait leur offrir l'Occident. Avec une avidité et une puissance de perception comme ne les sauraient engendrer qu'une privation séculaire et une énorme vitalité, ils dévoraient les trésors spirituels de l'Europe. Leur ardent enthousiasme avait hâte de s'emparer du grand, du beau, du noble, que jusque-là ils avaient ignoré. Leur nourriture quotidienne étaient Goethe et surtout Schiller, le poète de la liberté, — car, bien entendu, ils étaient tous libertaires; leur lecture préférée était l'Histoire Universelle, et ils avaient formé leur langage courant sur le modèle des plus grands poètes et stylistes. Jamais leur optimisme ne fut effleuré de ce doute : peut-on réellement prendre la succession d'une histoire qu'on ne connaît que par la lecture? Et lorsque, dans leur infatigable ardeur, ils eurent assimilé les langues des peuples et leurs arts, forts de la science nouvelle acquise, ils se mirent, eux aussi, à créer.

Au point de vue artistique, on qualifie le plus souvent leurs œuvres comme des œuvres d'épigones, même quand elles témoignent de dons remarquables. Mais si l'on ne saurait que difficilement prononcer un autre jugement, il n'en est pas moins vrai qu'eux-mêmes ne sont nullement des épigones. Non, puisque, en même temps, ils sont des pionniers! On ne saurait résoudre ce paradoxe et prononcer un jugement équitable sur l'art de ces artistes de l'Émancipation, qu'en les considérant au point de vue du judaïsme du fond duquel ils sont venus à l'art. C'est ainsi seulement que nous comprendrons pourquoi ils ont adopté le langage des formes dites académiques; justement parce que c'est là un canon à la portée de tous, le seul instrument apte à un premier contact avec la culture, contact qui fut le grand événement de cette génération. Nous comprenons maintenant, combien il était juste que ces artistes évitassent avec méfiance les formes d'expression modernes, compréhensibles seulement pour une minorité, eux qui, fuyant l'isolement du ghetto, rêvaient d'une union avec le monde immense, d'un art universel de portée éternelle.

Bien des choses ont changé depuis ces débuts. Chassés du

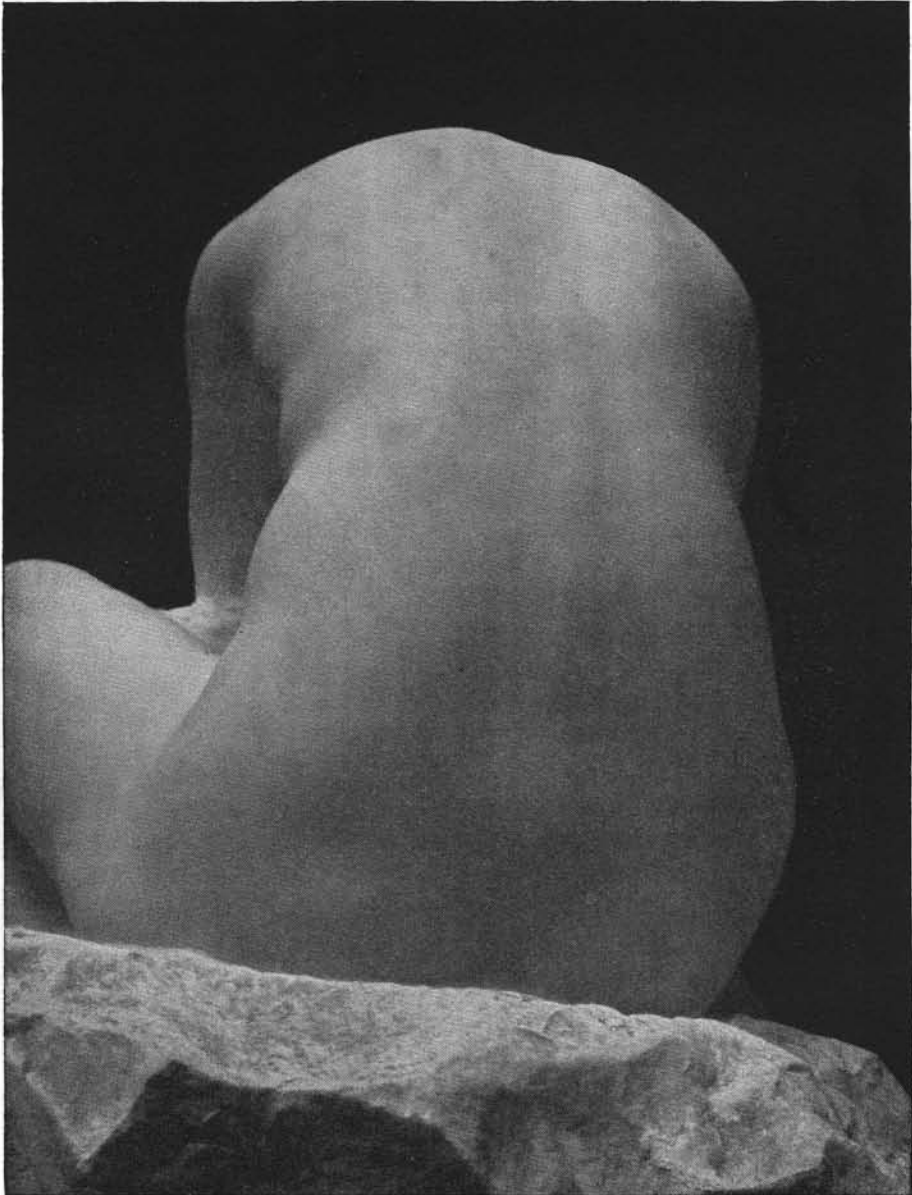
paradis des rêves de l'Émancipation, nous ne vivons plus en communion immédiate avec « l'éternité » et « l'humanité tout entière ». Tout en leur restant attachés par l'amour, par le sentiment des responsabilités, tout en en faisant notre fin suprême, nous ne nous abstrayons, dans notre activité immédiate, ni de notre temps ni de notre peuple ; nous ne croyons plus qu'on puisse aider ce peuple seulement par la bienfaisance. Cependant, pour impossible qu'il nous soit de partager le *credo* d'Aronsohn, nous n'en estimons pas moins en lui l'homme et l'artiste. Nous apprécions sa force, son idéalisme. Nous savons que s'il nous a été donné de trouver notre voie, c'est seulement parce que lui et ses compagnons suivirent la leur avec tant de persévérance et de sincérité, que si nous nourrissons l'espoir de parler un jour en art notre propre langue, c'est parce que eux nous ont précédés, parce que eux ont appris à maîtriser l'expression artistique générale.

C'est pourquoi, du plus profond de notre cœur, nous adressons aujourd'hui nos vœux pour son 60^e anniversaire et nos remerciements émus à Naoum Aronsohn, l'un des derniers représentants de la Haskalah, à l'égard de laquelle plus d'une fois nous avons été injustes. Tels des enfants à un père, qui lui-même aurait rendu possible leur départ.

A. GOTTLIEB.

Max Liebermann écrivain

En Max Liebermann, le génie artistique allemand de grand style et la tradition dite berlinoise, aujourd'hui en décadence, s'apparentent à l'esprit de l'art européen, en particulier hollandais et français, que vivifie la sensibilité d'une haute culture judaïque. Max Liebermann est certainement l'artiste le plus universel, le plus européen que l'Allemagne ait possédé depuis un siècle, et elle n'est pas prête à en produire un autre de la même envergure. Il ne trouve d'égaux que parmi l'élite de l'art français de son temps ou en la personne d'un Joseph Israëls ou d'un Munch.



NAOUM ARONSOHN : *Etude de nu.*

Mais Liebermann n'est pas seulement peintre : philosophe d'art, penseur, écrivain, orateur, il est l'auteur d'écrits importants réunis, il y a quelque dix ans, par les soins du théoricien d'art connu, Juif lui aussi, Bruno Cassirer. Depuis, l'artiste a fait paraître nombre d'autres documents littéraires, et son œuvre écrite ne cesse de grandir. La plupart de ces essais ont paru dans la revue bien connue *Kunst und Künstler*, lancée il y a longtemps par les Éditions Bruno Cassirer. Liebermann collabora également à la revue *Pan*, à la fondation de laquelle, en 1895, il avait pris part. Il serait intéressant de réunir dans une nouvelle édition complétée ces écrits épars et de les faire connaître à un public plus vaste.

Cette prose fluide et légère présente les idées avec spontanéité. En cherchant ce qui, dans l'art, est éternel, Liebermann s'arrête sur la personnalité et la passion de l'artiste. On a voulu le classer parmi les réalistes : il est visionnaire et mage. On a voulu le considérer comme un impressionniste ; en réalité, il a une fantaisie vive, et il réalise son monde de sensations et de visions intérieures en des toiles qu'on dit naturalistes, mais où souffle l'esprit.

Liebermann, qui a aujourd'hui 87 ans, nous conte sa vie artistique et intellectuelle, ses idées, ses impressions, ses compagnons de route et camarades de lutte, il parle de grands artistes, de sculpteurs, de collectionneurs, de théoriciens d'art et de politique artistique, de philistins et d'ennemis, d'éducation artistique et de son absence. Tels sont les objets traités dans les excellents discours prononcés par lui à la *Secession* et à l'Académie.

Il parle également de lui-même. Il retrace avec une naïveté séduisante comment, à travers la tradition et l'éducation reçue, il parvint à se connaître. Ce sont les confessions d'un homme fort et fier qui sait à quoi s'en tenir sur lui-même. Longuement, profondément, il a médité les principes de sa philosophie de l'art, qu'il a condensés dans son principal ouvrage : *l'Imagination en peinture*.

Dans l'œuvre écrite de Liebermann revient sans cesse la même idée-maîtresse : il faut revivre la nature intérieurement, il faut posséder la forme intérieure des choses, en sentir le côté visionnaire, pour se hausser à une conception du monde vraiment artistique. Cette idée fondamentale est nettement exprimée dans l'article sur Degas (1907). Liebermann méprise le

philistin de l'art « qui voit dans le tableau non l'art, mais l'artifice », « qui comprend la facture mais non le sentiment ».

Ces idées reviennent toujours en diverses variantes, comme dans ses beaux essais sur Israëls (1901), Manet (1905) et tant d'autres. Il cite le mot de Fromentin sur Rembrandt : « Il a bien peint, parce qu'il a bien senti. » Il forge cette formule simple et pourtant saisissante : « Que signifie, à tout prendre, « art ancien » ou « art moderne » ? Il n'existe qu'un seul art : celui qui, dans l'ancien, est toujours moderne, c'est-à-dire éternel. Je me moque du clair-obscur de Rembrandt ou de la virtuosité de Frans Hals. Il faut que derrière le clair-obscur et la virtuosité du pinceau on puisse sentir la vie, la pulsation, l'esprit que le maître a su insuffler à ses figures. » (1907).

La force intérieure, la sensation, l'esprit créateur, la puissance, tels sont les différents termes par lesquels Liebermann désigne l'essentiel, l'Un, toujours le même, qui est le génie de l'artiste et sa vocation. Le métier extérieur doit aller de pair avec ce sens intérieur, afin qu'extérieur et intérieur deviennent une unité indivisible. « L'imagination » est pour lui la vision intérieure de l'artiste, sa faculté de percevoir et de représenter le monde comme plein de sensations, de vie, d'images naturelles. Un vrai artiste n'est pas « un copiste de la réalité », mais « le créateur d'une réalité nouvelle, à lui ». Ainsi il s'élève au-dessus de la nature, l'anime, l'intellectualise. C'est de cette manière que Liebermann traite ses paysages et ses compositions, c'est cela qui en a fait le plus grand portraitiste allemand moderne.

Pour comprendre Liebermann jusqu'au bout, il faut tenir compte de son amour de la littérature. Il appartient au nombre restreint de ces hommes qui aujourd'hui encore, lisent Lessing, Kant, Schiller, Goethe, Spinoza, les penseurs de France et d'Angleterre, les classiques grecs et romains, et surtout la Bible. Il est un humaniste dans la plus haute acception du terme, dans l'art autant que dans le domaine de la pensée.

Dr. ARMAND WEYL

Jakob Wassermann et le Judaïsme

Le grand romancier allemand Jakob Wassermann, mort à l'aube de l'an nouveau à Vienne, où il était de passage, appartenait au judaïsme par toutes ses attaches familiales. Il était né à Fürth, en Franconie, en 1873, et son premier ouvrage marquant, *Die Juden von Zirndorf* (1897) retrace les destins d'une communauté juive de cette contrée. Il écrit bien d'autres récits juifs par la suite : Wassermann était d'une fécondité et d'une abondance extraordinaires. Tous les problèmes de notre époque — et quel temps fut jamais plus fertile en problèmes ! — l'attiraient et le passionnaient. Il traita tour à tour les thèmes les plus divers avec une singulière largeur de vues, mais toujours en conformité d'esprit et de tendances avec son origine. A l'encontre de tant d'écrivains allemands et autrichiens qui voudraient s'efforcer d'oublier leur judaïsme ou qui en plaisantent lourdement, Jakob Wassermann revendiquait son appartenance à la race « élue et maudite » avec une sincérité qui lui fait honneur. On peut même dire que son œuvre est toute pleine de personnages juifs et de problèmes juifs. Non point qu'il pratiquât la religion de ses ancêtres. Ses parents lui avaient donné l'exemple du détachement en renonçant, au lendemain de leur ruine, à observer les rites, parce que cette observance « coûtait trop cher ». Mais le problème juif n'est pas, pour Wassermann, un problème uniquement religieux. Il est autrement complexe, autrement tragique. Wassermann avait conscience de tout ce qui le séparait des Allemands « cent pour cent », au milieu desquels le hasard l'avait fait naître, mais il passa sa vie de romancier, curieux de tous les états d'âme, à se demander en quoi cette différence pouvait bien consister. A cette question qui l'obsédait, il n'a donné que des réponses fragmentaires et qui ne le satisfaisaient point lui-même.

Il serait intéressant et peut-être instructif d'extraire des œuvres de Wassermann tous ces portraits de Juifs et de Juives qu'il a tracés et de mettre bout à bout toutes les suggestions, toutes les idées qu'il a formulées à propos de son peuple ; mais il faudrait pour cela un livre. Bornons-nous à quelques citations qui prouveront à quel point Wassermann était hanté par l'esprit de son peuple. Sabbatai Zevi, Agathon Geyer, Warschauer-Waremme, quelle variété de types et d'individus ! Les figures de femmes juives ne sont pas moins nombreuses et ne sont pas tracées avec moins de soin. Elles sont même traitées (semble-t-il) avec plus de sympathie. La petite Ruth de *Christian Wahnschaffe* est comme un rayon de soleil au fond d'un enfer : « Une Juive russe de dix-sept ans, ouvrière en tabac, très pauvre ; mais elle aurait pu être une jeune princesse. Elle était aussi fière que gracieuse, aussi grande d'esprit que réservée dans toute sa contenance. » A côté de cette petite Juive, toute fraîcheur, plaçons le

Juif Sema sur qui pèsent lourdement les siècles d'épreuves et de persécutions : « Il était déjà trop vieux quand il naquit. Son âme avait vécu pendant des milliers d'années : une vraie âme fatiguée de Juif. » Aux antipodes de Sema, Agathon Geyer, idéaliste, rédempteur, créateur de joie, modèle d'altruisme, prêt à tous les sacrifices. Et quelle reconnaissance ne doit-on pas au Juif allemand resté tel : optimiste, dévoué à tous, ami sincère du genre humain. Les traitements qu'on lui inflige devraient, en bonne logique, le rendre méchant et cruel. Le Juif Benda dit d'un Juif allemand méconnu (dans le roman intitulé : *Das Gaensemaennchen*) : « Quelle vie cet homme a menée et de quelle mort il est mort ! Une vie allemande, une mort allemande. Il tend la main pour donner et on lui crache dedans. » Vie et mort allemandes, a dit Benda, mais Wassermann pensait certainement : vie et mort juives. Wassermann détestait Henri Heine, son verbalisme, sa frivolité, son ironie. Il devait hausser les épaules quand on rappelait devant lui la boutade du grand poète de Dusseldorf : « Le Judaïsme n'est pas une religion, c'est un malheur » ; mais Wassermann, au fond, partageait bien cette façon de voir. Et c'est assez exactement la philosophie d'un des plus étranges types de Juifs créés par lui : Warschauer-Waremme (*Der Fall Maurizius*). Né parmi les Juifs, Warschauer fait profession de les détester, mais au nom d'une métaphysique supérieure. Pour un rien, il serait devenu « un Luther du judaïsme. » D'esprit insuffisamment religieux pour s'attaquer à une telle entreprise, il se contente d'un reniement placide, « mais si je veux énoncer, avoue-t-il, la vérité entière, je dois dire que j'agissais ainsi parce que mon amour était de l'autre côté. Le cas, d'ailleurs, n'est pas si rare : le rejeté perdant son âme parmi ceux qui le rejettent. Un cas très juif. »

Jakob Wassermann n'avait pas attendu les persécutions hitlériennes pour quitter l'Allemagne et planter sa tente ailleurs. Il s'était fixé, voici longtemps, en Styrie (il avait épousé une Autrichienne, Martha Karlweis). Son éloignement, au surplus, ne l'avait pas fait oublier des Allemands d'Allemagne. Quand Hitler déchaîna le mouvement antisémite contre les intellectuels « corrupteurs de l'esprit german », Jakob Wassermann, dont la sensibilité était extrême en éprouva une indicible amertume. Bien qu'il ne songeât point à rentrer en Allemagne, l'ostacisme qui pesait sur lui et les siens le faisait cruellement souffrir. Il s'en plaignait encore, quelques jours avant sa mort, à une amie française : « Vous ne sauriez croire, lui disait-il, à quel point ces folies m'ont détruit intérieurement. » Wassermann était sans illusions sur la rudesse et la brutalité du nationalisme allemand, mais, dans ses pires accès d'angoisse, il n'aurait pas cru possible ce retour de tout un peuple au moyen âge.

Il s'est expliqué sur le judéo-germanisme, soit sur le judaïsme particulier des Israélites disséminés à travers le Reich, dans un opuscule qui fit grand bruit en 1921, quand il parut. Ce petit traité est intitulé : *Mon chemin comme Allemand et comme Juif* (1). Les persécutions hitlériennes, d'une part, la mort de Jakob Wassermann, de l'autre, l'ont rendu doublement actuel. Essayons d'en dégager l'essentiel.

(1) *Mein Weg als Deutscher und Jude.*

Comme enfant, Wassermann avait horreur de la synagogue et plus encore de l'enseignement religieux qu'il y recevait : « J'ai rarement entendu parler, observe-t-il (et l'on peut penser qu'il exagère), d'un maître de religion juif qui aurait été humain ou aimable. » A l'école, ses camarades le brimaient parce que Juif, ce qui n'était pas pour lui faire aimer le christianisme, mais ce qui ne le rattache point au judaïsme. Le petit Jakob Wassermann n'avait aucun goût pour le martyr. Il ne s'entendait pas mieux, d'ailleurs, avec ses parents juifs qu'avec ses maîtres chrétiens. Toute la famille Wassermann s'était liguée pour le détourner de cette carrière littéraire qu'il brûlait d'affronter. Il résista, il s'obstina, mais au prix de quel antagonisme et de quelles souffrances. Une anecdote qu'il raconte sur son passage sous les drapeaux fournit la preuve de sa dévotion naïve à la poésie. Mis en demeure de rédiger son *curriculum vitæ*, il joignit à sa notice — sans doute pour éblouir ses supérieurs — un poème sur la vanité des efforts humains. Le résultat fut aux antipodes de ce qu'il avait espéré. Officiers, sous-officiers et soldats se gaussèrent copieusement du jeune écrivain. Il rapporte qu'on s'était moqué de lui, au régiment, dès le premier jour, « parce qu'il était pauvre et parce qu'il était Juif ». On se moqua bien plus de la recrue Wassermann quand on découvrit qu'elle était aussi poète ; mais n'est-il pas permis de penser que la recrue Wassermann commit elle-même une « gaffe » en soumettant à une soldatesque, naturellement hostile à toute littérature, un poème de sa composition ? Il y a dans cet acte inconsidéré un manque de psychologie qui étonne.

D'autant plus que, dès sa jeunesse, Wassermann s'analysait avec passion : « En quoi suis-je différent des autres ? En quoi suis-je un Juif ? » Cette question qu'il a cherché à résoudre dans ses romans en se plaçant à un point de vue général, il chercha, dès l'enfance, à la résoudre en ce qui le concernait personnellement. Il convient que cette passion de faire des contes dont il était animé provenait peut-être du sang oriental qui coulait dans ses veines ; mais il n'y a rien d'essentiel dans ce trait, rien qui fasse d'un Juif allemand un être différent des autres Allemands, rien qui permette de le mettre à l'écart comme un Allemand de seconde classe, comme un faux-Allemand. Wassermann arrive à cette conclusion que c'est le parti pris antijuif des chrétiens allemands, que c'est leur obstination à frapper le Juif d'ostracisme, qui font d'Israël en Allemagne une nation à part : « Je respire dans la langue allemande, écrit-il ; elle est pour moi beaucoup plus que le principe utilitaire de ma vie extérieure, beaucoup plus qu'une chose apprise par hasard. Les mots de cette langue et son rythme conditionnent mon être intime. Je vis avec cette langue comme si, de toute éternité, j'avais été mêlé à cet élément. » Il y a, dans cette déclaration d'amour et de fidélité à la langue allemande un accent de sincérité qui ne trompe pas. Wassermann se sentait, au point de vue intellectuel, aussi Allemand que n'importe quel autre sujet de Guillaume II. La persistance de la majorité des Allemands à refuser de voir dans les Juifs des compatriotes finit par l'exaspérer ; elle contribua largement à l'attirer en Autriche. *Mein Weg* contient des descriptions fort sympathiques du Juif autrichien, par opposition au Juif du Reich. Il semble que Wassermann ait deviné, douze ans à l'avance, la forme vio-

lente qu'allait prendre l'antijudaïsme allemand. Il constate qu'en Autriche, « un léger souffle venu d'Orient » caresse déjà les êtres et les choses. Et tous ceux qui ont lu ses écrits connaissent son goût pour l'Orient. Le prestige qu'exerçait sur lui la pensée russe, le culte qu'il professait nommément pour Dostoïevsky en font foi. Wassermann fut réduit, en somme, par la malice de ses compatriotes à chercher, comme tant d'autres individus éminents appartenant à la même race, une patrie ou des patries hors d'Allemagne. Il trouva un foyer familial en Autriche et un foyer spirituel chez les grands penseurs du monde entier. Tout particulièrement, j'y insiste, chez les grands Russes du siècle dernier. On se demande ce que l'Allemagne peut bien gagner à forcer des esprits de cette trempe à s'en déraciner, alors qu'ils ne demandent, en somme, qu'à jeter plus profondément leurs racines dans le sol germanique. L'Allemagne se trouverait pourtant fort bien de laisser les Wassermann et d'autres qui lui ressemblent, poursuivre chez elle leur entreprise générale de révision des valeurs.

Maurice MURET,
de l'Institut.

Emile Meyerson

Né à Lublin (ancienne Pologne russe), le 12 février 1859, Emile Meyerson vient de mourir à Paris, le 3 décembre 1933, après une longue et grave maladie. L'éminent philosophe avait fait ses études universitaires en Allemagne où il travailla la chimie sous la direction de Bunsen et de Liebermann. Il subit également une influence marquée de l'historien de la chimie bien connu, Hermann Kopp. Meyerson nourrissait à un certain moment le projet de continuer l'œuvre de ce maître.

A l'âge de 22 ans (en 1882), Meyerson vient à Paris où il commence par travailler dans les laboratoires du Collège de France. Mais à partir de 1889, il cesse tous travaux pratiques et s'adonne entièrement à des études philosophiques et scientifiques. Il met de longues années à élaborer son point de vue personnel que, par la suite, il défendra dans quatre ouvrages fondamentaux. (1)

D'autre part, Meyerson a su conquérir une place d'honneur par son activité sociale : il occupa le poste de directeur de la Jewish Colonization Association. Son travail était vaste et productif. Il faut signaler tout particulièrement ses mérites dans l'organisation des secours, tant matériels que moraux au judaïsme russe.

(1) Identité et Réalité, 1908; De l'explication dans les sciences, 1921; La déduction relativiste, 1924; Du cheminement de la pensée, 1931; la traduction de son premier ouvrage en russe, la langue natale de l'auteur, parut bientôt après l'édition française, à Leningrad, sous la direction de l'auteur du présent article.

Chimiste par sa première formation, Emile Meyerson appartient à la glorieuse pléiade de « savants-philosophes » qui, en France, s'appellent Poincaré, Duhem, Le Roy, et en Allemagne, Helmholtz, Ernst Mach, Ostwald. Ne se limitant pas à leurs domaines spéciaux, ils s'occupaient des problèmes fondamentaux de l'épistémologie, les élargissant souvent jusqu'à une théorie universelle de la connaissance.

Après ses prédécesseurs, Meyerson, présente dans ses quatre ouvrages devenus classiques, la théorie et la critique de la connaissance scientifique contemporaine. Continuant et approfondissant à sa façon ce qu'on dénomme la critique de la science, caractéristique de la philosophie française, il s'assigne deux buts essentiels ; l'un, négatif : lutter contre la théorie positiviste de la connaissance, dans toutes ses variantes, y compris le point de vue moderne du pragmatisme ; l'autre, positif : établir, à sa place, une interprétation réaliste de la connaissance. Dans la philosophie française contemporaine, Meyerson est l'adversaire le plus radical de Comte et de Mach.

Conformément à ce double objectif, Meyerson lutte contre l'empirisme dogmatique sous toutes ses formes. Simultanément, il affirme son propre point de vue, à mi-chemin entre le dogmatisme et le positivisme sceptique. Il n'admet qu'un accord partiel entre les exigences de notre raison et la réalité : celle-ci n'est intelligible qu'en partie.

L'analyse de diverses doctrines scientifiques, surtout dans le domaine de la physique et de la chimie, amène Meyerson à la conclusion suivante : on ne peut reconnaître à la science, étant donnée sa structure, une nature purement empirique, comme le supposent les divers courants positivistes. C'est que la pensée scientifique contient des éléments tant *a priori* qu'*a posteriori*. En effet, pas plus les théories scientifiques, que les lois de la nature, ne peuvent être considérées comme une reproduction exacte du réel ; ce sont plutôt des créations de notre raison. La connaissance scientifique ne peut renoncer à l'emploi d'hypothèses, et elle est continuellement obligée d'avoir recours à deux principes *a priori* : la légalité et la causalité.

Or, toute explication scientifique se réduisant à l'application aux phénomènes naturels du principe d'identité (c'est-à-dire à l'identification de la cause à l'effet), il s'ensuit que la connaissance scientifique paraît faire violence dans une certaine mesure à la réalité, puisque les processus de la nature ne sont pas absolument identiques : le monde réel est *changement et création*.

De cette façon, dans le sein même de la connaissance scientifique, Meyerson met en lumière une sorte de « conflit dramatique » entre la tendance causale (qui cherche à ramener le divers à l'identique), et la tendance à reproduire dans la science la réalité des choses. C'est là le but de toute connaissance scientifique. Mais, en expliquant, c'est-à-dire, en réduisant « l'autre au même », cette connaissance s'éloigne inévitablement du but qu'elle s'était posé. Dans *Identité et Réalité*, Meyerson démontre de manière convaincante, par l'analyse des doctrines scientifiques dans leur évolution historique, comment cette tendance de notre raison à l'identification se brise contre la réalité. Car, en physique et en chimie, à côté des lois de conservation, dans lesquelles cette tendance s'exprime de façon

concrète, il existe également, dans le sein même de la réalité, une tendance opposée, représentée par le principe d'entropie de Carnot, d'après lequel l'évolution du monde tendrait à sa fin.

En conséquence, dans la mesure dans laquelle la science applique à ses recherches le principe d'identité, elle ne peut être considérée comme purement empirique, comme l'affirment à tort le positivisme et les doctrines apparentées.

Meyerson combat également le positivisme phénoménaliste en ce qu'il renonce, dans le domaine scientifique, à toute métaphysique. On sait que, selon le positivisme, la science ne doit pas pénétrer le fond des choses, mais elle doit se borner à la recherche des lois de la nature, c'est-à-dire aux rapports constants entre les phénomènes observés. Au contraire, Meyerson défend la conception réaliste de la science de la nature. Il affirme que celle-ci ne peut renoncer à l'existence des choses indépendantes de notre « moi », et qu'elle cherche toujours à substituer à la loi empirique la vraie explication des phénomènes naturels. La prétention émise par le positivisme d'exclure de la science toute métaphysique, n'aboutit en fait qu'à l'édification d'une nouvelle métaphysique *sui generis* : les lois mêmes des phénomènes y sont interprétées d'une manière tout à fait réaliste, comme si elles étaient absolument indépendantes de notre activité gnostique qui, pourtant, les a engendrées.

Ce qui plus est, on dénomme ces lois — à tort, d'ailleurs — lois de la nature, autrement dit, on les considère comme une expression des vrais rapports entre les choses, celles-là même dont on avait commencé par affirmer que, en vertu de leur nature, elles nous sont intelligibles. De cette façon, le positivisme qui, officiellement, se pose en ennemi de toute métaphysique, n'en confère pas moins un caractère réaliste (« transcendant ») aux lois de la nature, au lieu de les interpréter comme de simples règles empiriques qui régissent nos rapports avec le monde extérieur. C'est pourquoi Meyerson suppose que la vraie science ne correspond guère à son image positiviste, car elle aspire toujours à « la rationalisation progressive du réel » : non seulement elle recherche les lois des phénomènes naturels, mais elle veut encore connaître l'être des choses.

Enfin, à l'encontre du successeur du positivisme — le pragmatisme, Meyerson admet que l'activité scientifique ne saurait être interprétée uniquement comme « un instrument utile » ou un moyen d'atteindre des fins biologiques ou sociales. L'étude des grandes doctrines scientifiques, de Descartes à Einstein, démontre nettement que l'activité scientifique aspire au premier chef à la connaissance « désintéressée » de la nature ou, plus strictement à son explication causale. Nous savons que le principe d'identité est étroitement lié chez Meyerson au principe de causalité : toute interprétation scientifique tend à identifier la cause à l'effet. Mais cela ne réussit pas jusqu'au bout, car il n'y a pas de conformité totale entre les exigences de notre raison et le réel. La science ne peut rationaliser le réel tout entier, car il contient des facteurs irrationnels, comme par exemple la théorie des quanta de Plank ou le principe de Carnot.

L'épistémologue Meyerson est donc adversaire non seulement de Comte et de Mach, mais également de Duhem qui, lui aussi, veut exclure des sciences naturelles toute métaphysique. Mais surtout, le point de vue de

Meyerson est contraire au pragmatisme, dans toutes ses nuances modernes.

Meyerson combat également l'idée, aujourd'hui populaire, d'une séparation radicale de la science et de la philosophie. Originellement, la philosophie a été, selon lui, une méthode universelle de comprendre la réalité; les diverses disciplines auxquelles elle a donné naissance, sont en quelque sorte « des philosophies particulières ».

Il ne faut pas oublier cependant qu'il n'existe pas de science empirique (comme cela a été indiqué plus haut). Comte et ses disciples ont passé à côté de la vraie nature de la connaissance scientifique et du rôle qu'y joue la raison. Car il n'est pas de science qui ne s'appuie sur la déduction. Mais la déduction n'est productive que si elle tient compte, dans une mesure suffisante, des données de l'expérience. La philosophie et les diverses disciplines scientifiques doivent collaborer, puisqu'elles sont dues au rayonnement d'une même raison.

De même, le point de vue du sens commun n'est guère, pour Meyerson, un genre particulier de la connaissance, mais une première ébauche de la connaissance scientifique et philosophique. « Le savant raisonne exactement comme le philosophe, et celui-ci, comme l'homme de sens commun ». Leurs méthodes de recherche se rapprochent. Partout, notre raison ne fait qu'appliquer *une seule et même méthode*, qui consiste à expliquer le divers en le ramenant à l'identique. La raison humaine est toujours *une*.

On comprendra qu'il est impossible d'épuiser, dans une brève notice, la richesse de l'épistémologie d'Emile Meyerson. Mais d'ores et déjà on peut constater qu'elle occupe une haute place dans la philosophie française contemporaine.

MICHEL SCHWARZ



DOCUMENTS

VIII

Une lettre de Romain Rolland

Depuis trois mois, la revue littéraire *Die Sammlung* paraît à Amsterdam sous le patronat d'André Gide, Aldous Huxley et Heinrich Mann. Le rédacteur en chef en est Klaus Mann, le fils de Thomas Mann. Parmi d'autres, Thomas Mann, René Schickele et Alfred Döblin avaient promis leur collaboration à cette revue, et le premier numéro comptait déjà un article d'Alfred Döblin.

Mais après que le premier numéro fût paru, les trois écrivains retirèrent leur collaboration. Cette attitude, qui résultait de lettres personnelles, fut livrée au public par le « Reichsstelle zur Förderung des deutschen Schrifttums », bureau officiel de censure littéraire du Troisième Reich. Dans ces lettres, ils déclaraient que la revue aurait dû être purement littéraire, mais qu'en réalité elle avait aussi un caractère politique et que, pour cette raison, ils retiraient leur collaboration. La presse allemande saisit cette occasion avec joie pour faire paraître de longs articles contre cette revue et les réfugiés allemands en général. Ces articles furent inspirés par le Bureau de la Censure lui-même, qui avait accusé de haute trahison spirituelle ces trois écrivains, accusation qui leur est retirée à la suite de leur déclaration.

La *Sammlung* elle-même déclara ne pas vouloir s'expliquer dans cette affaire par égard pour les trois écrivains. Au lieu de cela, elle publia la lettre suivante écrite par Romain Rolland :

Villeneuve (Vaud), Villa Olga.

Cher Klaus Mann,

J'ai entendu dire que votre premier numéro de « Die Sammlung » vous avait valu quelques désaveux de vos collaborateurs allemands, parce que votre revue ne s'était pas tenue sur le plan strictement littéraire et qu'elle avait touché à la politique.

Cette étrange nouvelle m'a bien surpris : car je n'imagine pas comment Victor Hugo, à Guernesey, aurait pu se tenir en dehors de la politique ; et s'il s'y était tenu, je n'aurais eu guère d'estime pour lui...

Bien cordialement à vous,

ROMAIN ROLLAND.

Nous pensons que l'attitude de Thomas Mann, en particulier, n'a pas été dictée par un opportunisme envers le III^e Reich et avec tout le respect qui est dû à ce que nous connaissons de ce grand écrivain, dont tous les biens ont été séquestrés et qui mène une vie d'exilé loin de sa patrie, nous avons le droit d'attendre qu'il définisse lui-même le sens profond de son attitude.

IX

Pétitions Juives

Fidèles à notre programme de donner un reflet aussi impartial que possible des divers courants d'opinion dans le judaïsme, nous reproduisons le texte des pétitions émises sous les auspices de l'Union Mondiale des Sionistes-Révisionnistes, pour protester contre la politique suivie en Palestine par la Puissance mandataire vis-à-vis de la colonisation juive.

A SA MAJESTÉ BRITANNIQUE

Sire,

N'étant pas sujet britannique, il se peut que le soussigné, habitant juif de (*nom du pays*) n'ait pas le droit formel à la bienveillante attention de Votre Majesté; mais il espère en tant que membre du « Peuple juif » auquel la Déclaration Balfour, publiée par le Gouvernement de Votre Majesté et le mandat pour la Palestine accepté par la Grande-Bretagne ont promis de faciliter l'établissement de son Foyer National dans ce pays, que Votre Majesté lui reconnaîtra le droit moral de s'adresser à la Nation mandataire en la personne de son Monarque, au nom de la justice et de l'humanité.

Cette pétition n'implique aucune critique du pays, dont je suis sujet, de son Gouvernement, ni de son peuple; car les circonstances qui me forcent à soumettre à Votre Majesté cette très respectueuse requête sont surtout la conséquence de la tragédie historique de la dispersion d'Israël.

Étant donnée la détresse tant morale que matérielle où vit la grande majorité du Judaïsme mondial, détresse trop bien connue par les conseillers de Votre Majesté pour qu'il soit utile de la décrire à nouveau, je ne vois pour moi aucun espoir de salut personnel sauf l'autorisation de m'établir en Palestine, où mes frères de sang et coreligionnaires édifient avec un succès si éclatant le Foyer National Juif qui doit leur fournir, ainsi qu'à leur postérité, une chance de mener une existence de labeur et de dignité.

Cependant les règlements établis par l'Administration mandataire m'interdisent l'accès de la Palestine pour des raisons injustes à mon égard et qui ne correspondent pas aux intérêts généraux du pays.

J'ai par conséquent l'honneur de soumettre au Roi, au Gouvernement, et à la Nation de la Grande-Bretagne cette humble pétition demandant

que ces règlements injustes soient révisés de façon à me permettre d'immigrer et de m'établir dans le pays du Foyer National Juif.

En outre, je déclare solennellement que, bien que je communie profondément avec les aspirations millénaires de mon peuple à la renaissance de la Palestine en tant qu'État juif, — cette pétition est, par dessus tout, l'expression véritable de ma détresse personnelle à laquelle seul l'accueil favorable de ma requête peut offrir une issue.

Pleinement conscient de la sincérité du document ci-dessus, traduit littéralement en ma présence par une personne jouissant de mon entière confiance, j'y appose ma signature avec tout le respect dû à Votre Majesté.

PÉTITION PRÉSENTÉE PAR LES CITOYENS JUIFS DE X...

Au Président du Conseil des Ministres,

Les soussignés, Juifs et sujets loyaux de (*le nom du pays*), ont l'honneur de soumettre au Gouvernement le présent mémorandum et le prient respectueusement de mettre en œuvre tous les moyens dont il dispose, compatibles avec les intérêts de l'État, pour une action internationale tendant à la révision radicale du système d'administration appliqué actuellement en Palestine par la Puissance mandataire de la S. D. N.

Tous les signataires du présent mémorandum ne se préparent pas à s'établir personnellement en Palestine; mais tous, ils ont revêtu ce document de leur signature avec la certitude profonde et inébranlable que les thèses qu'il contient répondent non seulement aux besoins urgents du Judaïsme en détresse, mais encore à la dignité et aux intérêts de (*nom du pays*) ainsi qu'aux exigences de la justice et de l'humanité.

La majorité écrasante du peuple juif se débat actuellement, en proie à des souffrances tant matérielles que morales qui n'ont pas d'équivalent dans l'histoire des siècles derniers et auxquelles l'avenir même ne peut apporter aucun remède, sauf l'unique issue possible et si ardemment désirée :

L'immigration massive et libre de toute entrave des Juifs en Palestine sur les deux rives du Jourdain, afin que ce pays, transformé dans un proche avenir en un État juif, puisse, tout en sauvegardant dans leur pleine mesure les droits et intérêts de la population non-juive, devenir la patrie de tous ceux de nos frères pour qui la vie normale est, pour une raison ou pour une autre, impossible à envisager en dehors de l'État Juif en Palestine.

Or, en dépit du sens explicite du Mandat, accepté par la Grande-Bretagne, à laquelle il fut octroyé par la Société des Nations, cette immigration libre et massive est systématiquement entravée par le système de gouvernement que l'administration de la Puissance mandataire a introduit en Palestine. Ce système qui, en tout état de cause, ne peut qu'être fatal pour notre colonisation, voue la population juive du pays à toujours demeurer une minorité impuissante; il n'offre aucune garantie à nos frères de Palestine contre une répétition des violences meurtrières des foules qui, à

trois reprises déjà, ont ensanglanté le pays. Au cours des derniers mois de l'année 1933, ce système a revêtu, en outre, la forme profondément humiliante de rafles et de déportations, effectuées par l'administration elle-même, et a fait du « Foyer National du Peuple Juif » un pays où la dignité du colon juif est en butte à des vexations de tous les jours.

Cet état de chose a non seulement des répercussions extrêmement pénibles sur la Palestine juive, et sur les dizaines et les centaines de milliers de Juifs, qui, dans les divers pays de la Dispersion, attendent, durant de longues années, que vienne leur tour d'aller s'établir en Palestine; il ajoute encore aux sombres perspectives qui s'ouvrent presque partout devant le Judaïsme mondial, la menace d'un profond désespoir de notre peuple.

Un tel état des masses juives, dans presque tous les pays du monde civilisé, ne peut rester indifférent ni à la conscience, ni aux intérêts tant nationaux qu'internationaux des peuples et des gouvernements. Nous en appelons au Gouvernement de (*nom du pays*), en sa qualité de membre de la Société des Nations, et, en premier lieu, en tant que gouvernement d'un pays qui compte (*nombre de mille*) de citoyens juifs, et nous le prions, au nom des hauts principes de l'équité et de la libération des peuples, d'intervenir en notre faveur d'une façon énergique et décisive.

Le plus ancien en même temps que le plus malheureux des peuples, qui a enrichi l'humanité de tant de valeurs spirituelles, demande qu'on lui accorde les mêmes conditions d'existence nationale normale que celles dont jouissent tous les autres peuples de la terre. Nous signons la présente pétition dans la certitude profonde que son but répond entièrement aux intérêts et à la dignité de (*nom du pays*), de la Puissance mandataire, du peuple arabe et des nations du monde entier et que, avec l'appui généreux du Gouvernement de (*nom du pays*), des milieux amicalement disposés et influents répondront à notre appel pour nous aider et faire triompher notre juste cause



Chœur des Voix

Réincarnation de Chmielnitzki.

Le mouvement antisémite fomenté par des émissaires nazis s'étend sur la Galicie orientale. L'Ukraine n'a jamais beaucoup aimé les Juifs et on y tire aujourd'hui des arguments contre eux tant du fait du refoulement des Juifs par le gouvernement tsariste dans « la zone » ukrainienne, que du meurtre de Petliura, ce bandit national, par le Juif Schwarzbard.

Des rapports de Galicie Orientale nous brossent un tableau d'une oppression cruelle et de souffrances si grandes qu'elles nous paraîtraient incroyables si elle n'étaient confirmées par des noms et des photos. Il y a là-bas 586.000 Juifs. Leurs voisins ukrainiens qui sont quatre millions et demi, semblent résolus à les exterminer. Environ 130.000 Juifs vivent dans les villages. Quelques-uns sont des marchands, mais la plupart (76.000) a toujours gagné sa vie comme agriculteurs et est composée de fermiers et de commerçants. Ils sont depuis le XVII^e siècle fixés au sol. Les armes dirigées contre les marchands sont les coopératives ukrainiennes, qui couvrent tout le pays de leur réseau et comptent actuellement 4.000 succursales. Un boycott sans pitié est organisé sur une vaste échelle pour obliger les Ukrainiens à se fournir seulement chez elles. Cette campagne fait apparaître, tant elle est violente, le boycott des Juifs en Allemagne, comme une manifestation de bienveillance fraternelle. Les prêtres eux-mêmes se servent de méthodes des plus scandaleuses, refusant de baptiser les enfants de parents qui ne se conforment pas strictement au boycottage, de marier leurs ouailles suspectes de relations avec des Juifs et même d'enterrer un homme dont la famille a négligé ses devoirs de chrétien au point de vendre des marchandises à des Juifs ! Les clients ukrainiens de boutiques juives sont fouettés. Le résultat est que des milliers de boutiques juives des villages ont été ruinés et se sont réfugiés dans les villes où ils grossissent les rangs du paupérisme juif.

Les paysans juifs qui ont travaillé la terre depuis des générations n'ont pas obtenu un sort plus doux. Ils ont été victimes d'une terreur diabolique. On a brisé les fenêtres de leurs maisons, brûlé leurs fermes, tandis que les paysans ukrainiens se moquaient du désespoir des fermiers ; on a tiré sur eux et des paysans juifs ont été tués et blessés dans leur propre maison. Le blé vert a été coupé et on l'a laissé pourrir dans les champs. Les arbres des vergers juifs ont été déracinés. Les Juifs craignent de sortir de chez eux la nuit, même pour aller prier.

Dans les villes de la Galicie Orientale, où la plupart des 377.000 Juifs vivaient de la vente des produits agricoles, la terreur règne à tel point que les Ukrainiens non seulement n'achètent plus aux Juifs, mais refusent de leur vendre. Bien que le Juif des villes ne soit pas soumis à la terreur physique de ses frères des villages, il subit une pression économique qui

le ruine rapidement. Il est inutile de parler de la pauvreté qui règne en Pologne, mais cette pauvreté devient pour les Juifs la détresse absolue. Les communautés juives de la Galicie Orientale qui étaient autrefois riches et actives sont maintenant pauvres, sans travail, sans pain et sans espoir. Des 80.000 Juifs de Lemberg la moitié est réduite à la mendicité. A Stanislawow, les 4.000 habitants juifs travaillent pour un ou deux francs par jour, et un repas de pommes de terre est pour eux un festin qu'ils ne sont pas sûrs d'avoir tous les jours !

Antijudaïsme yougoslave.

En Yougoslavie, le sénateur Majstravic exige que soit réduit le nombre de visas accordés à des réfugiés juifs allemands, afin d'éviter « l'enjuivement » du pays.

Etrange alliance.

La presse allemande s'intéresse de très près aux efforts des antisémites autrichiens pour compromettre la situation du judaïsme local. Elle accueille avec bienveillance la brochure *Ordnung in der Judenfrage*, que vient d'éditionner l'ancien ministre de l'Instruction Publique autrichien, le Dr Czermak, secondé par un sioniste (!) et où, saluant la « déjudaïsation » naziste, il tire la conclusion suivante : « Les Juifs ne doivent pas être dans notre culture nationale, autre chose que des visiteurs. Car partout où ils essaient de contrefaire de bons Allemands, ils commettent une trahison à l'égard de leur sang, sans pour cela atteindre le but qu'ils poursuivent. Nous nous attendons à ce qu'ils reviennent à leur ancien mode de vie conservateur et qu'ils renoncent à l'illusion — que seule leur fantaisie excessive rend excusable — de pouvoir s'égaliser à des Allemands. »

Il est, dans les combinaisons politiques, des alliances inattendues ; on a vu des communistes voter la main dans la main avec des réactionnaires. Mais cela ne vous répugne-t-il pas, au nom d'un prétendu retour du judaïsme à ses origines, de voir sous la même couverture, avec le Dr Czermak, un sioniste ? M. Oskar Karbach, Juif nationaliste, ne pouvait-il vraiment choisir pour compagnon quelqu'un d'autre, au lieu du président du Parti Social-Chrétien.

Succès de librairie.

« Les protocoles des Sages de Sion », réédités et commentés par Alfred Rosenberg, connaissent un renouveau de publicité... en Suisse. Certaines excellentes librairies n'ont pas honte de faire une vaste réclame à ce « nouveau excellent livre ».

Le paragraphe aryen

Il a été décidé à l'Assemblée de l'Union professionnelle des Ingénieurs allemands, à Eisenach que désormais seuls les aryens pourront en faire partie. La même décision a été prise à la Conférence des Architectes allemands à Munich ; les membres juifs de l'Union ont été exclus. Par contre, le vice-président de l'Union des Commerçants allemands, M. von Dewitz,

a déclaré que l'exclusion des membres juifs produirait un chaos néfaste pour le commerce allemand.

La rééducation professionnelle des Juifs allemands

Pour les jeunes gens, la rééducation en vue de faire de l'agriculture ou de l'élevage n'est pas impossible. Mais comment l'exiger d'hommes d'un certain âge (*Israeliter Familienblatt*, Berlin)? Pour que ce passage à l'agriculture soit possible en Allemagne même, il faudrait que les Juifs puissent posséder la terre. ce qui semble leur être refusé par les nouvelles lois.

Sommes-nous fauteurs de guerre ou pacifistes?

Au cours d'une discussion consacrée aux relations franco-allemandes, à Paris, en décembre 1933, M. Louis Thomas, rédacteur politique à *Midi*, se déclarait ami et partisan de tout ce qui pouvait rapprocher les deux pays; ce pourquoi il crut devoir adresser de violents reproches aux Juifs qui, selon lui, ne cherchaient qu'à les diviser. Les Juifs exagèrent, dit l'orateur, les sévices nazistes dans le seul but d'ameuter contre le Reich la population française, et ces efforts ne serviraient qu'à déclencher en France « un mouvement antisémite de grand style ».

Que c'est commode! Jusqu'ici, on reprochait généralement aux Juifs de servir de ciment entre les pays, de rapprocher les deux rives du Rhin, « en dépit des tendances historiques nationales ». Aujourd'hui, ce serait juste le contraire. Quand le nationaliste a besoin d'un « fauteur », c'est le Juif qui écope.

Promesses électorales ne durent qu'un instant...

L'intense propagande naziste dans la Sarre ne laisse pas de frapper les Juifs. Cet hiver, qui fut particulièrement rigoureux, « un cas de conscience » s'est posé pour les Sarrois; faut-il ou ne faut-il pas accepter les offrandes juives à « l'Œuvre d'aide hivernale ».

S'élevant contre ce boycottage, la *Saarbrücker Zeitung* s'appuie sur des assurances qu'elle est allée quérir au centre local du Parti National-Socialiste, et selon lesquelles on n'avait pour les Juifs que sympathie et bienveillance... avant le plébiscite, s'entend! Le journal termine son apologie libérale par une conclusion des plus claires : « Nous savons que la grande majorité des Juifs sarrois tiennent à l'Allemagne; ils le prouveront pendant le plébiscite. Même si, sous l'effet d'événements de politique intérieure, ils ont eu à souffrir moralement, ils n'en seraient que plus frappés si l'on voulait généraliser l'attitude de Juifs sarrois isolés qui soutiennent l'autonomie. Mais la presque totalité des Juifs sarrois n'en veulent rien savoir. »

Hélas! nous faudra-t-il rappeler ce « libéralisme » au journal sarrois un jour prochain, où le plébiscite aura rendu la Sarre au Troisième Reich?

« Prométhée » enchaîné.

« La politique culturelle » naziste s'attaque tout particulièrement à l'art, à l'enseignement et à la critique, domaines où, paraît-il, l'Allemagne est particulièrement infectée par l' « esprit juif ».

M. Goebbels prêche une croisade contre « l'intellectualisme juif », qui, explique-t-il complaisamment, n'est autre chose que toute vie de l'esprit, artistique et scientifique, universelle par essence, à tendances internationales, donc anti-allemandes. Il faut, coûte que coûte, lui substituer la nouvelle devise : « Culture allemande par le sol et par le sang. » « L'art n'est pas une notion absolue, continue M. Goebbels, il n'existe que par le peuple qui le crée et qu'il sert. » L'Académie germanique construit désormais sur une base d'inimitié ouvertement proclamée à l'égard de l'esprit.

Le théâtre juif « Kundes »

Un théâtre juif permanent, sorte de « Chauve-Souris » ou « d'Oiseau Bleu » yiddisch, s'est installé dans une petite salle aux environs de la République.

Dans le domaine du jeu, du rythme, du décor et, en grande partie, du répertoire, le « Kundes » représente un effort artistique méritoire que nous nous devons tous d'accueillir chaleureusement. Ce « Gavroche » juif à des notes d'un humour exquis et savoureux. De petites mises en scène comme « Der Kundès », leçon donnée par un rabbin à deux gamins espiègles, comme « Die Misinke oisgegeben », noce en musique avec tous les types juifs traditionnels, comme « La nuit sur le vieux marché », humoresque dans un village juif nocturne, ont une fraîcheur, un entrain, une puissance d'évocation qui dépassent véritablement le cadre des « Variétés ». Le metteur en scène, M. Razumny, qui joua avec Max Reinhardt et qui est en même temps un acteur comique de tout premier ordre, pince-sans-rire d'une finesse rare, a à sa disposition de bons musiciens et d'excellents comédiens. Toute la troupe, d'ailleurs, a une vitalité, un mouvement qui sauvent des numéros même moins réussis. On rit de tout son cœur aux spectacles du « Kundes » — et c'est un compliment qu'on ne saurait faire à tous les théâtres. Le « Kundes » se prépare à faire des tournées dans différents pays et nos divers lecteurs auront sans doute bientôt l'occasion de l'applaudir chez eux.

Il est à souhaiter que les dirigeants de ce théâtre, tout en se servant largement des moyens scéniques modernes, ne sombrent pas dans l'imitation des modèles européens, mais puisent de plus en plus à la source juive qui contient des trésors d'humour, d'émotion, d'art, de rythme. L'actualité juive offre aux revues, aux sketches, aux chansons, un champ illimité. Des formes nouvelles attendent d'être créées. Le « Kundes » a toutes les qualités requises : il ne dépend que de lui, de son niveau artistique, de sa compréhension et de son amour de la vie juive et de l'esprit juif, de rester un amuseur éphémère et vite oublié, ou de devenir un groupement vital et original.

Les Livres et les Idées

VIE D'UN SAGE

« La voie du sage est d'être modeste, humble, intelligent ; de supporter l'injustice, de se faire aimer par ses frères, d'éviter de faire le mal, de juger chacun selon ses mérites. » C'était là la définition du vrai savant qu'ont donnée nos anciens Rabbis. Et la vie de Moïse Mielziner (1) cadre parfaitement avec cette description.

« Si tu as appris et que tu n'as pas enseigné, à quoi servira ta science ? » demandent nos Docteurs. Moïse Mielziner a fait les deux.

Suivant la parole de Philon, il a « mis en harmonie une intense vie juive avec une appréciation raisonnable des autres cultures », il a « pris part aux intérêts du vaste monde et à sa véritable culture et gardé à l'idéal juif une fidélité inébranlable ».

Moïse Mielziner fut un grand connaisseur du Talmud, cette « mer si vaste aux profondeurs insondables ».

Il étudia cette Somme d'une façon scientifique et moderne, se rendant compte que l'on ne pouvait comprendre le Talmud, sa philosophie et ses lois qu'en le replaçant dans son époque et en étudiant la vie des peuples qui ont laissé une trace dans le Talmud.

Pour Moïse Mielziner, la tradition juive ne signifiait pas le *culte* d'un *passé mort*, mais l'acceptation des valeurs éternelles du passé, qui, dans l'histoire d'Israël, ont démontré la vérité et la puissance de leur enseignement éthique.

Ce savant comprit que le Talmud n'est pas un recueil de *halachot* périmées, mais que même notre époque moderne, et en particulier le Judaïsme de nos jours trouveraient profit à plonger dans la « mer de Talmud » pour en retirer les perles qui s'y trouvent. C'est ce que Moïse Mielziner essaya et réussit à faire : l'interprétation de l'enseignement des Docteurs.

Il voua sa vie à faire connaître au monde la beauté et la richesse des idéaux et des enseignements juifs.

L'ouvrage que lui dédie aujourd'hui sa bru, Mme E. M. K. F. Mielziner, ouvrage de piété filiale, contient tout d'abord une biographie fort complète et intéressante de R. Moïse Mielziner et une bibliographie annotée de ses œuvres, d'un intérêt capital.

L'auteur a eu l'excellente idée de réunir aussi et de réimprimer certains fragments totalement introuvables aujourd'hui, en particulier la thèse de R. Moïse Mielziner sur « L'esclavage chez les Anciens Hébreux », sur l'enseignement dans les cours « d'instruction religieuse », sur Maïmonides, etc.

M. P.

(1) *Moses Mielziner (1828-1913) : Biographie par Ella McKenna Friend Mielziner*, N.-Y. 1931.

UN BRÉVIAIRE JUIF

Il est inutile d'analyser ici l'*Auto-Emancipation* de Pinsker (1) qui vient d'être si opportunément traduite en français. C'est un livre que tout Juif devrait avoir à son chevet, à côté de sa Torah (disons, en passant, pour le regretter que ce Livre que nous lisons ou devrions lire chaque semaine reste encore ignoré de trop de Juifs). Il a été écrit, il y a environ cinquante ans, mais il doit être lu *aujourd'hui*, puisque, depuis cinquante ans, il a été incompris par la plupart et que sa leçon de dignité est restée lettre morte.

Ce n'est pas un livre pour quelques Juifs, c'est le livre de chaque Juif.

M. P.

PAYSAGES MAROCAINS

Les Couleurs au Maroc (2), d'un style élevé, empreint d'une ardente poésie, est bien le livre qu'il fallait, pour chanter une race guerrière et passionnée, une terre de volupté, d'amour et de mort.

Les affinités électives sont aussi indispensables entre peuples appelés à vivre ensemble qu'entre individus. Grands capitalistes, fabricants de munitions, politiciens, hommes d'Etat et conquistadors ne se soucient pas généralement de cette question. Grâce au livre de M. Mauclair, nous avons l'impression que les affinités électives existent entre les Français et leurs nouveaux alliés : l'élan, l'envolée lyrique, l'amour de l'art et de la couleur et la passion de l'héroïsme.

Aussi, d'après l'enthousiasme qui anime ce dernier volume de M. Mauclair, on comprend que le contact du Maroc avec la civilisation européenne est déjà fécond en œuvres bienfaitrices pour l'humanité. De nouveaux horizons s'ouvrent à ceux qui cherchent un gagne-pain ; un nouveau foyer de culture surgira pour les poètes et les artistes, qui trouveront à Fès, à Marakesch ou dans les Kasbas de l'Atlas, de nouvelles sources d'inspiration.

La révélation d'un pays encore inconnu marque toujours une renaissance artistique et littéraire. M. Mauclair est un des premiers à nous ouvrir la voie pour le Maroc, en faisant miroiter à nos yeux, et de façon magistrale, les beautés inépuisables de cette terre africaine où, depuis des siècles, se succèdent les races nomades les plus artistes de l'Asie et de l'Afrique. En composant cet ouvrage, l'auteur ne se rend peut-être pas compte qu'il a accompli aussi une œuvre d'une haute importance au point de vue social. Il donne envie à la jeunesse de s'établir dans ce pays des *Mille et une Nuits*, où la lutte pour la vie sera plus digne et moins âpre que dans ces grands centres de l'Europe, si cruels et implacables envers les hommes sans fortune. Par ce chant épique et lyrique, il suscite chez tous ses lecteurs l'ardent désir de visiter les merveilles du Maroc. Grand connaisseur en ethnographie et en ethnologie, il dresse un tableau admi-

(1) Léon Pinsker : *Auto-Emancipation*, trad. de J. Schulsinger (les Editions Sionistes, Anvers 1933).

(2) *Les Couleurs au Maroc* : Camille Mauclair (Editions Grasset 1933).

nable, plein de vie, des différentes races qui se heurtent et s'entrecroisent depuis Fès jusqu'à Marakesch et de Casablanca jusqu'à l'Atlas : les Arabes, qui ressemblent à des statues vivantes, ces peuples fiers et indomptables, Touaregs et Berbères, et les Juifs, qui apportent dans ce décor pittoresque leur initiative, leur vive intelligence, leur esprit d'entreprise et leur sens artistique. M. Mauclair pressent, devine et connaît les qualités principales de tous ces peuples.

Amateur d'architecture, des arts plastiques et des beautés de la nature, ses descriptions de Marakesch, d'où l'on voit l'Atlas aux cimes étincelantes, de Fès la mystérieuse, où, dans des ruelles sordides, surgissent soudain ces palais féériques, dignes pendants de Grenade et de Cordoue, méritent l'honneur de figurer dans nos anthologies.

Le voyage de M. Mauclair à travers l'Atlas est passionnant comme un roman d'aventures. Que de belles évocations de ces *tighremts*, forteresses aux tours carrées et dont les remparts en argile rouge sont couronnés de créneaux blancs, et ces *Kasbas*, châteaux formidables, accrochés sur le versant sud de l'Atlas. A part l'écrivain anglais Hichens et quelques peintres russes, peu d'artistes ont su évoquer aussi puissamment que M. Mauclair la beauté nostalgique, le sortilège troublant, irrésistible, des grands terrains arides, des steppes et du désert.

Le secret du succès de M. Mauclair est que ce grand évocateur d'images, qu'il chante les eaux mortes de Bruges, Naples l'Éclatante ou Marakesch la Rouge, met toute son âme dans ses livres : les enthousiasmes de ses vingt ans, les aspirations inassouvis de l'artiste, sa passion pour l'aventure, pour l'inconnu, sa soif d'infini.

Sa description de la vie sentimentale et de l'« ahidous », la danse d'amour au Maroc, est un chef-d'œuvre de vie et de mouvement, et nous donne l'impression « de la force explosive » comme il dit, « de ces natures triplement scellées devant le roumi ». Parmi toutes les littératures européennes, c'est la française qui pénètre le plus facilement et le plus profondément dans le domaine psychique de l'Orient. On ne se rend pas toujours assez compte du rôle important que peuvent jouer certains écrivains dans la politique. A l'heure où l'Europe était à feu et à sang, Victor Hugo et Pierre Loti continuaient d'être les auteurs préférés au fond des harems, à Constantinople et à Beyrouth. Ces maîtres par la magie de la parole, malgré les dissensions politiques et les haines furieuses, savent ensorceler toujours à nouveau l'âme orientale. Ici encore, M. Camille Mauclair continue les traditions de ces grands écrivains.

G. QUITTNER ALLATINI.

LA BIBLE ET LE MILIEU BABYLONIEN

La dépendance des textes bibliques du milieu babylonien a été signalée pour la première fois d'une façon catégorique par le célèbre professeur berlinois Friedrich Delitzsch, dans sa conférence sur *Babel und Bibel*, faite au début de 1902, et cette assertion fut renforcée la même année par la publication du Code de Hammourabi par les soins du savant assyrio-

logue, le P. Vincent Scheil (1). Depuis, les efforts combinés des archéologues et des linguistes nous ont révélé l'existence de toute une littérature assyro-babylonienne ou, plus exactement, sumérienne et akkadienne, dont la durée s'étend à près de quatre mille ans d'histoire et où se rencontrent tous les genres : annales, hymnes, épopées, documents épistolaires et textes juridiques. Plusieurs milliers de grandes et petites inscriptions sur pierre, plus de cent mille cônes et tablettes d'argile, plusieurs milliers de sceaux en matière précieuse, tel est le bilan prodigieux de ce qu'on a trouvé depuis ces trente ou quarante dernières années en fouillant le sol dans le triangle formé par le Tigre et l'Euphrate, et bien au delà des rives de ces deux fleuves (2).

Pendant, au fur et à mesure que l'assyriologie pénétrait plus avant dans le passé et élargissait la base de ses connaissances, certaines affirmations primitives concernant les peuples qui habitaient jadis la plaine mésopotamienne, de même que leur provenance et les influences qu'ils avaient subies ou exercées réciproquement, durent fatalement être revisées ou modifiées.

C'est ainsi que les découvertes récentes ont posé le problème de savoir si les Sumériens, qui précédèrent les Sémites ou Akkadiens, étaient des autochtones, ou s'ils furent précédés par une race asiatique. Le très savant M. de Morgan penche pour la première hypothèse et fait des Sumériens des descendants des survivants du Pleistocène, enfermés par les glaces en Asie antérieure. Mais cette croyance a contre elle le fait que nous n'assistons pas en Sumer aux premiers balbutiements d'une civilisation, ou plutôt que les éléments que met en œuvre la culture sumérienne ne paraissent pas tous empruntés à un pays de la plaine comme l'est la Basse-Mésopotamie, à sa flore, à sa faune. Cette civilisation suggère le souvenir d'un ancien habitat, en pays montagneux et, sans bien la définir, on a du moins cherché à mettre cette culture en rapport avec le résultat de certaines fouilles qui ont fourni des documents extrêmement anciens.

C'est d'abord à Anan, dans le Turkestan russe, qu'on a pensé trouver un des relais des Sumériens dans leur marche vers le sud. Mais cette affirmation, propagée sur la foi des premiers archéologues qui ont étudié la question, ne résiste pas à l'examen. On a eu l'hypothèse du Nord de l'Inde. Les fouilles toutes récentes exécutées dans le Nord-Ouest de l'Inde, sous la direction de sir J. Marchall pour « l'Archaeological Survey of India », ont porté sur la région d'Harappa, au sud-ouest de Lahore, dans le Penjab, et à Mohenjo-Daro à plus de 600 kilomètres au sud-ouest d'Harappa. Ces explorations nous rendent en somme compte d'une civilisation qui florissait le long de l'Indus.

Les résultats des fouilles sont assez divers. Si l'on se garde de toute exagération, on sera tenté d'admettre qu'il y eut sur les bords de l'Indus une civilisation influencée, non par celle de Sumer (Basse-Mésopotamie) ou par l'Elam qui était un champ de culture sumérienne, mais par une

(1) *Le Code de Hammourabi*, par V. Scheil. Edition princeps. Tome IV des *Textes Elamites-Sémitiques des Mémoires de la délégation en Perse*. Paris 1902.

(2) On trouvera un excellent tableau d'ensemble et des conclusions solidement établies sur les fouilles qui ont été pratiquées en Mésopotamie jusqu'à ces derniers temps, dans l'ouvrage de M. Contenau, *Manuel d'archéologie orientale*, vol. I-III.

source commune aux trois pays. On a émis aussi l'hypothèse chinoise. Les fouilles pratiquées dans l'Est de la Chine (province du Honan, à Yanh-Shao) et dans le Kansou, à l'Ouest du même empire, ont fait découvrir une céramique associée à une civilisation néolithique; les vases du Honan, à surface polie, à dessins noirs, ont été comparés à la céramique mésopotamienne la plus ancienne.

Il semble plus naturel, comme le pensait Maspéro et comme le reprend actuellement à son compte M. Contenau (1), d'étendre aux Sumériens l'hypothèse d'une origine commune avec les autres Asiatiques, origine tellement lointaine d'ailleurs qu'on en arrive à parler d'autochtones lorsqu'il s'agit de ces populations, et cette origine serait l'Asie centrale ou les grandes steppes sibériennes. Les recherches effectuées en Mésopotamie donnent l'impression d'une descente des Sumériens vers le sud. Le lien d'origine des peuples asiatiques explique cette marche en éventail qui couvre l'Elam, la Mésopotamie, les monts d'Arménie et l'Asie-Mineure; pour celle-ci, deux voies d'accès sont possibles : le cheminement de proche en proche depuis l'Arménie par les passes du Taurus, mais aussi l'entrée par l'Hellespont.

« N'oublions pas, écrit M. Contenau, que, sur le littoral nord de la mer Noire et dans le Kouban, des vestiges ont été découverts qui indiquent un rapport étroit avec l'art de Sumer. »

Voici donc ce qu'on peut dire aujourd'hui à propos des Sumériens, de leurs origines et de leur premier habitat. Voyons maintenant ce que l'archéologie et la linguistique mésopotamiennes nous disent au sujet des Akkadiens ou Sémites.

L'installation en Mésopotamie des premières tribus akkadiennes remonte à une époque sur laquelle nous ne pouvons rien dire de précis. Mais le fait que l'épanouissement d'un art et d'une littérature akkadiennes date du milieu du troisième millénaire avant notre ère, c'est-à-dire du temps de Sargon l'Ancien, montre bien que les Sémites, ou tout au moins une partie d'entre eux, vivaient déjà depuis longtemps sur les rives du bas Euphrate et bien avant que, d'après la tradition biblique, Tharé et son fils Abraham eussent abandonné Our Kashdim; un millier d'années au moins avant la naissance de Moïse. Quant à l'unification politique de la Mésopotamie, on peut dire qu'elle se fit le jour où Hammourabi eut fait, des petits États qui constituaient géographiquement le pays de Sumer et d'Akkad, un empire unique.

Dans cet empire d'Hammourabi, où Babylone devient la métropole politique et religieuse, quelle fut la situation des Hébreux et quel était leur apport dans l'art et la vaste littérature suméro-akkadienne ?

Il semble qu'en ces temps-là, au point de vue politique et social, la situation des Hébreux ne différât en rien de celle des autres peuples vivant sous la houlette des princes de la dynastie akkadienne. Quant à la littérature hébraïque antérieure à notre ère, on peut dire qu'elle fut bien moins abondante que celle des Suméro-Akkadiens, et aussi moins variée; son objet était plus strictement religieux, et, même quand les auteurs écrivaient de l'histoire, ils se plaçaient à un point de vue religieux (2). Au

(1) *Op. cit.* Tome III, p. 122.

(2) Charles-F. Jean, *La Bible et les récits babyloniens*. Paris 1933.

surplus, aucun des livres hébraïques qui paraissent être les plus anciens ne porte de date ni de nom d'auteur. Il est donc impossible de fixer avec certitude l'époque des premières manifestations d'Israël.

« Toutefois, nous admettrons, remarque M. Charles Jean, que le Pentateuque remonte, *substantiellement*, au XIII^e siècle environ avant J.-C. » Et il ajoute : « Il est utile de noter que nous n'avons plus un seul *autographe* des livres bibliques, tandis que les autographes sumériens et babyloniens se comptent par milliers. Les Hébreux avaient cet avantage sur les scribes sumériens et akkadiens de pouvoir utiliser l'alphabet inventé par les Sémites phéniciens. » La langue sumérienne étant une langue agglutinante, c'est-à-dire à flexions grammaticales internes, tandis que la langue akkadienne était de souche sémitique, c'est-à-dire caractérisée par la prépondérance des consonnes sur les voyelles, « il en résulte que la morphologie et la lexicologie hébraïques ressemblent à celles de la seconde, mais qu'elles diffèrent fondamentalement de celles de la première ».

Mais, de même qu'il y a des ressemblances entre l'hébreu et l'akkadien, il existe des analogies frappantes entre la poésie et la prose historique des Suméro-akkadiens et celles des Hébreux. C'est, dans la poésie, le rythme identique des idées connu sous le nom de *parallélisme*; c'est le même caractère religieux de toute la production littéraire, que ce soit la poésie lyrique et l'épopée ou l'histoire et la prose épistolaire. Toute la différence, c'est que les sentiments religieux exprimés par les Mésopotamiens dans leur littérature, particulièrement dans leurs psaumes, sont polythéistes, tandis que chez les Hébreux, c'est Jahveh seul qui les inspire et les anime. Cette analogie entre la littérature hébraïque et celle des Suméro-Akkadiens avait fait dire, au temps où l'assyriologie n'était qu'à ses débuts, que les Hébreux avaient trouvé des modèles tout faits dans la littérature plus ancienne des Mésopotamiens, et, par conséquent, ne firent qu'imiter ou pasticher. Ce reproche qui perce dans la fameuse conférence de Friedrich Delitzsch, dont nous avons parlé au début de cet article, et qui fut avancé lors de la découverte de la stèle de Hammourabi, n'est plus de mise aujourd'hui. Comme le remarque fort justement Charles Jean, il est douteux que les narrateurs hébreux eussent eu en mains des documents écrits suméro-akkadiens. « Pour expliquer les ressemblances et les différences, il suffit, écrit notre auteur, d'admettre que les écrivains d'Israël connurent les traditions orales qui avaient cours avant eux, en Mésopotamie, qu'ils en retinrent ce qui convenait à leur but, sans modifier parfois, ou modifiant à peine le procédé littéraire ou la forme originale, mais qu'ils remplacèrent délibérément et toujours le polythéisme par un monothéisme strict. »

Mais voyons le Code de Hammourabi. Qu'il y ait dans ce Code et dans le Code Mosaique des lois semblables dérivées de principes communs, ne saurait surprendre, puisque ces deux Codes devaient régir deux peuples ayant une même origine ethnique et que, par ailleurs, les deux législations imposaient ainsi des obligations divergentes, parce que, lorsque l'une et l'autre furent « promulguées », l'évolution sociale des deux peuples avait abouti à deux étapes différentes.

Ainsi donc, il est loin d'être prouvé qu'aucun auteur biblique ait emprunté directement et surtout exclusivement son récit à des documents

écrits babyloniens. L'analogie existant dans la forme s'explique aisément par le fait que les Hébreux ont vécu à l'origine et ensuite, à partir de la captivité, dans le milieu babylonien où existait une tradition commune que les écrivains babyloniens et les écrivains israélites ont consigné par écrit, avec ou sans retouches ou corruptions. Il en ressort, en définitive, que si même les auteurs bibliques ont *utilisé* des documents écrits cunéiformes, la traduction qu'ils nous ont transmise est toujours monothéiste. Et de plus, il ne faut pas oublier que nous avons en cunéiforme plusieurs recensions d'une même tradition et qu'elles présentent de nombreuses divergences.

Il nous reste à voir quelles sont les influences « babyloniennes » qui ont pu atteindre le Nouveau Testament par l'intermédiaire de l'Ancien. D'après Charles Jean, qui consacre à cette question, dans son ouvrage cité par nous, des lignes bien savoureuses, elles se ramènent à des influences de forme : mots, expressions, figures, procédés littéraires. Ainsi, les cantiques néo-testamentaires : *Magnificat*, *Benedictus*, *Nunc dimittis*, sont composés suivant les lois du parallélisme suméro-akkadien et israélite. « Ils ne sont d'ailleurs, ajoute notre auteur, que des tissus de réminiscences des prophètes et des psaumes. »

Telle est donc, *grosso modo*, la position actuelle de l'assyriologie, science jeune, mais dont les progrès ont été rapides vis-à-vis de la question des sources et du contenu des écrits bibliques. Et si cette position est quelque peu autre que celle de la théologie devant le même problème, c'est qu'il lui est impossible de se contenter, comme le fait la théologie, d'expliquer les choses par l'intervention divine.

Nicolas BRIAN-CHANINOV.

N. B. *Le calendrier babylonien.*

Le célèbre assyriologue, professeur J. Langdon, vient de donner, grâce à des documents récemment mis à jour, de nouveaux aperçus sur le calendrier babylonien. Selon Langdon, le calendrier qui avait été admis en Mésopotamie du Sud aux époques historiques, était d'origine sumérienne, c'est-à-dire non sémitique. Ce calendrier, basé sur l'année agricole, ayant été abandonné aux environs de 2800 avant notre ère, fut remplacé par le calendrier sumérien de Nippur, basé sur la mythologie. C'est lui aussi qu'adoptèrent les envahisseurs amoriens venus dans la contrée vers 2300 avant notre ère.

Les calendriers d'Assyrie et de Babylone sont aussi de la même origine sumérienne. On y retrouve les mythes sumériens, en particulier celui de Pammuz. Et c'est à eux que les Juifs, durant la captivité babylonienne, empruntèrent leur calendrier.

Le Dr Fortheringham a très ingénieusement interprété un prisme en ivoire (pendule primitive), conservé au British Museum : les Babyloniens auraient divisé le temps, entre le lever et le coucher du soleil, en douze période, dont la longueur changeait avec les saisons. La semaine juive de sept jours aurait également un origine babylonienne. Au VII^e siècle avant notre ère, Assurbanipal avait fixé, comme point de repère, les 7^e, 14^e, 19^e,

21^e et 28^e jours du mois, division qui fut adoptée par les Juifs à l'exception du 19^e jour.

Ce calendrier est plein de fêtes, de commémorations rituelles d'événements mythologiques, de sorte que presque tous les jours du mois lunaire célébraient des influences des phases lunaires sur la vie des hommes. Du reste, ce calendrier étant sorti des mains du clergé, portait l'empreinte pharisaïque.

N. B.-C.

LE STYLE ORAL PALESTINIEN ET SA PRÉSENTATION TYPOGRAPHIQUE

Dans ses leçons actuellement données à l'École des Hautes Études de la Sorbonne, le Père Marcel Jousse — qui découvrit le mécanisme psycho-physiologique de la fameuse *Loi du Parallélisme* — développe l'enseignement dont nous avons esquissé les grands principes anthropologiques dans le dernier numéro des *Cahiers Juifs*. Ces quelques lignes n'en pourront retenir qu'un seul point, mais c'est un des plus importants pour notre compréhension, à nous autres « gens du livre ».

On se rappelle que, suivant une loi physiologique pédagogiquement utilisée comme procédé mnémotechnique par les Nabis et les Rabbis d'Israël, le Récitateur, en balançant son corps, facilitait le déclenchement des clichés propositionnels sur ses muscles laryngo-buccaux. Tous les récitatifs pédagogiques d'Israël ont été composés au moyen de ces balancements rythmiques et mélodiques, un cliché répondant à un autre cliché.

Mais que fait, de cette mélodique récitation vivante, le papier imprimé qui dessèche toute vie ?

Les dimensions des pages étroitement rectangulaires du livre moderne ne permettent généralement pas — surtout lorsqu'il s'agit d'un Schème rythmique ternaire — de typographier les balancements sur une seule ligne. Cependant ils devraient l'être, pour bien *nous faire sentir* que nous sommes en présence d'une « unité récitationnelle », d'un vivant organisme à deux ou trois membres musculairement, mélodiquement et logiquement interdépendants :

La Vérité demeure — le Mensonge point ne demeure.

Pour remédier à cette malencontreuse insuffisance de place, il fallait donc trouver une disposition typographique qui mette en plein relief les deux ou trois balancements de cette « unité organique » qu'est le Schème rythmique binaire ou ternaire, *tout en obligeant notre œil* à sentir leur intime « imbrication » musculaire et mélodique. Le Père Jousse a résolu ce délicat problème de transposition physiologique. Voici la présentation typographique qu'il a employée dans sa somptueuse édition des *Récitatifs rythmiques parallèles des Rabbis d'Israël* (1), présentation typographique qui vient d'être adoptée par M. Loisy dans ses derniers ouvrages :

(1) Paris, Editions Spes, 1930.

*La Vérité demeure,
le Mensonge point ne demeure.
Beaucoup ai-je appris de mes Maîtres
et de mes Confrères plus que de mes Maîtres
et de mes Disciples plus que de tous.*

Nous n'avons donc pas ici deux et trois « vers » indépendants et se suffisant à eux-mêmes comme notre actuelle *poésie* nous inclinerait à le penser, — mais bien les deux et trois parties constituantes d'un « tout » global, c'est-à-dire d'un Schème rythmique de style oral pédagogique. La « disposition en retrait » de chaque balancement assure la sensation de globalisme de l'unité récitationnelle.

En lisant la belle traduction — faite par M. Marty — de l'ouvrage de M. A. Cohen sur le *Talmud* (1), nous avons regretté de n'y pas voir les citations des Rabbis présentées avec un pareil relief.

L'éditeur aurait dépensé un peu plus de papier, mais la parole vivante — et donc esthétique — des Rabbis d'Israël y aurait merveilleusement gagné. Ce sera pour une prochaine édition.

E. B.

LA RENAISSANCE SPIRITUELLE DE L'HUMANITÉ

Un nombre de plus en plus grand de savants, d'écrivains, de philosophes et simplement d'hommes, renoncent, de notre temps, à tripoter de petits problèmes psychologiques partiels, pour s'efforcer de gagner une vue d'ensemble sur le monde, pour s'incorporer à la vie universelle et pour contribuer ainsi à résoudre la crise mondiale. Le D^r Hirschkopf (2) est de ces Juifs, surgissant périodiquement dans l'histoire du Judaïsme et animés d'une fervente conscience de la mission d'Israël, qui savent qu'en réalité cette crise est déjà résolue. Pour remplacer l'égoïsme et la force brutale déchirant en ce moment le monde, par la justice, la paix, la fraternité, peuples et individus doivent redécouvrir les révélations des Écritures, les infuser dans les esprits et les mettre en pratique. Après avoir démasqué la « civilisation » barbare des temps modernes, M. Hirschkopf ne craint pas de s'attaquer au problème essentiel de l'humanité en s'affirmant nettement, vigoureusement, intégralement spiritualiste.

Peut-être pourrait-on reprocher à l'auteur de ce petit livre si riche de substance spirituelle certaines puérités de détail, un style quelque peu pathétique et périmé... Mais les idées mêmes sont celles de tous les hommes de notre temps (et de tous les temps), se réclamant tant soit peu de l'esprit. Seulement, ils ne les expriment qu'aux grandes occasions ou de manière purement platonique, craignant le ridicule par un mélange de snobisme, de bourgeoisisme et de défaitisme. Rares sont ceux qui ont le courage et la logique d'aller jusqu'au bout de ces idées fondamentales et d'affirmer que le problème individuel et collectif moderne est d'ordre non

(1) Payot, 1933.

(2) D^r Hirschkopf : *Renaissance spirituelle de l'Humanité*. (Presses univ. de France, Paris 1933.)

point économique, politique, etc., mais purement spirituel — les conditions matérielles n'étant que des effets et non des causes — et que le seul moyen de sortir de l'impasse est une régénération mentale, fruit d'un travail intérieur. Le D^r Hirschkopf est de ceux qui osent citer les Prophètes, les sachant plus pratiques et plus réels que manuels et conférences d'économie; en cela, il est essentiellement juif et humain.

Juliette PARY.

STAATENLOS!

En été 1933, le régime hitlérien a déclaré privés de leur nationalité 33 Allemands, dont les deux premiers qui aient fixé leurs dépositions, sous forme de livres, sur l'avènement nazi sont : Georg Bernhard et Heinrich Mann. Leurs livres se complètent à merveille : l'un décrit l'histoire de la république allemande depuis 1918 jusqu'à l'avènement des nationaux-socialistes (1), l'autre, celle de l'époque qui s'ouvrit pour l'Allemagne le 30 janvier (2).

Il est caractéristique de la tragédie qui s'est jouée de l'autre côté du Rhin, le 30 janvier 1933, que ces deux essais émanent non d'hommes politiques actifs et responsables, mais d'un journaliste et d'un écrivain qui, jusqu'ici, ne s'étaient occupés de politique que dans la mesure où, mêlés à la vie publique, ils sentaient leurs responsabilités engagées. Mais dans ces limites mêmes, tous deux échouèrent : Bernhard, bien que rédacteur en chef du plus important journal, du plus grand trust des quotidiens allemand, n'a pas pu en faire un organe directeur des luttes de la démocratie allemande, comme il n'a pas joué un rôle marquant pendant le temps, assez limité il est vrai, où il fut député au Reichstag. Quant à Heinrich Mann, au printemps 1933, la situation lui fournissait l'occasion de faire montre de résistance, résistance dont l'absence est aussi malheureuse que typique de l'Allemagne républicaine, comme veut le démontrer par son livre G. Bernhard. Heinrich Mann était alors président de la section de poésie de l'Académie prussienne, institution qui aurait du être un des bastions des forces spirituelles de la République, déjà fortement battue en brèche. Le national-socialisme était sur le point de la « mettre au pas », à l'instar de toutes les autres organisations. Le ministre prussien des cultes exigea que Heinrich Mann résignât ses fonctions (bien entendu, honorifiques), et Mann s'exécuta sans résistance, ce que ne purent jamais comprendre, ni ses amis, ni ses ennemis.

Les circonstances que nous venons de relater feraient peut-être douter du droit de ces deux hommes de prendre position vis-à-vis de la politique allemande. Cependant, les défaillances et les erreurs ont leur utilité, et précisément les livres de Bernhard et de Mann nous content la manière dont mûrirent leurs opinions : honnis et mis au piloris par le Troisième

(1) G. BERNHARD : *Die Deutsche Tragödie. Der Selbstmord einer Republik*. Prague 1933, Orbis-Verlag, A. G. *Le Suicide de la République Allemande*, Paris 1933, Rieder.

(2) HEINRICH MANN : *Der Hass, Deutsche Zeitgeschichte*, Amsterdam 1933, Querido Verlag, *La Haine*, Paris 1933, N.R.F.

Reich, ils ont entrepris leurs ouvrages non mûs par une colère impuissante et pourtant compréhensible, mais pour tirer des erreurs, des fautes, des horreurs du passé et du présent, un enseignement en vue d'un avenir politique plus beau.

Comme l'annonce le sous-titre de son livre, Bernhard apporte un récit de témoin sincère et réfléchi de l'histoire intérieure de l'Allemagne depuis novembre 1918 jusqu'au printemps 1933. Il n'est pas étonnant qu'il considère le sort fait aux Juifs allemands comme la plus grande tragédie engendrée jusqu'ici par le national-socialisme. Heinrich Mann, lui aussi, consacre à « l'antisémitisme vulgaire » du Troisième Reich, toute une partie de son livre où, dans le style pur qui est le sien, avec une clarté saisissante, il passe en revue les différentes formes de la barbarie national-socialiste. Avec raison, il découvre le facteur essentiel de ce mouvement, qui est aussi son unique originalité : « une immense haine », qui est sa seule raison d'être, « une haine effroyable et sauvage au point de ne pouvoir s'apaiser même si l'ennemi vaincu a disparu de la face de la terre ».

Comme tant d'autres, Mann et Bernhard durent payer pour leurs convictions républicaines qui, malgré toutes les erreurs, furent sincères et libres. Aujourd'hui, ils sont *staatenlos*. Rien d'étonnant à cela, puisque, comme on le découvrit avec terreur, les hommes les plus honorés, les meilleurs esprits de la libre pensée germanique, s'avèrent profondément ignorants des vraies forces spirituelles et politiques. Nous n'en citerons qu'un exemple. On a édité dernièrement une conférence (1) faite il y a plus de six ans (et passée inaperçue lors de sa publication dans une revue) dont l'auteur est mort depuis. Cette conférence n'acquiert tout son sens, — un sens pénible, — que dans l'ambiance du Troisième Reich.

Le demi-Juif Hugo von Hofmannsthal, certainement un des meilleurs et des plus fins Européens, résume admirablement, en peu de pages, la différence entre les natures allemande et française. En dépit de sa haute spiritualité, il s'éloigne, dans ses buts et tendances, de la réalité, se range du mauvais côté, invoque l'esprit qui, aujourd'hui, est devenu la terrible réalité allemande. Il réclame un nouveau romantisme, il aspire à une « attitude foncièrement titanique », sorte de Sisyphe « tragique de l'âme isolée » considérée comme « la forme essentielle de la tension créatrice chez l'Allemand » ; il proclame que l'Allemand a compris qu'il « devait être simultanément prévoyant et héroïque », qu'il « est impossible de vivre sans croire dans la totalité », tout cela pour arriver à la conclusion dont, à l'heure qu'il est, nous mesurons toute l'horreur : « Le processus dont je parle, n'est pas autre chose qu'une révolution conservatrice d'une ampleur ignorée par l'histoire d'Europe. Son objectif est une forme, une nouvelle réalité allemande à laquelle pourrait participer la nation dans son ensemble ».

Aujourd'hui, cette « nouvelle réalité allemande » existe, et si une question brûle les lèvres de l'humanité civilisée, c'est de savoir où elle veut encore nous mener. Tous deux, Georg Bernhard et Heinrich Mann, ont

(1) HUGO V. HOFMANNSTHAL : *Das Schrifttum als geistiger Raum der Nation*, Berlin 1933, Fischer Verlag.

répondu à cette question forts de ce qu'ils ont vécu. « L'incompréhension politique de certains riches, écrit Mann, espérait, grâce à Hitler et son mouvement, asservir les ouvriers allemands comme de pauvres nègres désarmés. Ils ne sont parvenus qu'à rapprocher d'un demi-siècle ce qui, de toute façon, doit arriver. La réalité qui s'ouvre la voie à travers le mensonge de l'hitlérisme, c'est le communisme imminent. Il en est ainsi, malgré l'échec ou la dégénérescence possibles de ses premières tentatives ». Et voici la conclusion de Bernhard : « Point n'est besoin d'être grand prophète pour dire qu'au bout du régime hitlérien se trouvent, soit la révolution sociale sous son aspect le plus déchainé, soit la catastrophe mondiale de la guerre impérialiste ».

F. F.

LES LIVRES REÇUS :

Le Roi vagabond, MARCELLE VIOUX (Fasquelle). — *Bergson et le Bergsonisme*, A. METZ (Vrin). — *Quand Israël n'est plus roi*, THARAUD (Plon). — *Le bureau de placement*, PANAIT ISTRATI (Rieder). — *Shem, Ham ve-Japhet*, A. REUBENI (en hébreu, Tel-Aviv). — *Il significato delle pitture nelle catacombe giudaiche a Roma* (Studi et Materiali di storia delle religioni, Bologna), I. ZOLLER. — *La fin du Judaïsme*, O. HELLER (Rieder). — N. *La Palestine aux Israélites* (Lipschutz). — *A l'ombre de la Croix Gammée*, XAVIER DE HAUTELOCOUE (Ed. de France). — N. *La protestation de la France contre les persécutions antisémites* (Lipschutz). — *Das Schrifttum als geistiger Raum der Nation*, H. HOFMANSTHALL (Fischer Verlag). — *Patriotisme et Nationalisme*, F. STROWSKI (B. Grasset). — *Ann Vickers*, SINCLAIR LEWIS (Stock). — *Pan!... dans l'œil, ou trente ans dans les coulisses de la peinture contemporaine 1900-1930*, B. WEILL (Lipschutz).

Mémento Bibliographique

Histoire — Religion — Philosophie

- BENÈS (Ed.). — *La France et la Nouvelle Europe* (N.R.F.). 15 fr.
- LOISY (A.). — *Y a-t-il deux sources de la religion et de la morale* (Nourry). 10 fr.
 — *La religion d'Israël* (Nourry). 30 fr.
 — *La naissance du Christianisme* (Nourry). 36 fr.
- PALLIÈRE (Aimé). — *Bergson et le Judaïsme* (Alcan). 5 fr.
- SÉROUYA (H.). — *Spinoza, sa vie, sa philosophie* (Éxcelsior). 20 fr.
- N... — *Dictionnaire de la Bible*, fasc. 10, Elam-Eucharistie (Letouzey et Ané). 20 fr.

- BIALIK (H.-K.). — *Poèmes hébraïques*, coll. Judaïsme (Rieder). 15 fr.
- EINSTEIN (A.) et FREUD (S.). — *Pourquoi la Guerre?* Coll. Correspondance (Ed. de l'Institut National de Coopération Intellectuelle). 15 fr.
- FREUD. — *Essai de Psychanalyse appliquée* (N.R.F.). 15 fr.
- MEAUTIS (G.). — *L'Origine égyptienne de l'idée de transsubstantiation* (Leroux), brochure. 1 fr.
- COUCHOUD (P.-L.). — *Préface au Problème de Jésus*, 19 p. (Geuthner). 5 fr.
- SCHWOB (Moïse). — *Le Talmud de Jérusalem*, 11 vol. brochés (Maison-neuve et Lipschutz). 1.300 fr.
- HOLLARD (A.). — *Le Dieu d'Israël*, coll. Judaïsme (Rieder). 12 fr.
- ROGER (Henri). — *Les Religions révélées* (T. I, l'Hébraïsme, T. II et III le Christianisme) (Œuvres représentatives). 3 vol., 75 fr.
- LAZARE (Bernard). — *L'Antisémitisme, son Histoire, ses Causes*, 2 vol. (Œuvres représentatives). 20 fr.
- BERNHEIMER (Carolo). — *Codices Hebraici Bybliothecae Ambrosianae* (Leo. S. Olschky). L. it. 500.
- BLOY (Léon). — *Le Salut par les Juifs* (Mercure de France). 12 fr.
- MONTET (Éd.). — *Choix de proverbes, dictons, maximes et pensées de l'Islam* (Maisonneuve). 20 fr.
- BARRES (H.). — *Sous la vague hitlérienne* (Plon). 15 fr.
- DOUBNOW (Simon). — *Histoire Moderne du Peuple Juif*, 2 vol. (Payot) 200 fr.
- KLAUSNER (J.). — *Jésus de Nazareth, son temps, sa vie et sa doctrine* (traduit de l'hébreu) (Payot). 60 fr.
- COHEN (A.). — *Le Talmud*, coll. Historique (Payot). 40 fr.
- MANN (Heinrich). — *La Haine, histoire contemporaine d'Allemagne* (N.R.F.). 15 fr.

Sciences sociales, économiques et politiques

- DREISER (Th.). — *L'Amérique Tragique* (Rieder). 30 fr.
- ABOU-KHATER (J.-L.). — *La Condition des Étrangers en Syrie et au Liban* (Lib. Gén. de Droit et de Jurisprudence). 20 fr.
- SALOMON (Robert). — *Le Prêt à intérêt en Législation juive* (Les Presses Universitaires). 10 fr.

CAHIERS JUIFS

REVUE PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

ABONNEMENT ANNUEL :

France et Colonies : Frs. **60**. — Egypte et Palestine : **50** P. T.

Etranger (tarif réduit) : Frs. **70**. — Autres pays : Frs. **80**

Pour les abonnements, la rédaction et la publicité s'adresser aux :

CAHIERS JUIFS, Boîte Postale 240, Alexandrie (Egypte)

et en Europe à M. MAXIME PIHA, 9-11, rue Le Sueur, Paris (16^e)

Cpte Ch. postaux : Paris 1452-15.

Dépôt : Librairie Lipschutz : 4, Pl. de l'Odéon, Paris (5^e)

Concessionnaire pour la Roumanie : Librairie Paris. M. Haiman

10, Strada Edgar-Quinet, Bucarest

Tous droits de traduction et de reproduction des œuvres publiées, réservés pour tous pays. Les ouvrages envoyés pour compte-rendu doivent être adressés impersonnellement à la Revue, 9-11, rue Le Sueur, Paris 16^e, en double exemplaires. Les manuscrits ne sont pas retournés. Les auteurs non avisés dans le délai de trois mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

EDITIONS DES CAHIERS JUIFS
9-11, rue Le Sueur, Paris 16^e.

Le Cahier : Fr. 12.